Mes Moires

Stéphane Zagdanski

Mes Moires

Quatrième de couverture

Qu'est-ce qui fait au fond la différence au jour le jour entre la vie d'un écrivain et celle d'un autre homme?

L'écrivain, de sa naissance à sa mort, se doit de concevoir ce qui l'a conçu, et comment, et pourquoi. Peu à peu ses yeux se dessillent. Il réalise que son apparition a été fomentée dans la brume d'un crime aussi absurde que banal commis à son encontre mais pour lequel c'est lui qu'on poursuit.

D'un côté la Censure. Parents, famille, professeurs, amis, copines, universitaires, femmes, éditeurs, critiques, avocats, juges, contemporains évanescents. Flore venimeuse, frémissante faune témoignant à son insu de l'incommensurable puérilité du genre humain. Narcissisme givré, surdité délirante, frigidité exaltée, névrose en plaques, morbidité aiguë, rancœur passionnée, mégalomanie aigrie, hystérie perpétuelle.

En face il y a vous et vos phrases, depuis toujours vos seules alliées. C'est un combat, en effet, et des plus inégaux puisqu'il vous suffit de le décrire pour le remporter.

Voici donc ma vie en fragments. D'où me vient ma force, où elle va. Ce que j'ai observé, appris, compris, expérimenté, décidé, ce à quoi je m'attends, ce qui ne saurait me surprendre. Le lecteur avisé est autorisé à m'appliquer cette sentence enflammée de Baudelaire: « Je sais ce que j'écris, et je ne raconte que ce que j'ai vu. »

S. Z.

Mémoire, mère des Muses

Don't explain. « Mes Moires »: les éclats moirés de ma mémoire, les hasards tramés de mon moi, le lot armorié de mes mots etc.

Inutile je pense de vous faire un dessin.

Naissance. Le 28 avril 1963 à Paris, soit 5723 années après la création du monde.

Peu sinon pas de souvenirs.

Un bon début. Le 28 avril 1553, « un certain livret de folastries » attribué à Pierre de Ronsard « plein de turpitudes lascives contenant plusieurs indignités contre les bonnes mœurs » est condamné au feu.

Le 28 avril 1900, après un voyage en chemin de fer de vingt-deux heures Marcel Proust débarque à l'Hôtel de l'Europe, sur le Grand Canal, à Venise.

Le 28 avril 1923, James Joyce est opéré pour la troisième fois de la cataracte, à Paris.

Le 28 avril 1937, Django Reinhardt Coleman Hawkins et Benny Carter enregistrent *Out of Nowhere* à Paris.

Le jour où je nais Jean-Paul Sartre date et dédie une première version dactylographiée du manuscrit des *Mots* « À Michelle ».

Mes Moires c'est mes *Mots* mais en mieux.

Jocaste. « Ne le répète jamais à tes frères, mais quand je t'ai regardé dans ton berceau, à la maternité, je me suis dit : "Celui-là sera le plus intelligent!" »

Tant pis. Après deux fils ma mère aurait aimé avoir enfin une fille.

C'est râpé.

Porphyrogénète. Ma circoncision au printemps, en revanche, je la revois comme si j'y étais. Le prépuce pincé entre le pouce et l'index du *mohel*, l'éclair argenté du scalpel, le mouvement prompt du poignet, « *Oumaïïïïïn* » (amen en yiddish).

Le père de mon père (évoqué oscillant à la première page du *Sexe de Proust*) me maintient sur ses genoux. Je l'écoute me réciter une vieille bénédiction ashkénaze. Par les fenêtres le soleil sourit. Pâle comme un linceul mon père détourne les yeux. Entourée de femmes ma mère pleure dans une autre pièce. La mère de mon père hausse les épaules (accent yiddish à effriter au hachoir) : « Je ne comprends pas! c'est son troisième, elle devrait être habituée déjà. »

Nous sommes en mai. Je fais ce qui me plaît.

Jardin observatoire. Quatre ans, derrière le banc vert du bac à sable, elle me laisse voir et toucher son minuscule vagin, je lui montre mon petit pénis.

Même curiosité amusée aujourd'hui. Elles, en revanche, font désormais le plus souvent comme si de rien n'était. Y compris quand elles jouissent.

Question, réponse. À cinq ans, ma demande lancinante à mon père: « Quand est-ce que je saurai lire? Quand est-ce que je saurai lire? Quand est-ce que je saurai lire? »

Maintenant je sais, et je sais aussi que les autres ne savent pas.

Équilibre. J'ai six ans, je me tiens debout sur le rebord extérieur de la fenêtre de ma chambre. Il fait beau, je contemple le trottoir rose trois étages plus bas, une

longue langue de corail rugueux. Ma mère entre dans la pièce par hasard, s'approche dans mon dos en retenant son souffle, me rattrape dans ses bras, éclate en pleurs.

Inné. Strictement aucun souvenir d'exercices d'écriture. De calcul oui, additions et soustractions avec des petits bâtons en plastique coloré. De lecture aussi, Colette, une vague histoire de chien et de chat qui dialoguent. Mais d'écriture non.

C'est comme si je l'avais toujours su.

Haussement d'épaules. Quelque part dans les années soixante-dix des étudiants manifestent. Ils passent en criant devant mon école primaire. L'institutrice nous laisse aller regarder le défilé par les fenêtres du couloir. J'observe les chahuteurs quelques secondes avec les autres puis je retourne dans la classe reprendre ma lecture interrompue du *Roman de Renart*.

Trop rapide. Toujours un peu ennuyé à l'école. Je finissais avant les autres. Même chose à la maison. « Je n'ai rien à faire, je m'ennuie. - Prends ta boîte de crayons de couleur, fais un dessin. - J'ai fini mon dessin, je m'ennuie. - Lis un livre. - J'ai fini mon livre, je m'ennuie. - Écoute un disque. »

Seul plaisir vraiment inépuisable, au fond, aller jouer dehors.

Oreille absolue. Les livres consacrés, je les ai lus aussi : *La Tulipe noire*, *Les Trois mousquetaires*, *Le Masque de fer*, *Les Malheurs de Sophie*, *Nils Holgersson*, *Robin des Bois*... Je les aimais, bien sûr, mais je m'aperçois que les seuls livres qui ont marqué mon enfance, ceux auxquels j'ai pensé, repensé, ceux auxquels je jouais, c'étaient toujours les chefs-d'œuvre: *Le Roman de Renart*, *Huckleberry Finn*, *L'Iliade et l'Odyssée*, *Moby Dick*, *Robinson Crusoé*, *Gulliver*, la Bible.

Mon goût littéraire infaillible aujourd'hui. Tout vrai génie se reconnaît au bout de dix lignes (le dernier en date, Faulkner - la description des trois armes à feu dans le vieux coffre des Sartoris).

Mécanique de l'éveil. Toujours cette curiosité agitée minutieuse de mécano en graine, d'apprenti aruspice. Je démonte mon gros réveil mécanique pour en observer les rouages, je déshabille les poupées de ma cousine pour voir ce qu'elles ont entre les jambes. Attirance précoce pour le cœur dissimulé de la chose.

Zorro. Ma cape de nylon beige avec la petite agrafe au cou. J'aime sa légèreté. Sauts du bureau au lit pour la voir flotter en l'air par-dessus mon épaule. On croit me faire plaisir en m'offrant un vrai déguisement de mon héros, une lourde cape de velours noir brodée d'un grand Z blanc. Elle ne flotte pas au vent de mes sauts, je l'abandonne vite.

Fierté. Mon père était représentant de commerce d'une petite entreprise de publicité par l'objet. Ballons, yoyos, stylos, pistolets, voitures, balles hyper-rebondissantes, gadgets divers, tee-shirts. « Il fait quoi ton papa? - Il est marchand de jouets. »

Mme Lévy. Elle remplace pour quelques temps l'institutrice habituelle. Elle se penche vers moi et me demande si dans ma famille on mange du pain à Pâques. Je ne comprend pas pourquoi elle pose cette question, trop jeune pour connaître le rapport entre son nom et mes rites privés. Je lui dis non, chez moi on ne mange pas de pain, je cherche le mot français pour traduire le yiddish *matzess*, je sais qu'il existe, je l'ai déjà entendu dans la bouche de mes parents (« pain azyme »), je l'ai sur le bout de la langue... Impossible à retrouver, je dis: « Chez moi à Pâques on mange des galettes. »

Une certaine clandestinité de ma vie privée m'est d'ores et déjà naturelle. Utile plus tard.

L'indéchiffrable. À la récréation, le petit Cohen et moi narguons les autres. « Nous on est capable de lire des livres dans lesquels il y a des lettres que personne ne peut comprendre. - C'est comment? Montrez-nous! - Non, c'est un secret!»

Mots doux. Les expressions en yiddish de mes parents, comme une cohorte de petits animaux familiers. Ma mère: *Chepseleh*, « agneau ». *Du bis cheïn wi de welt*, « tu es beau comme le monde. » Toujours trouvé étrange de trouver le monde beau. Mon père c'était plutôt l'argot, de sorte qu'aujourd'hui je peux lire Roth sans regarder les notes. *Toukhès*, *chmock*, *chikseh*, *kourveh*... Et aussi *gaï pichen*, *gaï chlouffen*, *tsi gesind* (sur pilote automatique sitôt que quelqu'un éternue), *oï vaï*, *oï a brokh*... Et celui-là, à répétition, en souriant, tendrement admiratif: *Yéné chmoutz*! Soit « Sacré garnement! », peu ou prou.

Freud: sa majesté l'enfant. Tu l'as dit bouffi.

Perpetuum mobile. « Où est passé Stéphane? Où est encore passé Stéphane? »

Deux pincées de pathos. Je décide que je suis mon père :

Je suis assis sur la table de la cuisine, ma mère parlemente en pleurant avec les deux policiers français venus chercher ma sœur Madeleine Zagdanska. « Pourquoi ne pas dire à vos chefs qu'elle n'était pas là ? Vous avez sûrement des enfants vous aussi. J'ai des conserves, prenez-les, dites que vous ne l'avez pas trouvée, c'est une gosse, elle n'a que dix-sept ans. » Flics inflexibles. Ils emmènent ma grande sœur au Vél' d'hiv', je la vois pour la dernière fois. J'ai douze ans, j'éprouve une immense envie de dormir, que tout soit terminé.

Je décide que je suis ma mère :

J'ai sept ans, je joue à la marelle sur le trottoir. Szmuel Teper, mon père qui me parlait en yiddish et m'appelait *Geneidle* (« petite Ginette »), est parti. Direction Auschwitz en passant par Beaune-la-Rolande et Pithiviers. Aucune nouvelle à jamais.

Si j'arrive jusqu'au ciel de craie ça veut dire qu'il reviendra. Pendant de longues années encore en entendant sonner à la porte je penserai: « C'est lui. »

Ginettique. Névrose dévastatrice de ma mère à laquelle j'échappe miraculeusement grâce à *sa* psychothérapie. Son psychiatre, quand je n'avais que cinq ans (je lui dédicace mes livres aujourd'hui): « Je ne peux plus rien faire pour vous, Madame Zagdanski, seulement pour vos enfants. » Mon frère Serge, le plus irradié de nous trois. « On n'a pas connu la même mère, Stéphane. Tu n'as pas vu les paumes des mains de Maman ruisseler d'angoisse sur le volant de sa quatre-chevaux... » Résultat quinze ans d'analyse pour lui aussi. Olivier un peu moins touché. Adolescent par exemple il n'est que légèrement culpabilisé de se masturber. Son altruisme comique à force d'être démentiel (évoqué dans *Les intérêts du temps*). Une petite décennie d'analyse, et aujourd'hui il triomphe.

Et puis moi après le déluge, dernier sorti de l'arche. Malin comme un singe, fier comme un paon, gai comme un pinson, frais comme un gardon. C'est injuste, mais c'est ainsi.

De père en fils. « Cui cui cui, dit un moineau gris, je suis le maître de Paris, du haut des tours de Notre-Dame, cui cui cui, oui je le proclame... »

Tu le chanteras aussi sans relâche à tes enfants.

Indiscipline chronique. Neuf ans, je suis le premier de la classe et le plus remuant aussi. Pour me punir la maîtresse (quel mot!) me colle un ruban de scotch sur les lèvres et me place sous son bureau assis en tailleur face aux autres. Je continue de gigoter pour faire rire la classe. Elle sourit quand même, je suis son préféré.

Éponyme. Le maître s'appelle M. Juge. C'est son nom qui m'a pris en grippe. Punitions à répétition, listes de verbes à conjuguer chaque jour pour le lendemain. Je vomis tous les matins avant d'aller en classe, ma mère va le voir. « Vous comprenez,

Mme Zagdanski, comme Stéphane est meilleur que les autres je dois être plus exigeant avec lui. »

Pliages. La cocotte en papier qui bat des ailes quand on lui tire la queue. Il en distribue mais refuse d'expliquer comment il les fait. J'en ramène une chez moi à l'heure du déjeuner, la déplie et la replie plusieurs fois. Lorsque je reviens l'après-midi le secret est éventé. J'en fais pour tous les autres.

Tableau. C'est avec ce M. Juge qu'est né mon mépris jamais démenti pour le corps professoral. C'est aussi dans sa classe que j'ai peint une copie du *Don Quichotte et la mule morte* de Daumier. Sancho sans visage, le marron rougeoyant de sa bure, la lance de Don Quichotte, le défilé nacré. Je sens encore l'odeur tranquille des petits tubes de peinture Caran d'Ache.

Leçons sur la Censure. Je ne connais que la scolarité de Chamfort, brillante et tumultueuse avec une expulsion en prime, à laquelle la mienne puisse être comparée.

Vite aperçu que l'alliance de mon corps et de mon esprit indisposait plus que tout la Censure. Si j'avais été un banal cancre intenable, ou un premier de la classe suave comme une image, tout aurait été plus simple. Mais excellent et intenable en même temps, ça embrouille tout. Rengaine professorale: « Stéphane, cesse donc un peu de faire le pitre! »

Toujours été à la fois le meilleur et le pitre.

Vite aperçu par conséquent que si la Censure surveille tout le monde elle n'en châtie que certains. Qu'en prétendant me guérir de mon indocilité on tentait en réalité de juguler l'effronterie de mon style. Que la Censure flatte qui elle entend réduire (les professeurs invariables à ma mère: « Stéphane est si intelligent... »). Pris dès lors l'habitude de déceler sous le compliment l'invective, sous l'affront fait l'offense subie. Compris plus tard que la Censure vise à réhabiliter ceux qu'elle met à l'index, à les retourner en agents doubles, à utiliser leurs talents non pour son exaltation - elle ne

cherche absolument pas à convertir les censurés en censeurs, ils le sont a priori - mais afin de les détourner sur les plus insignifiants bastions d'elle-même, renforçant de la sorte ses redoutes invisibles.

Leçon de Kafka: la censure est moins une Érinye qu'une Sirène, une sirène qui hurle en silence.

Bel ébat. Vécu de ma naissance à douze ans à la Celle-Saint-Cloud (« Petit-Château » de Madame de Pompadour), Yvelines, banlieue ouest de Paris, dans la résidence de Bel-Ébat. Je n'ai pensé que récemment que ce nom avait un sens. Et en effet mon enfance fut un bel ébat, la plus heureuse qui soit. Elle est là, elle flotte encore en moi aujourd'hui et à jamais, comme un inébranlable socle de joie. Mon enfance, mon égide. Apollinaire: « Les étincelles de ton rire dorent le fond de ta vie. »

Ulysse. « Interdiction de marcher sur la pelouse. » Les petits panneaux rectangulaires à hauteur de mollets gardant les mares de verdure qui parsèment la résidence. Plaisir odysséen de passer quand même malgré les préventions courroucées des dieux. Le dieu du lieu en l'occurrence est un pauvre Silène cirrhotique, le vieux gardien qui nous course dès qu'il nous voit traverser les pelouses. La fraîcheur verte, pigmentée, hirsute, tendre et moelleuse de l'interdit transgressé.

Surprise. Mon vélo jaune américain au pied du lit, au réveil, un jour de Noël. Je monte et descends les trottoirs en dégustant inlassablement l'amorti de la suspension, la caresse dorsale du gros ressort argenté. C'est comme chevaucher un kangourou.

Peine perdue. Essaie d'éteindre l'agitation perpétuelle de ton cerveau, juste pour voir. Ne pense plus à rien, vraiment rien, pense: « Tic, tac, tic, tac, tic, tac... » Mais non, impossible, je n'y parviens pas, l'expérience suscitée par pure curiosité échoue, les phrases raffluent aussitôt comme le brouhaha dans une cour de récréation. Ces

mots dans ton crâne sont immortels, littéralement. C'est comme ça, rien n'y changera jamais rien.

Signal de reconnaissance. Le refrain sifflé de mon père grâce auquel nous pouvons nous retrouver dans n'importe quel lieu public. Une autre particularité codée, comme le yiddish, comme les fêtes juives, comme la conscience de mon bien-être solitaire (bonbons cachés sous le radiateur pour ne pas avoir à en distribuer à mes frères).

En retard. Retiens ton souffle depuis le doigt sur la sonnette jusqu'au moment où la porte s'ouvre et tu ne seras pas puni, c'est magique.

Visite. Les tableaux dans la salle d'attente du Docteur Mizzi, des enfants chinois assis en cercle autour de leur vieux maître. Le bâtonnet en bois sur la langue, la petite lampe conique pour les oreilles, délice du stéthoscope froid sur la poitrine.

Père adoré. Je casse un jouet, il le répare en apaisant mon pessimisme incrédule: « Un père ça peut tout faire. »

La maison blanche. Notre maison de campagne à Bréval. La grande cheminée en briques rouges, les traces de doigts gravées dans le plâtre du plafond, les petites figurines en fer forgé pour maintenir les volets ouverts, la grosse poutre transversale, la dalle de cheminée avec les fleurs de lys que l'entrepreneur a récupérée du château de Versailles. Le très vaste jardin, l'herbe spéciale (« Alors c'est vrai, sur celle-là on aura le droit de marcher? »), la tondeuse jaune à essence qui roule toute seule, le pommier du fond, mon petit sapin planté par mes soins, la minuscule mare à droite près de l'entrée, les immenses peupliers qui prennent vie dès qu'il y a du vent, le tas de bois devant lequel on gare les voitures, le grand Z en fer forgé sur le conduit de la cheminée, la porte d'entrée noire à deux vantaux récupérée d'une étable, le vieux puits

avec une pompe au fond du jardin en friche à côté. Mon fusil à air comprimé, le gui sur le chêne qu'on escalade, les interminables parties de ping-pong avec Olivier dans le grenier (« Trois fois trois! »), nos bandes dessinées de Stan Lee (les Quatre Fantastiques, Daredevil, l'Araignée, les X-Men - moi je suis la Torche), on va les échanger le samedi au marché de Vernon. La ferme de Mme Cardinal, les animaux, les sauts gigantesques du haut des monceaux de bottes de paille, les griffures rosacées sur la peau des jambes le soir. Ma cicatrice au front en jouant au foot, nos sombreros suspendus dans la cuisine, la gourde en peau de chèvre. Les attouchements en été avec ma cousine dans la fraîche obscurité du grenier, le trou dans la porte de la salle de bain par où on contemple ma mère nue à sa toilette. Le marchand de pétards dans le tournant juste avant d'arriver au village, la petite fête foraine dans le parc de la mairie, le manège d'avions hydrauliques (j'en fais un rêve). La terrasse, les chaises-longues bleues à fleurs jaunes, les taupinières dans le jardin, le meuble-lit pliant dans lequel mes frères m'enferment puis me font rouler (mais je n'ai pas peur), le mastic craquelé des portes-fenêtres, le champs de maïs derrière la maison, l'éolienne en face (on tire dessus avec nos fusils pour entendre le petit écho strident du plomb ricochant sur une pale), nos bicyclettes, le vélo pliable, la Belle-Côte sur la route de Mantes, l'été de la sécheresse, les craquelures de la boue déshydratée dans les champs.

Éducation sexuelle. Père qui rit, mère qui pleure. Médite cette leçon des gênes.

L'indicible. « Et toi, comment tu t'appelles. - Stéphane Zagdanski. - Ben dis donc, c'est français ça au moins! ça s'épelle comment? - Zèdagédéaènèskahi (à toute vitesse dans un seul souffle, j'ai de l'entraînement), madame, comme ça se prononce.»

Louveciennes. Le déménagement, en été, la période de la grande aisance commence.

Je vais me promener les quinze années à venir dans des tableaux de Renoir et Sisley.

Flottaison. Premières vacances d'été en Israël. Mon père commence à gagner beaucoup d'argent, on va de palace en palace, Hilton, Sheraton, King David, Jérusalem, Herzlia, Tel-Aviv, Haïfa, et le désert du Néguev. L'horizon pierreux découvert en car, les murailles rougeâtres. L'amusante Mer Morte, le lieu le plus bas du globe: je suis donc submergé ailleurs. Le fond épais de sel blanc, la sensation huileuse de l'eau sur la peau. Les jus d'oranges, de pamplemousses, les pastèques au bord des piscines, grosses gourdes denses de filandreuse fraîcheur sanguine. L'ébahissement ravi de mes parents en entendant une vieille femme sur le pas de sa porte parler en yiddish à son chien.

Balancement. Le train tous les jours de la gare de Louveciennes à celle de La Celle où est mon lycée. Les vieux wagons verts SNCF. Dans le compartiment de service on ouvre les portières pendant que le train roule, on se balance aux poignées suspendues.

Florilège professoral. Extraits d'un carnet de réprimandes:

14 octobre 1974: « Parle aussi fort que le professeur pendant le cours. » (Signature de mon père.) 25 octobre: « Bousculade, mauvaise tenue. » (Signature de mon père.) 5 novembre: « Il faut faire signer les notes. » (Signature de ma mère.) 17 décembre: « Stéphane se tient mal et ne cesse de remuer. Il gêne la classe. » (Signature de ma mère.) 10 janvier 1975: « Stéphane est trop turbulent et dérange continuellement le cours. » (Signature de ma mère.) 20 janvier: « Très mauvaise tenue en permanence. » (Signature de ma mère.) 26 janvier: « Beaucoup trop agité en permanence, retenu à la prochaine remarque de ma part. » (Signature de ma mère.) 27 janvier: « Se déplace sans autorisation à travers la classe. » (Signature de ma mère.) 3 février: « Tenue très désagréable en classe. Bavarde et n'écoute pas. » (Imitation de la signature de ma mère à l'aide d'une feuille de papier calque Canson.) 20 février: « Extrêmement agité. » (Imitation de la signature de ma mère.) 27 février:

« Continue! » (Imitation de la signature de ma mère.) 11 mars: « Ce bon élève va réussir à se faire expulser du cours à cause de sa conduite! » (Signature de mon père.) 8 avril: « La tenue du cahier de textes est inadmissible. » (Imitation de la signature de mon père.) 8 avril: « Trop agité. Gêne la classe. Doit faire un effort. » (Imitation de la signature de mon père.) 11 avril: « Mauvaise tenue en permanence. » (Signature de ma mère.) 12 mai: « Lance de l'eau à ses camarades. » (Imitation de la signature de ma mère.) 20 mai: « Très agité!!! » (Imitation de la signature de ma mère.) 12 juin: « Pitreries répétées. » (Imitation de la signature de ma mère.) 13 juin: « Toujours beaucoup trop agité en permanence! » (Signature de mon père imitée par moi.)

Rue Sainte-Isaure. Ma bar-mitsvah. Mon nom en hébreu est *Sim'ha*, « Joie », ça ne s'invente pas. La petite main d'argent effleure le parchemin déroulé tandis que je récite en suivant la modulation rituelle un extrait de la section *Bemidbar*, « Au désert ». Je reçois de nombreux cadeaux, en particulier le *Pentateuque* bilingue avec le *Commentaire* de Rachi (je ne le lirai que dans quinze ans, hommage rendu dans *Céline seul*) et surtout une machine à écrire mécanique Olivetti en métal beige avec sa grosse mallette en plastique noir.

Cette année-là l'été est dévasté par une grande sécheresse. Depuis ce temps j'écris dans le désert.

Mes petites amoureuses. Je passe le mois de juillet dans les Pyrénées, une colonie communiste conseillée à mes parents par une amie. On dort sous de grandes tentes collectives dans le parc du château. Parfois la nuit nous parvenons à nous faufiler jusqu'à la tente des filles en échappant à la surveillance du moniteur de garde installé sur son mirador avec un projecteur, résumé assez parlant du fascisme puritain.

Je suis allongé sous un arbre, je me laisse bercer par les pépiements, j'écoute l'été se répandre. C'est l'heure de la sieste réglementaire. Je ralentis ma respiration dans l'espoir de contourner le sommeil. Je dois m'imaginer, les yeux clos, que les

autres peuvent désirer se pencher sur mon visage à n'importe quel moment pour vérifier si je dors, me chatouiller de leur souffle frais d'enfants. Il faut être très loin sous l'envie de rire, sentir délicatement déposés sur l'herbe mes membres figés dans l'imitation diurne d'une posture inconnue. Comme si mes bras et mes jambes étaient de longues plumes oubliées, comme si d'immenses ailes étoffaient mon corps matelassé de légèreté. J'ai treize ans, je me préfigure ce que sera ma mort, peut-être ma résurrection. Je flotte doucement au-dessus de l'herbe, ou en dessous, je suis dans une infinie translation, j'ai le sens aigu de la vitesse de la lumière, ma masse s'étire jusqu'à l'autre bout du parc, je suis immense, je suis un prodige de déploiement. Je suis loin des autres déjà. Elles vont bientôt m'ennuyer à mourir ces vacances, je vais bientôt écrire à mes parents que je veux rentrer, tout m'indispose, leurs jeux, leurs ateliers, leurs soirées niaises, j'en ai assez, simplement assez. Pour l'instant je vacille sous mon arbre au milieu des fillettes, je suis en pleine mer, je fais la planche, je dérive au gré des courants. Toutes me pensent endormi, j'y ai mis assez de soin, vingt minutes à me laisser palper par l'immobilité. On ne s'occupe plus de moi, je me suis fait discrètement cadavérique, invité pétrifié de leurs confidences. Soudain, sous mon grand arbre, entre deux ombres, j'entrouvre les lèvres, j'esquisse un mouvement du pouce droit, j'imite un soubresaut, un rêve parasité, un cauchemar, je couine légèrement, le spectacle commence, je gémis une écume de murmure, je balbutie, je divague. « Nooooon » je chuchote tout doucement, je laisse sortir comme un ballon qui se dégonfle, « noooooooon » très bas et aigu, sans esquisser de geste, résorbé dans ma parole, mon sifflement, ce « non » sans queue ni tête telle une bulle jaillie par inadvertance à l'air libre d'un songe léger. Je le répète une deuxième fois, mon « non » réaspiré à peine filé, au cas probable où personne n'aurait entendu, je le retourne en point d'interrogation, mon deuxième « non », en hameçon lancé à la verticale, modulé en très mousseuse mélodie tahitienne, que ça leur semble venu de nulle part, que ça leur chatouille les oreilles aux fillettes qui gazouillent alentour. Elles ne se souciaient déjà plus de moi, je les prends au dépourvu avec ma spirale plaintive. J'entends bruire tout autour. Je reste impassible, je me concentre sur mon

sommeil, ma respiration, les mouvements de mon thorax. Il faut étirer le suspense, que les deux ou trois assises qui ont entendu juste à gauche croient avoir rêvé. Il ne faut pas ameuter tout de suite la colo au complet, ça se peaufine un attroupement. Je ne m'énerve pas, j'ai tout mon temps. Je suis bien, là, sous mon arbre, la brise, les rires au loin, les conversations mêlées en un fond sonore translucide. Je laisse planer le doute, je continue de mimer l'engourdi, je ne reprends pas tout de suite la parole après mes deux « non », non non, les deux fillettes qui avaient crû croire, derrière leur dos, un glapissement étrange, si elles se sont retournées n'auront rien remarqué d'anormal, d'autres fillettes et un paresseux. Je leur donne le temps d'oublier, que le doute virevolte, qu'il batte la campagne. Dix minutes ont passé, je peux revenir en scène. Je desserre à peine les lèvres, je pousse une parcelle de gémissement, un infime écho d'écho. Je crie de très loin, du fin fond des limbes, « au secours! ». Ça affleure juste, ça émerge en nymphéa. « Au secours, laissez-moi! » je poursuis, toujours en lévitation résolue à fleur de pelouse. Pas un cil n'oscille sans que je donne mon accord. Je suis concentré comme un ascète, les apsaras peuvent gigoter sous mon nez, se trémousser, allez-y les filles! sortez-moi le grand jeu, danse du nombril et sauts de carpe, petits cris et entrechats, moi je suis tout à ma farce. J'ai treize étés, j'ai très été un drôle de numéro depuis ma plus tendre enfance, toujours adoré faire mon malin, comme là sous le saule rieur. Je suis parti dans l'amusement, je n'ai pas l'intention de bifurquer. Surtout que le soufflé commence à monter, mon souffle leur est passé sous les jupettes à mes petites amoureuses. J'entends que ça remue, une qui rit, j'écoute. « Il parle tout seul... » Je poursuis le monologue, j'interromps la curieuse dans sa surprise, je barbote dans mes bouts de phrase, « non, ne me faites pas mal, laissez-moi, je vous le rendrai, nooooooooon... » Toujours sur le même ton doux et aigu en pleur d'enfant. J'entends des rigolades, ça s'approche, la nouvelle se transmet. « Il fait exprès » propose l'une. Je me tais, deux minutes, momifié en rescapé d'outre-sieste. Les avis sont partagés. Elles sont curieuses de m'entendre en tout cas, mes biquettes, mes poulettes, mes minettes, elles ont douze treize ans aussi. Je reprends mon larsen en bougeant cette fois, je sursaute du genou. « Ma jambe! » je souffle,

« J'ai mal à la jambe! », « Non! », « Je ne vous le rendrai jamais! ». Pas de suite logique, c'est pour la vraisemblance, je suis censé parler en rêvant, faut du décousu. J'invente au fur et à mesure, j'entends mes copines qui affluent de partout, la nouvelle se propage, un déluré qui délire en pleine sieste. « Qu'est-ce qu'il raconte? - On ne sait pas trop, il dit qu'il a mal à la jambe. - Faut peut-être le réveiller. - Mais non! - C'est dangereux, c'est comme les somnambules! - Mais non! - Mais si! » Elles hésitent sur la conduite à tenir autour de moi. Je continue mon tintouin, je lance une agonie de criaillement, « Ohououuhouuuouh... ». Elles rigolent.

Dérive. L'été, grands frères en Grèce, je reste seul avec mes parents, périple jusqu'en Italie. L'Alsace d'abord, les caves, les restaurants de luxe le soir, les vins, goulées de jus jaune pâle, c'est bon. Puis l'Autriche sans escale, ma mère refuse d'entendre parler allemand. Puis la Yougoslavie, si laide et grise que mon père refuse de faire une pause avant l'Italie. Sitôt la frontière passée tout s'illumine, les nuages s'enfuient, les couleurs reviennent. Nous dénichons un palace à Bolzano, un vrai, à l'ancienne. Il y a trois types d'oreillers différents par lit.

À Milano Maritima on loue un « 4,21 », c'est moi qui barre, j'indique à mon père et à son ami Jean quand échanger leurs places. Le bateau obéit très mal, on ne comprend pas pourquoi. On aborde à un kilomètre du point de location, il faut haler le bateau le long du rivage, le type nous montre en ricanant quelque chose dans le voilier, la dérive, j'avais oublié de la descendre.

Hésitation. J'aurai bientôt quatorze ans, vacances de Pâques à la montagne, en Italie, dans un centre de vacances juif très libre. Face à l'auberge il y a un petit café-bar qui sert un délicieux cappuccino. Elle est allongée à côté de moi, sur l'herbe. Il fait beau, les autres sont allés skier. Elle est un peu ronde, brune, séfarade, elle a seize ans, elle parle sans arrêt, je m'accoude sur le côté, je lui pose des questions auxquelles elle répond en flot, je contemple la pulpe de ses lèvres gonflées comme celles d'une statue de reine d'Égypte remuer et respirer, petit animal rouge brun, chaude limace

bifide, je la laisse parler, je découvre un certain don de faire jaillir des sons du corps d'une femme. Maintenant le cœur battant de la décision. Je me penche sur ses lèvres, je l'embrasse au milieu d'une phrase. Elle m'attendait, c'est son attente même qui bavardait. Longues pelles tout l'après-midi, mon érection enveloppée dans son parfum au jasmin. Le soir nous nous retrouvons dans son lit. Je rentre un doigt dans son vagin, elle se laisse parfaitement faire, mouille abondamment, j'hésite à la pénétrer avec mon pénis. Je suis pubère mais encore jamais éjaculé de ma vie. Qu'est-ce qui va sortir, du sang ou du sperme? Je décide d'attendre. Elle ne m'en veut pas, au contraire, elle tombe mollement amoureuse.

Mon vit dont le plaisir est la félicité. L'été à Boulouris, toujours seul avec mes parents, les grands frères sont aux États-Unis. Ennui intense. Promesse que j'aurai une mobylette à la rentrée. Un matin, après avoir rêvé que j'embrasse une fille de mon lycée, je découvre des traces humides dans mon slip. L'après-midi je reviens seul de la plage, je me masturbe aux toilettes pour la première fois de ma vie.

Plus arrêté à partir de là, cinq six fois par jour entre quinze et dix-sept ans, lavabos, baignoires, douches, chiottes et bidets, en bateau, en avion, en train, en voiture, entre deux draps, sur la moquette, en regardant une photo, un film, en lisant une page imprimée. J'aime l'idée de ma propre inépuisabilité substantielle. J'aime que cette pure dépense soit intarissable. Chaque branlette équivaut à cinq minutes d'ennui en moins. Baisse de la tension, l'immense pouvoir féminin de fascination est contrecarré. Mes expériences. Combien de fois de suite je peux éjaculer (mon record est six). J'éjacule sans que le sperme jaillisse (se retenir très fort, aucune volupté, la volonté est tout). Je m'éjacule dans la main et je mange mon sperme, Cronos dévorant ses enfants. J'éjacule dans mon bain. Je fais monter et redescendre mon sperme plusieurs fois de suite dans mon pénis avant d'éjaculer. J'éjacule impassiblement devant une glace tout en étudiant les réactions de mon visage.

Tapis volant. Ma mobylette, ma liberté. C'est « un » 103 orange (Peugeot). À chaque tournant je palpe comme un muscle le coussin élastique de la force centrifuge. Nabokov: le cri de joie du virage.

L'année du bac de français, bords de Seine à Bougival au lieu de réviser. Je mets la béquille, j'ôte mon casque, je reste assis sur ma mob', je regarde l'eau couler.

Bonheur insolent. Franchement, j'ai beau chercher, l'expérience la plus pénible de toute ma vie ce fut de passer une nuit dans un train en place assise.

L'assemblée des femmes. Nouvelles vacances d'hiver dans ce club juif. Il y a cette jolie fille et son petit ami qui dansent très bien le *bump* sur les tubes des Bee-Gees. Elle a seize ans. Un jour je la surprends en train de pleurer dans sa chambre entourée de quelques copines. Je leur semble plus mûr que les autres garçons (mimiques calquées sur mes frères), je serai mis au parfum le lendemain dans un restaurant au bas des pistes. « Corinne pense qu'elle est enceinte. » Je tiens entre mes mains un verre de vin chaud avec une rondelle de citron. J'adopte un air concentré, je prends au sérieux ce conventicule de gamines gâtées du Sentier dont les parents ont fait fortune dans le *chmattès*, mais je note en moi-même le fond d'affectation de ces femmes miniatures, déjà solidaires et graves. Je vois très nettement la joie sourde des copines de pouvoir aborder le sujet grossesse-pilule-avortement. Malheur de l'une, exaltation sèche des autres.

La montagne. Joie intense du ski en blue-jean, gros pull, collants de laine, gants de moto, bonnet à pompon, vieille parka israélienne. La godille, mon style farfelu mais efficace, les skis légèrement écartés pour l'équilibre, la vitesse elle-même me porte comme un cheval invisible le long des pistes noires. La non-peur de la pente, son échine à pic est une alliée, les bosses, les sauts, puis les longues et lentes remontées à siffloter en dévisageant l'horizon blanc pétillant, je ramène nonchalamment les deux spatules dans le sillon pour ne pas tomber, le crissement de

la neige fraîche, les étincelles du soleil à la surface, les sommets au loin, le ciel bleu-roi. Le téléski, la petite décharge dans les mollets quand le siège à trois places me happe et m'envole comme une main de géant, la transparence planante du vide sous moi. Rire d'ivresse pulvérisé au-dessus du paysage de givre et d'effort.

À la montagne, quand il fait un peu froid, les filles se laissent facilement embrasser dans le cou, sur les joues, sur le nez rouge et les lèvres gercées.

Tristesse d'été. Sophie est la première fille avec qui je fais l'amour. Elle a dix-sept ans, moi quinze. Manifestement elle n'aime pas ça.

Plusieurs heures passées à se caresser et s'embrasser sur le banc de la petite place, à Bougival, près des vergers. Érection dans l'après-midi. Ses longues jambes épilées, ses yeux bleu gris acier. L'été est une lente succession d'après-midi du désir. On baise dans ma chambre fermée à clé sur mon lit à une place. Mes frères tapotent en ricanant à la porte. « Qu'est-ce que vous faites là-dedans! » Pas ça qui la fera jouir. « J'en ai marre de tes frères! » J'essaie de ne pas rire. Elle refuse que je l'embrasse après l'avoir léchée, horreur des substances. Dommage, moi j'aime bien ça. Les meilleurs moments, nos douches ensemble après une bataille de mousse à raser. Ma mère nous voit débarquer dans sa cuisine les cheveux humides comme si de rien n'était. « Bonjour Madame Zagdanski! - Bonjour Sophie. Comment va votre maman ? »

Sa mère ne veut pas qu'elle prenne la pilule, « Tu as le temps. Et puis Stéphane est un peu jeune. » De quoi je me mêle! Tout l'enjeu consiste à lui faire tourner le dos à sa mère. Échec complet. Dans le petit sentier, assis sur l'herbe, elle éclate en pleurs. Brusquement je comprends tout. J'avais cru qu'elle le désirait autant que moi. « Quand je prendrai la pilule on pourra faire tac-tac n'importe où! » Aurai dû prêter l'oreille au mot « tac-tac ». Ma naïveté va mettre un certain temps à décanter. Elle pousse de petits cris quand je la pénètre, j'imagine quelle jouit: « Tu as aimé? - Non, j'ai eu mal! » Elle devient de plus en plus agressive. « Quand t'as mangé du chocolat tu pues la merde! » « J'en ai marre que tu me parles tout le temps de tes frères! »

« Arrête de critiquer les Français! Tous les goys ne sont pas antisémites quand même! » « Freud c'est pas tout dans la vie! »

J'observe de près son irritation soutenue en sourdine, exactement comme ma mère avec mon père, comme chez toutes les femmes que je rencontrerai ensuite, mêmes crises de larmes dont je suis évidemment le responsable et auxquelles j'assiste avec une impassibilité qui confine au sadisme tant elles me rappellent celles de ma mère.

Son père, toujours bougon quand je débarque. L'impuissance des pères. Acariâtres ou affidés, sévères ou poupoules, rien à faire, ils ne vous pardonnent pas de l'avoir baisée le premier.

Zzzzzzzzz. Mon père, sur les instances de ma mère, finit par accepter de suivre une psychanalyse. Il interrompt la plaisanterie après quelques séances des plus réparatrices au cours desquelles il s'endort littéralement sur le divan de son analyste, trouvant au réveil onéreuse la demi-heure onirique.

Houssssss! Les séances de karaté au gymnase de Louveciennes, la grande salle en hiver, mon kimono blanc. L'étoile de David tracée au feutre sur ma veste. Appris les katas mais jamais passé aucune ceinture. À la fin, à dix-sept ans et demi, je valais une bonne marron, voire une noirâtre.

L'interdiction de porter les coups donne un certain panache aux combats. Il s'agit de s'arrêter à quelques millimètres du visage de l'adversaire, tout est dans la célérité, ça se joue au micron d'écart, au centième de seconde d'avance, on comptabilise les frôlements de kimonos, c'est l'art des courants d'air, on gagne quand l'ennemi éternue. La pratique révèle que l'atout majeur n'est ni la puissance ni la souplesse vraiment, le secret est dans le souffle. Les premières secondes je peux tenir face à une bonne ceinture noire, placer quelques coups même, un *tsuki* au thorax, un *ma-gheri* dans les pectoraux, par surprise. Ensuite les différences s'accentuent. Rien de plus éreintant qu'une minute à gigoter, à se tourner l'un autour de l'autre comme des derviches

fouineurs, et «HOUSSSSSS!», et «HOUSSSSSS!». Ça doit sortir du fin fond des alvéoles en même temps que le coup part, l'important consiste à exhaler son geste par la bouche via le plexus. Après une minute le combat se ralentit, on s'épie davantage, on enchaîne moins rapidement les séries de coups de pied. J'aime bien les séries. Mon attaque préférée, le tibia-côtes-nuque sans reposer la jambe. Un *yoko-gheri* d'abord avec le tranchant du pied suivi d'un *ma-gheri* d'estoc au niveau de la poitrine parachevé aussitôt par un *ma-wachi* latéral qui contourne l'ennemi et vient comme un fouet lui claquer dans la nuque. L'ensemble en deux trois secondes. Ça ne s'improvise pas, des années d'entraînement et de musculation pour avoir mollets et cuisses appropriés. Il y a aussi le très spectaculaire *uri-tobi-gheri*, comme dans les films, le tour complet sur soi, la belle rotation à 360 degrés pour donner de la vitesse à la jambe, la preste girouette, le tourniquet qui tue, vvvvvvvhh! Et le *kakato-gheri* qui brise la garde de l'adversaire. La jambe part très haut vers le plafond, fait un tour d'hélice, schlackk! retombe de tout son poids accru sur les deux avant-bras de l'ennemi, lui ravage le bouclier. Plus il se tenait fermement campé, les poings serrés, les pouces rentrés, mieux le kakato pénètre, fend les os, se fraie aisément un passage. Là le secret est d'avoir une garde détendue, pas crispée, laisser les bras accompagner simplement le pied de l'autre qui s'abat, sans opposer de résistance. Du coup toute son énergie se dissipe dans l'effort qu'il fait pour ne pas s'écraser le talon contre le tatami au lieu de vous avoir démantelé positivement la protection. Il ne reste qu'à contre-attaquer. Et «HOUSSSSSS!».

Sensation bienfaisante d'avoir ses muscles à sa disposition en marchant dans la rue.

Décalage. Seize ans, l'été à Los Angeles. J'en rêve longuement avant d'y aller. Parfaite indifférence après y avoir été.

Le meilleur souvenir reste l'avion au retour, je traverse deux levers de soleil en une seule journée, décollage à l'aurore, la ville vue d'en haut est un lac jaune et rose, le jour passe en accéléré par le hublot, le soleil se couche, la nuit se comprime au-

dessus de l'Atlantique, l'avion atterrit à l'aube, Paris s'éveille dans l'orange et le bleu pâle.

Sionisme. Discussions interminables à table avec mes frères. Les réunions rue de Richelieu, le ridicule militant me saute aux yeux. Je suis d'accord avec eux sur tout mais ne peux pas m'empêcher de les trouver grotesques. Celui qui dit « tov » tous les trois mots, celui qui pense par slogans, la brute épaisse qui assure le service d'ordre. Plaisir de la polémique avec les pro-palestiniens. Savoir contrer tous les arguments, les plus sauvages comme les plus subtils. Toutes mes lectures tournent autour de ça, Jacques Givet, Paul Ginievski, Albert Memmi, Bernard-Henri Lévy, Léon Poliakov. Et puis Freud aussi. J'apprends à lire à même les timbres de voix. La même blague racontée par un juif ou par un non-juif n'a pas le même grain antisémite. Période la moins littéraire de ma vie où cependant j'ai affiné ma rhétorique, perfectionné mon art du combat contre le monde, le dépistage du mensonge, la révélation de l'idéologie contaminant les moindres choix esthétiques, la mauvaise foi universelle, tous les tics et les trucs de la non-pensée contre quoi j'aiguise une terrible tactique du tac-au-tac.

Je cesse d'être activement sioniste en décidant qu'il y a autant d'abrutis ici qu'ailleurs. En Israël après mon bac, heureux parce que seul. Le seul ennui c'est l'ennui, là-bas aussi.

Farniente. En première je refuse soudain de jouer mon rôle mastiqué d'élève brillant. Je trouve si bêtes ces adultes qui me trouvent si intelligent que venant d'eux ce compliment n'en est pas un. Donc je cesse de collaborer. Je vais me complaire désormais dans une sorte de dandysme de l'indiscipline calme. Escrime à la règle et batailles d'encre au fond de la classe avec un copain corse, Négroni, faux cancre comme moi.

Compliment. Les parties d'échecs en permanence avec le premier de la classe. Plus joué depuis des années, avec Olivier, dans sa chambre, sur son échiquier stylisé

en plastique blanc et noir. Lui s'entraîne plusieurs heures par jour. Mon chapelet de sarcasmes le déstabilise beaucoup, au lieu des cinq minutes logiques il met une bonne demi-heure à me battre. Je le lui dis avec arrogance après le mat, il est blême de colère admirative. « Toi, Zagdanski, même quand tu perds tu as encore gagné! »

Aujourd'hui, parfois, mon assurance inébranlable fait place à un certain silence, une étrange humilité. Rends le bien pour le mal, laisse penser que tu n'as pas le dessus. Vaincre est trop aisé, observe désormais, et médite. Ton narcissisme mûrit, il devient plus souple, plus fin, donc plus fort.

Le sourire silencieux du cavalier Rampin, leçon des leçons.

Sous le préau. Mes tee-shirts à l'effigie de l'Université de Jérusalem, en hébreu. Personne n'ose me faire de remarque, pas même les apprentis fascistes des autres classes. Tout le monde sait que je pratique le karaté et mon exhibitionnisme témoigne que je n'ai pas peur.

Allié des chiksehs. Un soir de dîner d'anniversaire, Serge est avec son amie Barbara, Olivier avec Anne-Marie. Depuis quelques années maintenant elles font officieusement partie de la famille. Pour provoquer mon père et pulvériser la névrose attachée au problème du mariage mixte (il faudra dix ans d'analyse à mon frère aîné pour accepter l'idée de vivre avec une non-juive), je les surnomme ouvertement « mes belles-sœurs ». Ma mère sourit, mon père blêmit, mes deux frères toussent, mes belles-sœurs (elles le sont réellement aujourd'hui) rosissent de gêne mêlée de plaisir.

Sous les navets, les mages. L'atterrant mauvais goût des professeurs de français, garde-chiourmes stupides haïssant tout ce qui concerne la littérature (Kafka inversé), fuyant les chefs-d'œuvre avec une persévérance qui confine à la sagacité. Ou alors, forcés de parler d'un grand classique, diffusant une inteprétation soporifique qui ne peut aboutir qu'à l'écœurement de toute velléité naissante. Jamais entendu prononcer au lycée les noms de Proust, Céline, Nabokov, Borges, Hemingway, Faulkner,

Claudel, Artaud, Genet ou Bataille, mais dû me coltiner les insipides *Mains sales*, *L'Étranger* pâlichon, la fuligineuse *Bête humaine*, le puéril *Des souris et des hommes*, l'évanescent *En attendant Godot*, la dérisoire *Cantatrice chauve*, et la monocorde *Modification* de Butor que je commente haut la main le jour du bac.

Ce n'est pas un miracle s'ils ont échoué à me dégoûter de la lecture. Mon enfance en moi veillait sur moi à mon insu, l'infaillibilité de mon bon goût naturel reparut intacte après dix ans de clandestinité au cœur de la scolarité.

Le seul intérêt de l'école est d'apprendre à lire, à écrire. Orthographe calcul grammaire. Le reste se découvre seul, envers et contre cette édulcoration qu'est l'éducation.

Valeur d'échange. Première pute de ma vie, au Bois de Boulogne, à l'époque où il y avait encore une majorité de femmes. Pour cinquante francs elle me propose indifféremment « la pipe ou l'amour ». « C'est comme vous préférez vous. » À mon étonnement elle aime mieux que je la prenne par derrière ployée contre un tilleul entre deux bosquets. « Touche pas mes cheveux. » Une voiture de flics passe lentement dans l'allée, « attends, arrête », elle relève la tête, pousse un juron contre les flics puis « continue chéri ». Je la remercie avant de partir.

Première leçon sur le fonctionnement du matérialisme économique de base. Je ne l'oublierai pas.

Arabesques. Le prétexte c'est d'effacer les graffitis fascistes par mes graffitis sionistes. Tout a commencé en passant sous le tunnel de la gare de Louveciennes au retour du lycée. L'emblème de l' Œuvre Française est inscrit au feutre rouge sur le mur. J'achète un feutre noir à la papeterie de la gare, reviens gribouiller sur la croix celtique puis dessine une étoile de David à côté. Le lendemain mon étoile est biffée et remplacée par une croix gammée. Je la biffe et retrace une étoile avec un slogan: « Israël vaincra ». Nouvelle croix gammée le jour suivant, ça peut durer indéfiniment, je me munis d'une bombe de peinture bleue et découvre les plaisirs du paraphe

vaporisé. Je prends goût au jeu, je passe quelques soirées à parcourir la banlieue ouest en mobylette avec mon ami Arnaud à la recherche d'une inscription fasciste à biffer et remplacer par un slogan sioniste. Sur le mur de la gare ça n'en finit plus, les biffures se rebiffent d'une nuit sur l'autre, je ne sais même pas comment on parvient à s'éviter, nos ennemis et nous. Un matin, en allant prendre son train, mon père manque de tomber en syncope. Un immense « YOUDS CREVEZ! » barre le muret de l'escalier en grosses lettres épaisses de un mètre cinquante de haut, au pinceau, en rouge sang. Le choc qu'a dû éprouver mon père en se prenant son enfance à la face m'attriste, j'arrête tout, la lutte est vaine, perdue d'avance, manque de motivation surtout, mon amusement juvénile n'atteindra jamais la puissance de propulsion de leur haine. Je jette mes dernières bombes à la poubelle, bleu par goût, noir par commodité, blanc pour les murs sombres.

Autonomie. Je prépare à l'insu de mes parents l'examen d'entrée d'une école privée. Olivier m'aide à réviser la physique. Rien foutu depuis un an, tout mon allemand s'est évanoui, les mathématiques sévères ont continué leur trajectoire ascendante sans moi, l'histoire et la géographie m'indiffèrent, il ne me reste que l'anglais et le français.

Trop tard. Coup de fil du censeur (quel mot!) à ma mère, en juin. « Madame, Stéphane n'est pas apparu au lycée depuis six semaines. » Ma mère éclate en larmes. « Je n'étais pas au courant, Monsieur, je vous promets qu'il va y retourner dès demain. - Surtout pas, Madame, rendez-nous service, gardez-le! » Façon polie de m'expulser, ultime concession à ma brillante réputation.

Sous les arbres. En terminale je me retrouve donc à La Source, école privée de Meudon-La-Forêt, grande villa à trois étages entourée d'un jardin, dans une rue en pente, pas si loin de la route des Gardes. Céline n'est qu'un nom à cette époque, comme Saint-Simon, Balzac, Ronsard, Rodin, Rabelais, Manet.

Ligne d'horizon. Je me calme. Pas envie de rater le bac. Surtout je découvre la philosophie. Je ne suis donc pas seul à aimer penser. Il existe des systèmes, des méthodes, des argumentations, des réfutations, des inventions qui viennent d'ailleurs que de ma petite planète judéo-sioniste. Découverte de l'Épicurisme, du Stoïcisme, Nietzsche, Hume, Kant surtout. L'Espace, le Temps, phénomènes et noumènes, raison pratique et raison théorique. La noblesse de l'impératif catégorique me touche particulièrement.

Loin de renier ma tactique je découvre qu'elle n'est qu'un îlot au sein d'un archipel stratégique qui se nomme la pensée.

Une idée me passionne: lorsque je leur tourne le dos cet arbre, ce jardin, ce banc, ce portail cessent peut-être d'exister. Peut-être après tout que si je leur tournais le dos le sionisme, Israël, l'antisémitisme, toute ma rhétorique défensive, tout mon microcosme de guerre retourneraient-ils au silence. Peut-être seul ce sur quoi je porte les yeux est-il réel au moment où je m'y intéresse. Mon corps devient un phare dans la nuit immense, il donne naissance à ce qu'il frôle comme les fleurs sous les talons nus d'Aphrodite Anadyomène.

Description d'un combat. Ils sont deux, ils arrivent sur une moto, celui en croupe descend. «Tu me le donnes ton walkman? » La demande est formulée assez gentiment comme si c'était un service à lui rendre. Mon cœur se met à battre, sobre « non » proféré d'une voix blanche. Il s'énerve, avance, je dépose mon sac à mes pieds, je me mets en position de *kumité* sans un mot. « Tu fais du karaté! Moi aussi j'en fais, je vais te défoncer! » Il est nul, doit être à peine ceinture orange, je pare tous ses coups, j'essaie de me convaincre de l'étendre une bonne fois, ne serait-ce que pour connaître la sensation de mon poing s'écrasant sur un visage, mais c'est plus fort que moi, je n'arrive simplement pas à sortir de mes gonds. Il faudrait qu'il m'atteigne, me fasse mal, que la douleur me galvanise. Je suis incapable d'être violent. La peur

s'apaise doucement, mon corps est avec moi. L'autre observe depuis sa moto, circonspect, plus baraqué mais moins excité que le roquet qui échoue à me toucher. Ils doivent venir de la cité HLM derrière l'école. Deux filles de ma classe descendent la rue de l'école, elles me voient de loin exécuter ma parade chorégraphique, mon orgueil m'empêche de leur crier d'aller chercher du secours, elles passent leur chemin. Je me décide enfin à briser cette comédie, je contre-attaque un peu plus violemment, un *ma-gheri* dans les abdominaux, il a mal, il se déchaîne, toujours aussi inefficace. Ma demi-mesure n'a fait qu'aggraver la situation. Je n'ai pas réussi à incarner ma vision de son visage en sang. Pas dans mon goût. « Laisse! » lance enfin son copain, l'autre repart vers la moto, je les observe toujours silencieux, le casque de mon walkman à sa place autour de mon cou. Le baraqué s'aperçoit que je les regarde. « Qu'est-ce t'as! tu nous cherches! tu veux que je vienne te faire une tête! ». C'est un mauvais gag. Il redescend de sa moto, mon pouls repart, ça devient sérieux, je sors de la poche intérieure de ma veste la bombe lacrymogène que j'emporte les nuits de bombages anti-fascistes avec Arnaud. « Tu crois que j'ai peur, enculé! Je vais chercher le pétard de mon frère, tu perds rien pour attendre! » Ils partent, je descends la rue jusqu'à la station de bus, je rentre à Louveciennes. J'ai eu peur, c'est vrai, mais je suis resté fantastiquement calme. Mon karaté vient de me servir pour la première fois de ma vie, c'est une armure invisible. Aujourd'hui encore même si j'ai beaucoup perdu de ma souplesse et de mon souffle je sens éparses les dernières plaques d'énergie de ma vieille égide.

Mansuétude. J'obtiens de justesse à l'oral un bac immérité grâce à l'indulgence d'une femme dont je n'oublierai jamais le sourire, qui augmente ma note de maths de 3 à 10 malgré mon incapacité à résoudre les exercices qu'elle me propose. Elle comprend que je suis un faux cancre en constatant que j'ai eu 17 en philo.

Intouchable. Je reviens en bus du lycée de Clamart à Paris, le soleil est superbe, je pose ma tête contre la vitre, je regarde la ville défiler à reculons. Ce matin j'ai fait ce voyage en pensée pour me préparer à un retour après l'échec mais rien ne ressemble à ce que j'imaginais puisque, par miracle, j'ai mon diplôme.

Ma chance insolente ne m'a donc pas quitté. Comme lorsque je dévalais à vélo la pente menant vers Bréval sans m'arrêter au carrefour après le mur pour conserver mon élan et remonter de l'autre côté. Les automobilistes n'avaient aucun moyen de prévoir que j'allais brûler le stop, j'aurais dû être écrabouillé dix fois, mais non, jamais rien, la route vide dans les deux sens au bon moment, jusqu'au jour où le plombier du coin m'aperçoit débouler à vingt mètres de son pare-choc sur mon petit vélo bleu marine, freine brusquement, me ramène chez mes parents avec une correction.

Comme cet autre jour plus récemment à une soirée, Arnaud et moi avons emprunté deux motos à des copains. Il fait nuit noire, en rase campagne, le phare de la Yamaha que je conduis est cassé. Je distingue au loin ceux d'une voiture qui glissent sur une route perpendiculaire, je ne ralentis pas puisque j'ai la priorité, oubliant que je suis positivement invisible pour le conducteur. Je passe en trombe au croisement, une embardée, son pare-choc à un centimètre de mon corps. À une seconde près j'étais mort, comme mon cousin Lionel fauché par une voiture sur sa mobylette au Havre.

Sur le fil du rasoir ma vie franchit tous les carrefours. Difficile de résister à la tentation de penser que le ciel le désire ainsi. Le nom du hameau sur lequel débouchait ce dangereux croisement à la sortie de Bréval me revient maintenant: « La Justice ».

Exil. Je débarque à l'aéroport Ben Gourion avec mon petit passeport bleu clair d'émigrant temporaire délivré par l'Agence Juive à Paris.

Je m'appelle סטפן זגדנסקי.

Une oasis. Mois de juillet à Holon. Il y a de vraies dunes de sable aux limites de la ville. Cours intensifs d'hébreu moderne tous les matins. Parties d'échecs avec Michael, l'anarchiste américain, discussions en français avec Asher, le pianiste grec. Il y a aussi des Hollandaises, des Iraniens, des Grecques, des Françaises.

Relativité de l'été. Au mois d'août toute la troupe cosmopolite fraîchement débarquée en Terre Promise déménage sur le campus de l'Université de Tel-viv, rue Einstein. Par la fenêtre de ma chambre, sur la gauche, au bout de l'avenue, je vois la mer.

Les cours quotidiens continuent, je maîtrise de mieux en mieux l'hébreu de la rue. Je fais mes courses au supermarché, je retire de l'argent à ma banque, je fais des chèques que j'écris et signe en hébreu. En six mois de vie israélienne pas une caissière, pas une secrétaire, pas un fonctionnaire ne trébuchera sur la prononciation de mon nom.

Je me fais un ami falasha (un juif éthiopien), Fassil, avec qui je discute de la situation en Afrique du Sud.

Michael fait du frisbee sur le gazon, Asher écrit une symphonie, je dévore des livres de philosophie. Je parle de Kant (en anglais!) à Michael émerveillé, je vante le génie de Freud (toujours en anglais) à Yona, la jolie Hollandaise agacée. « *Sexuality isn't the ultimate answer*! - *Yes*! - *No*! - *Too bad*.»

Je vais souvent manger seul à la cafétaria du bâtiment des Mathématiques, salade de concombres, blanc de poulet, gros cornichons à la polonaise, triangle de pizza, jus d'orange de Jaffa.

Apparition. Dans le bus je suis assis face à une jeune fille belle comme la pulpe rose d'un pamplemousse de Jaffa, une Israélienne aux yeux verts, aux longs cheveux ondulés, habillée d'une robe légère et tenant contre elle un violoncelle dans son étui.

Matière de ma mémoire. J'emprunte à la grande bibliothèque de l'Université l'essai de Chevalier sur Bergson. Je le lis et m'en fais un résumé page à page que j'apprends par cœur. Le soir on peut voir dans les rues autour du campus un jeune homme flâner en se récitant des sentences telles que: « L'esprit emprunte à la matière les perceptions d'où il tire sa nourriture, et les lui rend sous forme de mouvement, où il imprime sa liberté. » « Posons donc le Dieu d'Aristote, pensée de la pensée, c'est-à-dire pensée faisant cercle, se transformant de sujet en objet et d'objet en sujet par un processus circulaire instantané, ou mieux éternel. » Je me décortique mentalement l'exemple de la main droite piquant la main gauche avec une épingle: « On localise dans la sensation de la main gauche qui est piquée, l'effort progressif de la droite qui pique. On introduit la cause dans l'effet, et on interprète inconsciemment la qualité en quantité, l'intensité en grandeur. » J'étudie les démonstrations que Bergson tire de la loi de Ribot sur l'aphasie progressive.

Un jour je m'aperçois avec horreur que certains mots banals en français m'échappent. Je sais les dire en anglais et en hébreu mais ne les ai que sur le bout de la langue en français. La seule langue que je possède pleinement est en train de s'évanouir de moi! Je me mets à potacher le Petit Robert comme le jeune Nabokov à Cambridge ingurgitait du russe de peur d'oublier sa langue maternelle. Je note toute une série de mots dont je ne soupçonnais pas l'existence. Mon hébreu infantile me fait sentir en contraste la sophistication de ma propre langue que je conçois désormais

comme une arme subtile, complexe, rétive, invisible, insurpassable. Toujours flânant je me récite les définitions d'« achopper », « apraxie », « concrétion », « controuvé », « dilettante », « fidéisme», « monisme », « ontologie », « polypier », « subsumer », « velléité », « syllogisme » etc. J'ai dix-huit ans, je suis en train d'apprendre à maîtriser ma langue dans le vide puisque personne par ici ne peut goûter un français de ce niveau. Je découvre un nouvel état de ma liberté: être seul en Israël et me promener en pensant à ce qui m'intéresse en français.

Sandales d'Hermès. À la fin de l'été les lanières de mes *sandalim* (sandales israéliennes) ont imprimé des stries pâles sur ma peau. Pour la première fois de ma vie je n'ai pas passé un été de touriste sur une plage. Je regarde avec émerveillement cette succession de lignes blanches et hâlées qui décorent mes pieds, trace épidermique de mes pensées.

Stop it! Pudibonderie ridicule des petites princesses juives américaines. Cette brûlante brune de Yaël qu'agacent aussi mes speeches sur Freud se laisse embrasser mais refuse de se laisser caresser plus bas que les seins. Nostalgie de cette *chikseh* abandonnée l'année dernière à Paris. Elle habitait dans un petit deux pièces au dernier étage de son immeuble, je la léchais longuement, elle me murmurait à l'oreille: « Tu veux que je te fasse la même chose? » Elle n'aimait pas ça, je sentais à peine la pression de sa langue sur mon sexe.

Ahe! Ahe! Ahe! Mille choses différentes arrivent en même temps et j'en oublie de me masturber pendant dix jours. Une nuit au milieu d'un rêve érotique je me réveille en train de m'éjaculer dessus.

Plus tard deux amies grecques me rapportent de la Librairie Française de Tel-Aviv, pour rire croient-elles, *La philosophie dans le boudoir*. Je le lis estomaqué. Mes moribonds professeurs de français ne m'avaient pas laissé soupçonner l'existence d'une prose aussi vibratile et drôle dans ma propre langue. Mes branlettes reprennent de plus belle en Terre Sainte, j'éjacule en riant en l'honneur du marquis de Sade.

Autres moires. En traversant le campus je surprends un petit caméléon qui se promène dans l'herbe. Je l'attrape, il reste quelques heures dans une boîte à chaussures sur mon bureau, à côté des mes dictionnaires d'hébreu et de français, mon réveil parlant électronique, mes cahiers d'exercices et mes notes de lecture. Il finit par devenir tout gris, je le relâche après l'avoir montré à Yona et aux autres filles.

Spleen. Les chabbats interminables d'ennui, seul dans le grand campus. Aucune envie d'aller m'enfermer chez mes cousins religieux à Ramat Gan, les bus sont rarissismes et je suis sans voiture. Mes discussions enflammées avec Serge et Olivier dans mon français florissant et triomphal me manquent. Israël est un pays intéressant et même beau par endroits, un grand lac de sensations et de découvertes, mais je suis positivement fait pour les hautes vagues de l'océan Europe.

Keffieh et café. J'organise dans ma chambre un débat avec un étudiant palestinien à qui je suis à peu près le seul à dire bonjour dans le campus. Il a fallu que je m'exile de chez moi pour comprendre qu'une certaine grandeur française - les « Je vous en prie » et « Après vous » dont Lévinas fait l'éloge - coule dans mes veines. Je fixe les règles. Chacun expose ses arguments, le Palestinien commence, le juif lui répond, les autres nous écoutent, interviennent, on discute. Une étrange expression revient sans cesse dans son anglais sommaire - qui rend d'autant plus rugueuse sa

langue de bois -: « the zionist body », le corps sioniste qu'il prétend vouloir détruire. Mon pessimisme désinvolte. Je n'essaie même pas de la convaincre, je l'étudie c'est tout. Mais je suis fier du panache de mon geste, l'invitation lancée à mon « ennemi ».

Évidence. Fin décembre, décision de rentrer en France. La fronde individuelle contre la bêtise *franik* me va mieux, après mûre réflexion, que la guerre grégaire contre l'ennemi aux frontières.

Atterrissage. Lever à sept heures tous les matins, je continue pour quelques temps mes exercices d'hébreu, je traduis des articles de journaux israéliens que j'ai ramenés, j'utilise les petits cahiers vierges bruns qui s'ouvrent par la droite. Je vais bientôt arrêter, tout oublier, puis dans quelques années tout redécouvrir avec un décalage horaire de 3000 ans en arrière en étudiant le hors-la-loi biblique, seul, au jour le jour.

Amphithéâtres. Je suis en auditeur libre des cours d'épistémologie à Nanterre, la fac la plus laide de France. Aristote, Descartes, Hume, le réveil dogmatique de Kant. Un jeune prof, ancien élève de Lévinas, raconte qu'il a passé sept fois l'agrégation. Les pages de *L'Humanité* collées sur les murs. Je suis mollement un panaché de cours d'histoire, de français (une femme fait un commentaire poussif de *Zone* d'Apollinaire), de linguistique, d'initiation au grec que j'abandonne très vite comme le cours d'hébreu. Ces deux langues resurgiront en leur temps dans ma solitude.

Un autre prof habillé en *doubone* (anorak israélien) comme moi fait un cours d'économie politique où il parle du fétichisme, de la marchandise, de la valeur d'usage et de la valeur d'échange chez Marx. J'écoute et note tout minutieusement.

Le matin je prends ma vieille R5 bleu marine, je passe par Chatou et Croissy-sur-Seine, je roule très vite sur le petit chemin goudronné qui longe la berge, je croise des péniches qui vont lentement vers Le Havre tels d'amples coléoptères paresseux. Quand il y a de la neige je m'amuse à faire des tête-à-queue contrôlés au frein-à-main

dans l'immense parking de Nanterre. Il y a un mois, je me promenais en tee-shirt dans les rues de Tel Aviv.

Retrouvailles. À Louveciennes certains matins en partant à Nanterre je croise Sophie qui va prendre le train, elle suit des cours d'architecture d'intérieur à Camondo. Elle me trouve beau avec mes cheveux courts et ma barbe naissante. « Comment va ta mère, Stéphane ? - À merveille, merci (complètement dépressive en réalité)». Sophie semble aller mieux qu'autrefois. J'hésite à lui demander si elle jouit maintenant.

Quelques années plus tard, sa voix pâteuse au téléphone me demandant si elle peut passer me voir. Toujours cette impression qu'elle vient de se réveiller et qu'elle retient ses sanglots d'autrefois. Elle débarque dans mon studio l'air déjà nettement plus en forme. Elle n'imagine évidemment pas que je la vois aussi lorsque j'écoute seulement sa voix. Je lui offre un café dans mon petit studio. « Alors lâcheur! Il ne te viendrait pas à l'idée de m'appeler de temps en temps. - Je travaille beaucoup. - Tu écris toujours ? - Oui. - Tu parles de moi ?» Toujours été directe, sa grande qualité. Pour la faire rire j'imite la voix fluette de ma mère me demandant pourquoi j'écris des textes pornos. Elle me parle de ses nombreux problèmes, son père aigri par deux faillite et un infarctus qui la gifle en la traitant de chienne. « Alors je lui ait dit "Mais oui Papa! si tu veux savoir j'ai plein d'amants et ils me prennent par devant et par derrière !" - Vraiment ? - Mais non idiot, c'est pour l'énerver. D'ailleurs il m'a demandé de tes nouvelles, il veut savoir si tu es encore un fan de BHL. Mon père a toujours eu un faible pour toi, tu le sais bien. Pas étonnant, avec les semi-camés qui m'ont succédé. Ce con antipathique est surtout devenu chaleureux quand j'ai cessé de baiser sa fille.

Sophie ne pleure plus comme autrefois mais s'exhibe toujours autant, parle de ses épilations, dégraffe son soutien-gorge pour me montrer ses mollets, raconte ses affaires moroses de cul, de régime, se met à moitié à poil pour me vanter la cellulite qu'elle a perdue. « Tu n'as même pas remarqué que je n'avais plus de boutons! »

L'artillerie lourde, je reste impassible. Nous ne parlons jamais de moi, accord tacite entre son hystérie et ma discrétion. Après deux heures à l'écouter se plaindre de tout et de rien, y compris de son angoisse du chômage galopant depuis que les socialistes sont au pouvoir, je la raccompagne sur le palier, elle me reproche une dernière fois de vivre en ermite, je lui fais ma sempiternelle mauvaise blague: « Salut Sophie, amuse-toi bien. » Son juron guillotiné par la fermeture des portes de l'ascenseur.

Complexe d'Onan. L'été au Cap d'Agde avec Olivier et Anne-Marie. Nous louons deux planches à voile à Paris, nous apprenons à en faire seuls à l'aide d'un manuel pour débutants.

Sur la plage crayon en main je lis l'Ancien Testament de part en part comme un roman, 1200 pages en papier bible, traduction Zadoc Kahn. Le sable sur les pages de mon exemplaire, quelques grains de la sagesse de Salomon. Je prends des notes dans la marge, je souligne certains passages, j'entoure les mots que je ne connais pas.

Discussions passionnées avec ma belle-sœur l'Amazone sur la libération des femmes. Quand elle trouve un argument frappant elle fait « Ouaaaaais! » et lève les bras en l'air comme un joueur qui vient de marquer un but. «Vous avez besoin de nous alors que nous n'avons pas besoin de vous. S'il restait un seul homme pour toutes les femmes du monde, l'humanité pourrait se reproduire, tandis que s'il restait une seule femme pour tous les hommes, l'humanité serait condamnée à disparaître. » Je n'ose pas dire ce qui me vient à l'esprit, l'enfer vécu par ce dernier mâle réquisitionné pour la perpétuation de l'espèce. Et s'il n'a pas envie de baiser. Ou s'il n'arrive pas à bander. Ou s'il préfère la branlette solitaire à la copulation stakhanoviste.

Une pensée pour le pauvre Onan.

Palindromes. Études de lettres à Sèvres où pour la première fois de ma vie, à dix-neuf ans, j'entends lire un passage de la *Recherche*. Je découvre aussi Lautréamont (le cheveu divin oublié au bordel me plaît beaucoup). À midi je vais

seul au café dévorer un croque-monsieur et *La République* de Platon. Lecture également des *Mythologies* de Barthes qui pour être franc ne m'intéressera jamais vraiment. Je vais bientôt découvrir Lévinas et par son biais le Talmud, soit un pan de la littérature universelle auquel Barthes - qui en est proche à certains égards comme toute l'équipe de *Tel Quel* (d'où mon allusion à *S/Z* dans *De l'antisémitisme*) - ne prête nulle attention, et qui enseigne un art plus riant (sagacité du sarcasme juif) de jouer avec les textes depuis l'intérieur des textes.

Étude du séminaire de Lacan sur *La lettre volée* de Poe. Je fais un exposé assez complet sur sa pensée, les autres n'y comprennent rien. Depuis quelques mois je m'intéresse de près à Lacan, le dieu de mon frère aîné. Je l'accompagne à quelques conférences d'un lacanien célèbre à la fac de Saint-Denis. « Je disais un jour au Docteur Lacan : "Un Tel est un vrai con!" Il me répondit: "Oui mais c'est un bon analyste..." » Il a les yeux embués en prononçant les mots « Docteur Lacan. » L'ensemble fonctionne comme une secte, la majorité des auditeurs est du gibier de divan, y compris mon frère qui adule Lacan sans rien en tirer d'autre qu'un déterminisme bas de gamme selon quoi puisqu'on est « parlé », donc pas libre, il n'y a aucune raison de se justifier de sa banalité ignominieuse (inutile par exemple de s'excuser d'avoir brisé quelque chose par un acte manqué). Les hystériques se reconnaissent dans l'obscurité d'un amphithéâtre à un maquillage outrancier, une longue robe à fleurs et l'air énamouré. Je retrouverai le même public ridiculement névrosé au séminaire de Bilboquet. Le mieux c'est encore les citations, les références, les trouvailles cultivées. J'apprends entre autres choses l'étymologie du mot « agenda » qui rejaillira, gréco-hébraïsée, dans *Les intérêts du temps*. J'apprécie surtout les effets de manche du langage comme le palindrome cubico-magique:

SATOR

AREPO

TENET

OPERA

ROTAS. Comme ce distique que je découvre par hasard dans un traité de versification:

« Gal, amant de la Reine, alla, tour magnanime Galamment de l'arène à la tour Magne à Nîmes. »

Comme plus tard *Ésope reste ici et se repose*, *En giro torte sol ciclos et rotor igne* (à Florence et à la dernière page du Pléiade de Dante), *In girum imus nocte et consumimur igni* (Debord).

Pour être honnête de Lacan me plaît principalement le réfrigérateur rhétorique, la panoplie de sarcasmes froids. «À deux de ces personnes qu'on appelle des nullités, ce qui dans l'opinion, étudiante tout au moins, ne fait que mieux valoir leur titre à occuper la place de professeur, je disais, il y a bien quelques treize ans: "N'oubliez pas qu'un jour vous donnerez comme sujet de thèse ce que j'écris pour l'instant". Comme d'un vœu qu'elles s'en informassent: où je contrôlerais si le zéro a bien l'idée de la place qui lui donne son importance. En 68 aux étudiants venus le chahuter: « Quand vous sortez d'ici vous êtes aphasiques. » Ou encore dans *Encore*: « J'ai rêvé cette nuit que, quand je venais ici, il n'y avait personne. C'est où se confirme le caractère de vœu du rêve. » Citerai son jeu de mots « À l'être succède la lettre » dans la quatrième de couverture de *L'impureté de Dieu*.

Juliette jouie. Je poursuis ma lecture émerveillée de Sade entreprise en Israël. Je pratique assidument la *Philosophie*, *Les crimes de l'amour*, *Justine* et surtout les trois tomes en poche de *Juliette*, chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre dont je sais par cœur des fragments à force de les jouir. Si je ne m'étais abondamment branlé en lisant Sade je n'aurais pas aussi finement pénétré sa pensée *politique* ni compris en quoi celle d'Orwell s'y rattache (l'impureté subversive). La rhétorique du sexe que j'élaborerai plus tard dans *L'enfer limpide* vient de là. Chacune de mes éjaculations s'est injectée de pensée comme un œil de sang. Si l'écriture est une forme de la prière (Kafka), la lecture l'est de l'éjaculation. Nabokov: le frisson de volupté à la cime de la moelle épinière.

D'argent à trois bourdons de pèlerins de gueules posés en pal rangés en fasce. Florence du Pré de la Clairecharmille, un « nom à tiroirs » comme elle dit et un arbre généalogique de dix siècles d'âge. Jamais autant couru avant, jamais plus ensuite. Elle succombe enfin après six mois de refus pénibles. Les premiers temps mon cœur se met à battre dès le feu rouge avant sa résidence.

Il m'arrive encore de rêver d'elle.

Jets. La Corse en juin. Je lis le *Joyce* d'Elmann sur la plage. Florence et les deux autres préparent le concours d'entrée d'une grande école. Dérobades de Flo. Ses chevilles de faon, le duvet brun de ses bras graciles. Hier nous avons joué *Le Verrou* dans sa chambre. Elle avouera dans quelques mois: « Quand tu as relâché tes bras autour de moi, je suis allée au toilettes où je me suis donnée une tape sur la joue en constatant que j'étais mouillée. » Flo vient de se baigner, elle s'approche de moi et de Joyce, crache sans prévenir un long jet d'eau de mer sur mon torse. La parabole de gouttelettes étincelle en jaillissant de ses lèvres au ralenti. Scène d'une grande beauté dont elle ne saisit évidemment pas le sens.

Comme à chaque fois que se présente un obstacle ennuyeux - c'est-à-dire l'ennui se figeant en obstacle - j'inverse les rôles, j'exacerbe l'exaspération. Dans une lettre à Budgen Joyce évoque la plante *moly* offerte par Hermès à Ulysse pour résister aux charmes de Circé. « C'est une plante aux feuilles nombreuses; indifférence due aux masturbations, pessimisme congénital, sens du ridicule, délicatesse soudaine pour un détail quelconque, expérience. » Message reçu. Je me branle debout dans ma chambre, j'éjacule en évidence sur le drap puis je rejoins les autres dans la cuisine pour le petit déjeuner. « Tu étais où ? - Là-haut, en train de me masturber. » Ils imaginent que je plaisante. Christine monte vérifier quatre à quatre, redescend. « Il l'a fait! »

Tempo. « Un jour je suis passée par hasard devant ton studio pour aller à une soirée chez un ami à Louveciennes. J'ai levé les yeux vers ta fenêtre, j'ai senti mon cœur s'accélérer. »

La décision. En plein mois d'août je passe un après-midi à écrire un texte inspiré avec des références à Gédéon, des citations de la Bible en hébreu, un chapitre sans ponctuation (comme *Paradis* de Sollers) et des calculs cabalistiques sur mon nom et mon prénom. Les heures de marbre coulent comme des secondes de mercure. Je relève mon front, la nuit est tombée, c'est comme si je me réveillais d'une hallucination. C'est à l'écriture que je dois ce froissement ouaté du temps qui se recroqueville. J'achève mon texte par la phrase: « Aujourd'hui je décide que je suis écrivain. »

Décision jamais démentie depuis. J'y tendais comme une fronde depuis mon enfance, elle va désormais me propulser dans la vie tel un projectile.

Le cloître de la rue Clovis. La galerie autour de la cour ensoleillée avec les fleurs, les bancs de pierre, le grand escalier blanc sous le préau qui conduit aux vieilles salles de classe. Lectures de Mallarmé, Diderot, Leibnitz, Molière, Nietzche. Professeurs à la fois impressionnants de culture et incapables d'émettre une vraie pensée. « Monsieur Zagdanski il est temps de cesser de vous référer constamment à Lacan dans vos devoirs. Il y a d'autres sujets à traiter que le langage! » L'imbécile goguenard serait bien incapable de *dire* quoi. Je découvre la frigidité aphasique inhérente au discours universitaire.

Le baiser. J'ôte la neige qui recouvre le pare-brise comme un croustillant élitre d'albâtre. « Ce n'est pas grave, tu as beaucoup d'autres amis et moi je suis insubmersible. » Elle m'embrasse dans la voiture en chemin. Mon idée de cesser de nous voir lui déplaît trop mais surtout elle a frémi quand j'ai prononcé le mot « insubmersible ».

Enfin. Elle est vierge, son corps frêle. « Serre-moi plus fort, je ne suis pas en sucre! » Et en jouissant: « Vio-len-te moi! » Nos après-midi passés au lit au lieu de réviser. C'est dans ce lit que gît et jouit ma liberté. Une vie qui ne ressemble pas à cette suite d'après-midi gratuits est ratée. « Le soir au dîner je sens encore ta bite entre mes cuisses. Je souris en me disant que mes parents et ma sœur sont loin d'imaginer à quoi je pense. »

Élite, élus. Nos exotismes symétriques. Nous discutons sans fin sur les mérites respectifs des juifs et des aristocrates. Ses parents ignorent tout, comme ses amis. Stendhal: Leur amour avait la physionomie du crime. « Nous sommes très à part parmi les aristos. Tu comprends nous sommes l'une des quinze plus vieilles familles de France mais nous traitons le tralala à la légère. Ma mère enseigne le catéchisme mais ma sœur s'est faite dépuceler à treize ans. À l'église, quand tout le monde s'embrasse ou se sert la main en se souhaitant "la paix du Christ", mon père me glisse à l'oreille "Coucou ma chérie!" »

L'amant clandestin. Elle a une clé de mon studio. Elle continue de fréquenter son rallye ultra-mondain, me rejoint à quatre heures du matin, me réveille, me raconte sa soirée, j'écoute son haleine de gin.

L'empire des milieux. Le bruit finit par courir qu'elle a un petit ami juif, elle entend des blagues antisémites à ses raouts derrière son dos, le soir elle pleure dans son lit. De mon côté ma mère n'y tenant plus me déclare un soir que cette *chikseh*-là n'est pas comme les autres. « Son milieu n'a rien à voir avec le nôtre! » Mon haussement d'épaules.

Une lettre. « Je suis folle d'impatience à l'idée de te revoir, je pense tout le temps à toi et compare sur la plage l'anatomie des différents mâles en me disant que

vraiment ton corps me ravit de la tête aux pieds... Je voudrais avoir le goût de ta peau sur ma langue, l'odeur de ton sperme sur les doigts, et sentir ta bite gonfler dans mon vagin... La nuit je me fais croire que tu dors à côté de moi et me force à ne pas bouger pour ne pas te réveiller. Pour y arriver, je me concentre beaucoup, si bien que je finis par m'endormir en rêvant de toi, de tes yeux rieurs et ironiques et tout ça tout ça. »

La main qui écrit ces mots est apparentée à Charlemagne et Saint-Roch, a parmi ses ancêtres à divers degrés plusieurs cardinaux, un roi de France (Louis VII), plusieurs bienfaiteurs et bienfaitrices d'abbaye, quelques Croisés, un pape (Clément V), des évêques, des Grands Croix de l'Ordre de Malte « et tout ça tout ça ».

Théologies. Je lis le Nouveau Testament de la même manière que j'ai lu l'Ancien et que je lirai le Coran, d'un bout à l'autre comme un roman.

Emmanuelle. À seize ans elle fait les fellations à la perfection. Ses lèvres ourlées, ses seins en poires charnues, son air mélancolique, ses cheveux bruns, sa peau mâte, ses beaux sourcils arqués luisants, sa fossette au menton, ses hanches douces et rondes, son parfum à la violette. « Tu es craquant. » Nous passons la soirée au restaurant, elle me parle de ses parents divorcés, elle s'entend très mal avec sa mère artiste-peintre ratée, concurrence narcissique immédiate et aigrie. Je la ramène chez moi, nous faisons l'amour, elle est vierge, elle jouit en miaulant, orgasme élastique comme sa peau. À deux heures du matin j'insiste pour la raccompagner chez sa mère, elle ne veut pas, elle boude doucement, je reviens ensuite par Ville-d'Avray, je réveille Florence qui a annulé son dîner et s'est couchée tôt dans son pyjama d'enfant (son plaisir consiste à sortir quand elle me sait seul dans mon studio, l'inverse la déprime), elle est heureuse de me voir, elle s'habille rapidement, je la ramène à Louveciennes. Tandis qu'elle est aux toilettes j'aperçois en secouant les draps de larges taches brunâtres, le sang d'Emmanuelle déflorée (moi qui pensais que c'était un mythe), je pense à une palette de peintre. Florence me rejoint au lit, ne remarque rien.

Au Château. Emmanuelle me branle et me suce debout adossé à ma bibliothèque, j'éjacule en portant un toast mental à Kafka dont les œuvres complètes sont juste derrière ma nuque.

Petit mot. Emmanuelle part aux sports d'hiver, m'envoie une carte postale avec une faute d'orthographe intéressante. « J'ai fait un drôle de rêve cette nuit. Je coupais la gorge de ma mère avec un couteau très affûté en lui disant: "c'est par pure méchanceté". Elle n'en ai pas morte. Amusant non? » Plus des banalités sur son envie de faire l'amour après le froid, un chocolat chaud et de la musique classique. Puis: « J'aime ton corps. Pas seulement ton corps d'ailleurs. »

Franchise. Flo tombe sur une photo d'Emmanuelle. Elle ne peut logiquement rien savoir. « C'est qui? - Une amie de la sœur de ma belle-sœur, elle était là à ce mariage. - De toutes façons je m'en fous, elle n'est pas belle. »

Volupté. Couché contre son épine dorsale je la pénètre par derrière, mes mains enfoncées dans ses hanches. Je lui lèche une oreille, elle fuse en petits couinements.

Cruauté. Suffisance aveugle des femmes. Elle ne peut tout simplement pas s'imaginer que je ne l'aime pas. Son amie lui apprend que je sors avec une aristocrate. Elle lance des sondes. « Qu'est-ce que tu fais toute la journée quand tu es seul? - Rien. - Comment ça rien? - Je reste allongé sur le dos, je contemple mon plafond, j'entre dans une sorte de coma dont je ne m'éveille qu'avec tes coups de fil. » Une autre fois au téléphone: «J'ai parlé de toi avec Frédérique. - Vraiment? - Oui, et nous nous sommes dit que tu es une petite crapule! - Quoi d'autre? - Nous avons tracé la liste de tous tes défauts: ta fausseté, ta fourberie, ton immaturité, ton instabilité, ton inconséquence, ta lâcheté... » J'éclate de rire, elle se taît. La vraie cruauté évidemment serait de dire maintenant: « Ne vois-tu pas comme tu m'indiffères? »

Résistance. Certains goûts réflexes de Flo finissent par m'influencer (je trouve spontanément vulgaires les oreilles percées chez une femme). Il demeure juste une incompatibilité d'humour entre son Milieu et moi. Hors de question de m'habiller en smoking comme ses abrutis copains raouteux. Elle croit pouvoir m'allécher en m'annonçant qu'elle pourrait facilement me faire inviter à ses soirées somptueuses (« Ah bon ? On ne vérifie donc plus les prépuces à l'entrée ?») à la seule condition que je me procure une panoplie de pingouin. Mon orgueil décline. « Pas d'uniforme. »

L'Italie en voiture. Pise, Florence, Sienne, Rome, Urbino, Ravenne, Venise. L'air limpide, la lumière rafraîchie des Marches, collines roses, paysage rouge et bleu. Sur la plage je lis Céline (coup de foudre pour le guéridon volant à la première page de *Guignol's Band*) et *Lolita*. À Venise, au rez-de chaussée de la Scuola Grande de San Rocco devant l'*Annonciation* du Tintoret, un bras passé autour du cou de Flo. L'hôtel à Florence dont l'ascenseur fonctionne avec des pièces de petite monnaie. Je trouve le moyen d'obtenir de l'eau chaude sans avoir à payer pour la poignée de douche. L'hôtel minable à Rome en face de la gare. Je lis Poe. Un soir j'évoque le roman que je suis en train d'écrire, Flo éclate spontanément d'un rire moqueur.

Claire. Ses grognements de marcassin pendant que je l'embrasse debout contre la porte d'une chambre de ce grand appartement où a lieu la soirée. Sensation de sa langue contre ma langue, épaisse et dure comme un doigt de pied. « Tu prends la pilule ? - Non. » Elle me suce avec la même vigueur qu'elle embrasse. Un peu de mon sperme atteint ma cravate. Plus tard dans la nuit elle pleure prostrée dans un coin du salon, ivre morte.

L'ingrat. Par amour pour moi Flo se fout son milieu à dos et m'en veut par conséquent de ne pas lui manifester davantage de reconnaissance. En réalité je ne me sens pas concerné par l'antisémitisme très bêtement bourgeois de sa famille. Ma

désinvolture naturelle me fait draguer et baiser comme si j'étais seul. Elle finit par avoir des échos, se renfrogne, devient agressive, son agressivité se manifestant sous la forme d'une entreprise diffuse d'infantilisation. Elle me surnomme «Bébé », « mon biquet », se moque gentiment de moi à la moindre occasion, mes lubies, mes défauts, mes gamineries.

Sorbonne. Licence de philosophie, cours sans intérêt, non-pensée professorale. Je révise un examen sur *L'Être et le Néant* en lisant la veille l'article de l'*Encyclopaedia Universalis* sur Sartre. Le soir dans mon lit je lis Lévinas. Grâce à lui j'explore l'océan du Talmud. Voilà une pensée selon mon cœur, qui satisfait à la fois la logique et l'éthique tout en développant une effervescente fantaisie fondée sur la jonglerie avec les mots.

Chaque jeudi à onze heures du matin je m'éclipse à l'entracte du soporifique cours sur l'Existentialisme et dévale la rue Vaugirard jusqu'à l'Institut Catholique de Paris, rue d'Assas, où Flo fait ses études de langues. Deux ans que nous sortons secrètement ensemble. Pas question de s'embrasser ni même de se tenir la main en public au cas où une connaissance de ses parents nous croiserait. Mais toujours la même joie de se retrouver. Je longe le Lux', passe en courant devant l'entrée du Sénat, le mètre-étalon sous l'arcade, mon cœur bat.

Stéphane le Héros. J'envoie à plusieurs éditeurs un manuscrit de roman autobiographique dans lequel je raconte vaguement mon histoire avec Flo. L'exemplaire que j'adresse à Philippe Sollers est accompagné d'une lettre de présentation sans ponctuation, pour rire.

> « cher monsieur jeune étudiant en philosophie je me permets de vous envoyer cette production d'écolier en espérant obtenir dès que votre emploi du temps assurément chargé vous en laissera le loisir l'avis d'un professionnel il s'agit voyez-vous de pastiches et mélanges articulés autour d'un personnage dont la position se fait au fil du roman de plus en plus énigmatique... »

Refus courtois signé de Pleynet quelques mois plus tard.

Goutte à goutte. Un cachet blanc le matin à jeun, un électro-encéphalogramme, un électro-cardiogramme, puis prises de sang toutes les heures jusqu'au soir. Le labo dispose d'une salle de repos avec une télévision et des magazines, une petite dizaine d'étudiants en sciences ou en commerce tuent le temps comme moi. Une journée de perdue, de l'argent de poche pour le mois. Je lis Tchouang-tseu. Le poisson Kouen, l'oiseau P'eng. Toute la journée je suis « affable sans soumission et paisible sans ostentation ». Les autres me regardent bizarrement sourire plongé dans mon Chinois. Serait-ce la pastille expérimentale qui lui fait ça ?

Il faut passer dans la salle des prélèvements toutes les heures, relever sa manche, tendre son bras à l'infirmière. Je regarde avec intérêt mon sang s'écouler de moi dans un tube de verre. Cela aussi c'est ton corps. À la fin du jour mes deux avants-bras sont couverts de petits monticules violets, il ne reste plus d'endroit vierge où enfoncer la dernière seringue, la plus douloureuse, l'aiguille doit pénétrer dans un des points frais précédents. Serre les dents, ce n'est qu'une forme parmi d'autres de ponctuation.

Humour juif. Un soir, au dîner, je récite par provocation le *Notre Père* à voix haute. Mon père manque de s'étouffer, ma mère sourit (souvenirs d'enfance, elle se cachait à la campagne et allait à l'église comme les autres), Serge est ulcéré, Olivier légèrement admiratif.

Moins seize degrés. Vacances d'hiver avec Flo et un petit groupe de copains de fac dans un chalet. Le soir je lis *Madame Bovary* (j'aime l'apparition du gueux dépourvu de paupières qui suit les diligences et effraie Emma avec ses « gales vertes », ses « prunelles bleuâtres »).

Un jour pour jouer je drague une des filles à l'étage, finis par lui dérober un baiser entre deux chuchotements (« Embrasse-moi. - Non. - Si. - Non, tu as déjà une copine. - Si. - D'accord, mais juste une fois. »). Lorsque je retourne dans le salon Flo

est en train d'observer les étoiles par la fenêtre. « Tu as une excellente vue. - J'ai une bonne ouïe aussi. » Elle a tout entendu, passe la nuit à pleurer dans son pyjama d'enfant. Nous finissons par faire l'amour, ses yeux encore humides de larmes.

L'Escapade. Mon premier vrai roman, intrigue historico-pornographique née d'un verset de l'*Évangile selon Luc*. J'imagine la personnalité et la vie du « noble Théophile » inconnu des commentateurs. Une après-midi à la bibliothèque Mazarine pour trouver des renseignements sur l'histoire des religions et sur la citadelle de Massada. J'envoie le manuscrit à quinze éditeurs. Réponse d'André Rabot chez Denoël. « Votre roman, dans ses quarante premières pages, avait suscité une attente par sa façon de mettre en scène, avec une verve certaine, vos deux personnages Raguël et David, sur fond d'histoire romaine et de culture talmudique. Cependant, il semble ensuite que ce qui s'annonçait déjà par certains côtés comme une fantaisie ait eu tendance à déraper et à s'emballer...

Ce qu'il nomme pudiquement « fantaisie » est une orgie hellénistique (le héros et deux jeunes femmes) en plein siège de Massada dans une grotte des parages de la mer Morte à la barbe et au nez des Romains, sur quoi s'achève mon histoire.

Hosanna. À Pâques, nous passons par hasard devant l'église de Ville-d'Avray, je propose à Flo d'y entrer. Elle hésite à prier et se signer avec moi à côté, seul de toute l'assemblée à rester immobile. Je l'incite à faire comme d'habitude. « Tu n'as pas à avoir honte d'être catholique mon ange. »

Très Bien. Afin de pouvoir terminer *L'Escapade* en paix je projette de faire ma maîtrise de philo sur les lectures talmudiques de Lévinas. Tout est lu, n'aurai qu'à rédiger au dernier moment. Je lis quand même les *Aggadoth du Talmud de Babylone* qui viennent d'être traduites par la fille adoptive de l'Agité du Bocal. Je m'intéresse de plus en plus sérieusement à la pensée et à la mystique juives pour elles-mêmes. À la fac je suis un cours sur sainte Thérèse d'Avila et un autre sur Sade. Le pudibond

spécialiste interrompt sa lecture de *Juliette* dès que la page s'échauffe. « Je m'en voudrais de choquer les oreilles des chastes jeunes filles ici présentes. » J'achève de me convaincre de la vacuité universitaire en constatant que je pourrais faire à cet imbécile un cours dix fois plus subtil que le sien sur son propre sujet. J'abandonne définitivement mes études après deux oraux brillants sur Sade et sainte Thérèse, et une maîtrise obtenue haut la main.

L'infâmille. L'entourage en tout rage.

Isabelle. Jolie blonde un peu triste rencontrée dans un couloir de la Sorbonne en attendant de passer l'oral sur Sade. Elle me raconte très vite sa vie, évoque même des partouzes qu'elle aurait faites. Lorsque je ressors de la salle d'examen elle est toujours là, elle m'a attendu.

Il suffit donc parfois d'écouter une femme, à ma manière, en riant et avec attention, pour qu'elle soit résolument séduite. La plupart des hommes ont l'habitude de la manœuvre inverse, il leur faut absolument éblouir. Beaucoup de femmes d'ailleurs laissent volontiers l'intello briller, c'est son maquillage à lui, elles savent d'intuition que s'il a autant besoin de conquérir il sera aisé à acquérir.

Au lit Isabelle passe des heures à me parler avec mépris de sa famille d'ouvriers banlieusards qui tournent en dérision sa prétention d'étudier la philosophie. Un jour elle s'est faite violer par un vendeur dans la cabine d'essayage d'un grand magasin. Elle garde les yeux et les lèvres grands ouverts pendant que nous faisons l'amour, pousse des cris plaintifs en jouissant. Elle est insomniaque, me parle encore jusqu'à l'aube où ma politesse s'écroule sous la pesanteur de ma fatigue. Lorsque je me réveille elle n'a pas fermé l'œil et reprend l'histoire de sa grand-mère où elle l'avait laissée. Je veux faire l'amour, elle me repousse doucement en murmurant: « Aie un peu pitié de moi. »

Transparence. Je lis en bloc tout le théâtre de Racine qui passe sur mon cerveau comme une aile limpide, fraîche mais inerte. Ça vient sans doute de moi, à reprendre dans quelques années.

Méthode. Écoute ce que disent les femmes, médite ce que signifient les textes. Tu t'approcheras au plus près de la vérité du monde et de son mensonge.

Rupture. Dernière vision agréable. J'accompagne Flo à la gare de Ville-d'Avray, elle rejoint sa mère et sa sœur en vacances en Auvergne dans leur maison. Un petit garçon noir est en train de jouer sur le parking, Flo se penche vers lui, sourit, dit quelques mots en lui caressant la tête. Quand je la reverrai après l'été elle aura décidé de rompre. « Je me suis aperçue que j'arrivais à me passer de toi. - Et alors, moi aussi je peux me passer de toi, ça ne m'empêche pas de t'aimer. »

Lecture intense de Proust. Juifs et aristocrates, chaque phrase me va droit au cœur d'où elle reflue pour onduler lentement dans mes veines.

Après six mois de solitude orgueilleuse je tente quelques efforts, pas trop, pour récupérer Flo. Elle finit par accepter un dîner dans son nouveau studio. Nous faisons une dernière fois l'amour, elle a beaucoup bu, sa carapace a cédé mais l'alcool lui fait aussi révéler le nœud de l'affaire. « Même si nous décidons de vivre ensemble, mes parents ne pourront jamais rencontrer tes parents. »

Sensation positive de l'inexorable, une page de ma vie se tourne. Son regard quand elle est sobre est d'une inébranlable dureté, elle réintègre sa dimension, apprécie à nouveau ses valeurs d'avant moi, retrouve de l'intérêt à la fréquentation de ses méprisables amis de soirées, épousera bientôt l'un d'entre eux. Une des ses dernières paroles: « J'adore les romans du dix-neuvième siècle! »

Dix ans plus tard en feuilletant par hasard à Beaubourg un Bottin Mondain je tombe sur une notule indiquant son nouveau nom, sa nouvelle adresse et le prénom de son fils de cinq ans.

Solitude. Par la fenêtre je vois la Seine, juste derrière le rideau d'arbres. En hiver j'observe les péniches sombrer doucement à l'horizontale, elles n'en finissent pas de couler, j'entends les écluses bruisser dans la brume. Je m'arrête d'écrire, je prends une tasse de café debout en regardant par la fenêtre, je pense: « Voilà, c'est ton bonheur. »

Étoile filante. Elle s'appelle Françoise, elle vient de fumer un joint. « Ce soir tu es mon premier client. » Sa voiture est garée dans un tournant du parc de Bagatelles. Nous baisons pendant vingt-cinq minutes, elle me laisse son numéro de téléphone en Normandie où elle vit.

Ordalie de la patience. « Désolé, je reçois beaucoup de manuscrits, je n'ai pas encore eu le temps de lire votre roman. » Par l'embrasure de cette minuscule maison d'édition je vois l'enveloppe avec mon écriture sur son bureau, strictement à la même place qu'il y a trois mois lorsque je la lui ai remise.

En vrac. Je lis les Grecs. Homère, Sophocle, Hésiode, Eschyle. Je prends des notes, je fomente des théories, j'alterne et mêle pensée juive et littérature classique tout en continuant de peaufiner mes fictions, nouvelles pornographiques, ou évocations de moments passés avec Flo. Je rédige aussi un essai sur la putréfaction que j'intitule *La chair et le verbe*. Je cite, au sein d'une rafale biblique et talmudique, Shakespeare, saint Pierre, Rubens, le Caravage, Baudelaire, Mozart, Fauré, Bergson, Jankélévitch, Bossuet, Freud, Euripide... Je joue sur les homonymies du texte, écrivant d'une main et feuilletant de l'autre mon Cohn (dictionnaire hébreu-français acheté avant de partir en Israël). J'explore des paradoxes impensés avec un enthousiasme qui me surprend moi-même. J'écris des phrases du genre: « C'est à même le corps de l'orant que le dire lance ses dards. » « L'espace d'un instant où les chairs, de s'effleurer, laissent affleurer un abîme dont les parois sont des paroles, cet abîme que l'union s'efforce d'enfouir et dont elle dénonce la distance qu'il énonce pour peu qu'elle ne daigne s'y pencher, s'y attendre, et sinon s'y entendre du moins s'y

écouter. » « Les généalogies démesurées de la Bible sont une manière d'ébranler la substance à coups de substantifs (qu'est-ce qu'une généalogie sinon le sillage onomastique de la vie au travers des morts), d'engager les mots contre les choses. » Commentant le « cœur de chair » d'*Ezéchiel* : « On aperçoit ici un heurt entre la durée, le temps en tant qu'il dure, qu'il est dur, tendu, temps dû, c'est-à-dire contracté dans l'esprit de l'orant intéressé qui l'attend, qui compte sur la clôture du temps sur lui-même pour être exaucé, il y a heurt entre ce temps ferme qui s'enferme et la chair tendre que l'on doit devenir pour se voir entendu. »

Voilà, j'ai 23 ans. Je l'envoie à la demi-douzaine de revues de philosophie dont j'ai noté les noms dans une librairie.

Au-delà du fleuve. En mai, toujours résolu à ne faire que ce qui me plaît, je pars une semaine à Venise avec Hemingway et Poe. Je regarde par la vitre du train le soleil se coucher sur Paris puis se lever sur la lagune. Journées de paradis farouche à arpenter l'immense ponton de pierre en glissades labyrinthiques. Orgie d'églises, musées, terrasses, jardins, places, quais, ponts, canaux, bacs, bateaux. Tiepolo, Véronèse, Tintoret. Solitude parfaite, bonheur flagrant.

Laura. Elle est en train de prendre un verre sur une terrasse-ponton, je l'ai aperçue plusieurs fois au restaurant de la pension Montin. Je l'aborde, longue discussion enjouée en anglais. Juive, 36 ans, vit à New York, farfelue, plus ou moins gaie (je la déride), paie tout à Venise avec sa carte Visa sans savoir comment elle pourra éponger ses dettes. Elle est un peu actrice, a lu deux fois la *Recherche* (en anglais), en a écrit un résumé pour la scène où elle a tenu les rôles mimés de Charlus et Gilberte. Elle adore Venise mais trouve qu'il y a trop d'Allemands (« Fucking Germans! »), j'en profite pour taper sur les Français.

Rires bercés par les sillages des bateaux.

En fin d'après-midi nous allons voir la messe aux Gesuati. Personne ne prête attention aux deux charmants touristes déicides, seuls à ne pas se signer, qui écoutent

les prières debout au dernier rang. Christs, saints, Vierges, anges, auréoles et plumes au plafond, plis rouges, jaunes, verts, roses, bleus, visages sensuels à embrasser. Je me sens bien, elle paraît un peu nerveuse (je lui plais). La file se forme pour recevoir l'hostie, je l'incite à y aller pour me dire quel goût cela a, elle n'ose pas, moi non plus, rires en silence.

Nous nous retrouvons pour dîner à ma pension, puis nous partons dans la nuit jusqu'au Harry's Bar. Les rios s'enchaînent sous nos pas comme des reptiles fluides. J'essaie de lui traduire en anglais la phrase de Pascal sur les chemins qui marchent. Fin de soirée agréable dans la mollesse des banquettes. Elle s'est maquillée, cheveux blonds bouclés, visage un peu abîmé, porte un chemisier et une jupe claire, des collants foncés, charmante boulotte. J'ai une érection en écoutant le récit de sa vie - et une autre dix ans plus tard en traçant ces lignes. Le pianiste joue des standards de jazz. Elle a été mariée à un trafiquant de fausse monnaie traqué par le FBI, réfugié en Amérique du Sud, emprisonné. Je rigole de son histoire, lui fais croire pour m'amuser que j'ai commis quant à moi un crime atroce à côté duquel son affaire de trafic est une gaminerie. Elle sursaute, pas l'habitude qu'on prenne le FBI à la légère. Elle me lance un regard étrange, intriguée. « Était-ce sexuel? » Plaît-il? « Sex? you said "sex" ? » Vous voulez rire mon enfant! Ce serait une plaisanterie s'il ne s'agissait que de ça. Elle resursaute. Mon crime, lui dis-je dans un demi-sourire, est aussi indicible qu'inexpiable. Ça l'excite, elle me déballe sa jeunesse pour m'inciter à parler : elle a été hippie, a essayé toutes les drogues. Je ris aux éclats. Elle a fugué de chez ses parents à 16 ans. Moi hilare: « Si tard? ». Elle s'imaginait m'horrifier et je suis plié en quatre par ses broutilles. Sa curiosité et mon érection redoublent.

Nous sortons un peu ivres dans la nuit d'encre. Pluie légère et vent, tout le monde rigole et titube, elle, moi, la ville, les quais, l'eau contre les quais. Je la prends par la taille en marchant, je lui dis que j'aime ses jambes, son corps mollit lappé par mon mauvais accent, je fais exprès d'aller lentement pour que nous arrivions trop tard à ma pension, porte fermée après une heure du matin, obligée de m'accueillir dans son hôtel. Je l'embrasse sous la lanterne rose, sa langue chaude et fondante, ses

hanches dodues entre mes paumes, mon sexe contre son ventre bombé, le meilleur moment. Nous faisons très longtemps l'amour (l'alcool) dans sa chambre.

Je m'en vais à l'aube, le grand escalier de marbre, le portier indifférent dans le hall. Je retraverse le rio Malpaga, il est sept heures du matin, l'air vif et le soleil piquent mes yeux irrités par les lentilles de contact. Une douche, je me rase, je fais ma valise en entassant mes vêtements à peine pliés tout en désordre comme d'habitude. Dans un sac de toile noire je mets mon Pléiade d'Hemingway, mes notes sur Poe, mon plan Tabacco, mon guide d'architecture, mes lunettes de soleil, ma trousse de toilette avec le matériel d'apprenti alchimiste pour mes lentilles, fioles de sérum physiologique, flacon de peroxyde d'hydrogène stabilisé, comprimés de déprotéinisation.

Je quitte la pension Montin à huit heures, je porte ma valise jaune jusqu'à l'embarcadère de l'Académie. Elle pèse si lourd qu'on jurerait que je m'y suis enfermé pour dormir. Les boucles roses, bleues, jaunes, vertes, du Grand Canal. Le soleil dépose son crachin d'or sur l'eau, les débris de lumière flottent comme des glaçons, les gondoliers et les bateaux-taxis scindent les myriades d'aspérités rigolardes avec des aisances de brise-glace. Au dernier étage d'un palais mauve et vert un homme en smoking sort sur le balcon et regarde le spectacle du canal, une flûte de champagne à la main comme dans une publicité pour un parfum.

Je dépose ma valise à la consigne de la gare, je reprends un vaporetto, je m'installe tout au fond, j'appuie ma tête contre la vitre ensoleillée, protégé par mes lunettes de soleil, mon sac sur mes genoux. Je sombre sans m'en rendre compte. Je me réveille parmi les grues et les paquebots, j'ai loupé l'Académie, c'est l'Arsenal.

Déjeuner et promenade avec Laura qui tient à m'offrir une cravate en soie. Refus catégorique. Elle m'accompagne à Santa Lucia, nous récupérons ma valise, mon train part dans vingt minutes. Elle veut un souvenir de moi, elle insiste pour que nous allions faire l'amour dans les toilettes de la gare. Je parviens à caler ma valise contre le rebord de la cuvette, Laura me tourne le dos, pose ses mains sur la chasse d'eau, se penche en avant, je relève sa jupe, tire sur sa culotte en dentelles, son sexe

s'entrouvre, je me débraguette, baisse mon caleçon, plie les genoux, la pénètre, vais et viens lentement. Un peu au-desus de nos têtes par la lucarne ouverte je peux voir une marche du ponte Scalzi. Le soleil déverse sa pulpe jaune pâle sur le quai, l'eau, le pont. Voir Venise et jouir. Dernier toast porté à Casanova. Je regarde ma montre, plus que cinq minutes. J'éjacule, voilà, j'ai réglé la douane, je peux m'en aller.

Je dépose ma valise dans un compartiment vide, je reviens dans le couloir, Clara est sur le quai, elle fait une drôle de moue. Je lui fais au revoir de la main. Elle s'approche du train. Quoi encore! elle ne va tout de même pas se jeter sur les rails! Non, elle s'arrête, juste au-dessous de moi, elle est à vingt centimètres, ses lèvres remuent. Qu'est-ce qu'elle raconte ? je n'entends rien, j'ouvre la vitre, je me penche, « what? what? » Elle oscille la tête de droite à gauche, elle ne parle pas, elle chante. C'est le fameux machin fétiche de sa jeunesse, elle m'a raconté hier soir au Harry's Bar, un vieux tube hippie, une ultime bribe de Woodstock, Jimi Hendrix. « Yesterday an angel came unto me. He stayed long enough just to set me free, and my angel he said to me: "Today is the day for you to rise"... And I said: "Fly on my sweet angel. Tomorrow I'm gonna be by your side." »

Le train a dépassé Mestre, le ciel déploie ses délices d'agrume, le soleil citron tourne à l'orange, de minuscules nuages flottent au loin comme des pépins de pamplemousse pépieurs. Seul dans le compartiment, je m'installe contre la fenêtre, déplie la tablette articulée, saisis dans le sac noir le Pléiade, une feuille double de papier quadrillé, mon stylo, les notes prises chaque soir dans la chambre de la pension. Stylo en main, les doigts se placent d'eux-mêmes dans la position rituelle, le pouce et l'index en losange, les trois autres en colimaçon vers la paume. En haut à droite de la feuille vierge je trace un 1 entouré d'un cercle. Au-dessus de la première ligne, à trois colonnes de la marge rose, en grosses majuscules espacées: V E N I S E.

Dehors la campagne italienne reflue à toute vitesse vers la ville comme si le monde entier était attiré par aimantation dans son siphon spiralé de beauté d'eau et d'or.

La tablette vibre doucement sous ma main qui écrit.

Correspondances. J'envoie mon *Génie du judaïsme* (maîtrise de philo entièrement réécrite) à une dizaine d'éditeurs et à quelques philosophes en vue. Ping-pong de refus. Les grandes maisons me conseillent de l'adresser aux éditeurs spécialisés dans le judaïsme (« C'est un ouvrage qui à l'évidence s'adresse à un public d'initiés... »), lesquels le trouvent trop peu orthodoxe et me renvoient aux collections plus généralistes des grandes maisons.

J'en coupe des extraits que j'envoie à plusieurs revues (jamais lues, sélectionnées sur leur titre dans une librairie), accompagnés de lettres d'une suffisance suicidaire:

> « Messieurs, lecteur assidu de votre revue depuis quelque temps déjà, je me permets de soumettre à votre jugement un texte qui, par l'originalité de son écriture et l'exigence de sa pensée, me semble digne de figurer parmi ceux que vous publiez. »

Une réponse parmi d'autres: « Monsieur, merci pour votre fidélité à *Po&sie* Nous ne publions guère de lecture interprétative, et celle-ci n'est pas aussi originale et puissante que vous la présentez. Cela dit toute ma sympathie et amical au revoir. Michel Deguy »

Porte Jaujard. Dimanches par dizaines au Louvre. Main posée au vol sur l'échine de pierre d'un des lions avant de m'imbiber de peinture pendant deux heures. Je prends des notes, résume chaque tableau de chaque salle par écrit. Après deux années je connais tous les recoins du vieux palais. Les touristes ineptes et interloqués, les gardiens aigris, les travaux en vue de l'immonde pyramide, le brouhaha n'existent plus. Je suis comme le dessinateur solitaire d'Hubert Robert dans la Grande Galerie en ruine : imperturbable.

Question réponse. « Pourquoi ne peux-tu pas travailler comme tout le monde? - Parce que j'aime être ton parasite! »

Haussement d'épaules du vagin qui m'a mis au monde.

Bonne surprise. Coup de fil inattendu du fameux génie Simon Bilboquet. « Allo? Zagdanski? Simon Bilboquet à l'appareil. - Monsieur Bilboquet! Comment allez-vous? - Je vais, je vais. » Il a bien reçu le manuscrit de mon *Génie du judaïsme*. « C'est très pointu, je crée une nouvelle revue, il y aura de la place pour vous. »

Idée fixe. Je continue de poster des manuscrits de romans, nouvelles, essais, études tous azimuts. Ma tactique s'améliore lentement sans autre résultat hélas que l'écriture perpétuelle et le changement incessant de parallaxe. Les lettres qui accompagnent mes envois à diverses célébrités sont d'une hypocrisie charlatanesque qui me fait ricaner en les tapant. À un philosophe célèbre dont je n'ai jamais lu une ligne: « Vos œuvres qui me passionnent et m'intriguent...» Il remonte dans mon estime en ne daignant pas me répondre.

Hé oui. Effarante banalité de l'ennui.

Insubmersible. Ma joie, comme un socle inébranlable en moi, y compris dans les situations les plus désespérées de l'existence. Quand j'écoute de la musique par exemple ou lorsque je visite un zoo ça refleurit de soi. Mes danses d'apache sur Maria Joao Pires jouant une sonate de Mozart. Mes sifflotages irrépressibles dans la rue.

Flip flap flop. Les réponses des éditeurs se suivent et se ressemblent. Hormis les banals refus polis, préférables à tout, elles se résument sous prétexte de finesse, nuance, conseil et réticence informés à l'enthymème de l'anti-littérature même: Vous avez un talent flagrant donc nous ne vous publierons pas.

Réponse à l'envoi d'une nouvelle explicitement placée sous l'égide de Bukowski: « Monsieur, nous avons pris connaissance de votre manuscrit *H ou F?* ainsi que des deux textes courts que vous nous avez envoyés récemment. *H ou F?* a retenu notre attention, histoire originale, amusante et cruelle. Malheureusement nous ne sommes

pas convaincus par votre style; il y a là un parti-pris de vulgarité un peu trop systématique. Dommage, mais nous aimerions lire autre chose de vous, si c'était possible. »

Puis: « Votre dernier envoi retombe au niveau de ce qui doit s'appeler le "porno hard". »

Réponse d'une revue à qui j'ai envoyé une longue étude, « La temporalité dans *Le château* de Kafka»: « Nous n'avons pas prévu le thème - vaste, trop vaste - du temps. Je le regrette étant donnée la qualité de votre texte. »

Une autre revue, après l'envoi d'un long commentaire sur Babel: «Cher Monsieur, je vous remercie pour l'envoi de votre texte à *Esprit.* Malheureusement, notre réponse est négative. Votre texte est beaucoup trop technique et trop interne à la tradition juive pour les lecteurs d'*Esprit* (sous-entendu: c'est trop juif!)» De surcroît, malgré son intérêt, cette interprétation symbolique ne nous convainc pas vraiment: il faut déjà préalablement accepter la méthode ou l'approche... »

Une autre revue psy, pour le même texte : « Nous l'avons beaucoup apprécié et la discussion que nous avons développée à son propos nous a conduit à prendre la position suivante. Il pourrait trouver sa place dans notre revue, pour autant que nous envisagions un numéro consacré au thème "Langue et Psychanalyse", ce qui n'est pas d'ores et déjà prévu (*Cher Monsieur Rimbaud, nous aimons beaucoup votre texte mais nous n'envisageons pas pour l'instant de consacrer un numéro au thème de l'Enfer*!). De fait, il nous semble difficile de publier actuellement ce travail qui n'entretient pas assez de liens directs avec la psychanalyse, du moins dans le contexte des prochains numéros que nous préparons. »

Une autre revue psy m'envoie pour justifier son refus le compte-rendu de lecture d'une de mes exégèses exagérément hérétiques: « À propos du texte de Stéphane Zagdanski "L'avenir du souvenir". Il est difficile de présenter de ce long texte de 27 pages une lecture commentée, car il est lui-même un commentaire, le plus souvent sur des commentaires. On aura reconnu son inspiration talmudique. L'auteur indique ses références: Bible, Talmud, Midrach, gloses diverses... Il faut ajouter qu'une bonne

pratique de l'hébreu est souhaitable, qu'il vaut mieux avoir lu plusieurs bibles qu'une seule, et plutôt plusieurs fois qu'une. Bref, à moins de faire confiance à la prodigieuse érudition de l'auteur - ce que j'ai choisi - il sera difficile de vérifier les nombreux textes cités si on n'est pas leur familier (*sous entendu: il n'est pas hors d'éventualité que l'auteur mente et bluffe*). Cet écrit didactique et polémique part en guerre contre les thèses révisionistes, remet à leur juste place la question controversée du dénombrement et aborde la thèse du projet nazi d'éliminer le dieu inassignable. Texte à l'appui, l'auteur montre l'intérêt de s'attacher plus aux mots qu'aux choses et de considérer l'histoire sainte comme une fiction. On apprend comment faire parler un texte par des effets de sens et des jeux de mots quand on sait se servir des racines hébraïques et des renvois d'un texte à l'autre. Dans une vision éclatée, kaléidoscopique, en touches juxtaposées, l'auteur aborde de nombreux thèmes familiers aux psychanalystes, sans les traiter en psychanalyste, mais en les découvrant en quelque sorte dans les textes bibliques. Pour en citer quelques uns: le dénombrement, la symbolique du nombre, la nomination, l'Un et son effet de signifiant, le rachat, la dette, le regard... À chaque passage, on est sidéré par le sens nouveau qui surgit de l'interprétation. C'est le propre de ce type de commentaire de faire basculer le sens commun et d'introduire de nouvelles lectures (*sous-entendu: l'auteur lui-même n'y est pour rien*). »

Etc. etc. etc.

Lettres de Laura. « Cher ami, je veux te remercier pour m'avoir libérée. Après une longue attente silencieuse, dépossédée, scrutant un miroir vide, tu es venu à moi et ton amour m'a rendue belle à l'intérieur. Merci de n'avoir pas menti en disant que tu m'aimais. Je suis persuadée que nous serons toujours amis, même si je désire encore ton beau corps, tes jambes grecques, ta langue chaude, tes mains de poète et ta queue sensible (si je me souviens bien). J'aimerais encore repartir pour un tour avec toi. Peut-être à Paris, peut-être à New York, OK? »

« Tu me manques beaucoup et j'aimerais avoir une photo de toi sans lunettes, étendu contre l'oreiller de mon lit gigantesque avec tes joues roses de baisers. Pardonne mon sentimentalisme. J'ai lu trop de romans du 19è siècle pour être plus moderne. »

« Merci de ne m'avoir pas révélé ton terrible crime. Pour moi ton âme est sans tache. »

« Je pense que Christophe Colomb avait tort. La Terre est plate et tu es tombé de l'autre côté du rebord. S'il-te-plaît dis-moi que ce n'est pas vrai. *Much love*. Laura »

Vérité. Babette, sept ans, la nièce du voisin zaïrois. Elle s'arrête à mon palier au retour de l'école, je lui offre une pomme verte. Elle aperçoit la reproduction du *Saint-Jérôme* du Caravage au-dessus de mon bureau. « Ça c'est Stéphane, Stéphane le sorcier! »

L'étoile au front. Enfin! après des mois de dépit une semi-bonne nouvelle. La revue juive *Pardes* est intéressée par mon texte sur la putréfaction, cependant leur rythme de parution est très lent. Si je l'accepte, je serai publié dans un an. J'hésite puis acquiesce par diplomatie, persuadé que d'ici là j'aurai trouvé dix autres preneurs. Ma candeur me persuade qu'il est positivement impossible que mes textes dont je sais la jeunesse mais dont je palpe l'évidente originalité ne finissent par être bientôt remarqués.

Chez le psy. Je rappelle Bilboquet qui m'invite à venir le voir. Il me reçoit avec courtoisie dans son cabinet entre deux névrosés. Son violon sur la bibliothèque. «Vous enseignez ? - Non, je suis entretenu par mes parents. - Vous venez d'où ? » J'évoque mes grands-parents polonais des deux côtés, « Juif-qui-rit et Juif-qui-pleure », il sourit et croit m'apprendre quelque chose: « Il ne vous reste qu'à métaboliser tout ça. »

En passant devant sa bibliothèque pour me raccompagner il me montre un gros volume relié en cuir, une *Concordance* hébraïque. Il l'ouvre au hasard, nous essayons ensemble de déchiffrer une notule. Je rêverai longtemps d'en avoir une jusqu'à mon coup de tête, l'achat d'un véritable ordinateur spirituel : la délicieuse *Concordantia Hebraica* d'Even-Chochan à la couverture rouge vif.

Agenda. Je finis après mille ajustements par trouver mon rythme de croisière idéal. Lever à sept heures, douche dans la brume, petit déjeuner en regardant la retransmission du *CBS Evening News*, prise de notes de huit à neuf en écoutant France-Musique, écriture au stylo jusqu'à midi, puis j'apprends et je me récite Baudelaire Rimbaud Mallarmé exclusivement jusqu'à midi et demi. Déjeuner utilitaire jusqu'à treize heures, infos françaises, une heure de musique, jazz ou opéra livret en main, une demi-heure d'hébreu et une autre de mots rares jusqu'à seize heures, enfin lecture jusqu'à dix-neuf heures.

Words, words, words. Lecture assidue de Shakespeare au rythme dément d'une pièce par jour. Ralentir ne servirait à rien, je dois défricher avant de déchiffrer. Shakespeare comme Homère Dante ou la Bible ne se commente qu'en direct à la relecture. Je prends des monceaux de notes (30 feuilles pour le tome I de la Pléiade, 53 pour le tome II), chaque pièce décortiquée acte après acte, scène par scène, page à page. J'apprends cinq sonnets par cœur, en anglais et en français. De rares idées (elle rejailliront invariablement à la relecture), beaucoup de citations. D'*Henri VI* à *La Tempête* je me laisse imprégner par ce style flamboyant dont chaque ligne vaut son pesant d'or. Quand un passage est particulièrement mystérieux je consulte la version originale dans les *Complete Works* en un volume mal imprimé en Tchécoslovaquie sur du mauvais papier, acquis pour 54 francs chez Joseph Gibert.

Musique pure, Palestrina, Allegri, Purcell, Monteverdi, Byrd, Desprez. « O splendide nouveau monde qui compte de pareils habitants! »

Écoute. J'aime les hallucinations, particulièrement les auditives. Mon nom crié de très loin dans la nuit derrière la fenêtre de mon studio. « Stéphaaaaaaaane »

Mémé. Mon ineffable grand-mère. Son long nez, ses yeux bleu dur, sa perruque, son dentier. Les repas du vendredi soir (j'en manque un: « Alors, tu m'a pousé une lapin ! »), je chante les prières à tue-tête (le *kiddouch*, les *zmiroth*, la *birkath ha mazon*) dans son petit appartement, elle rigole de plaisir, je m'assieds sur le vieux fauteuil de Pépé pour déchiffrer les gros titres de son hebdomadaire yiddish *Unzer Weg*. Elle m'écoute comme si j'étais le prophète Élie. Quand Olive et Anne-Marie viennent aussi toute la salle à manger est pliée de rire. « Il est terrible cette Stéphane ! »

Son accent à défoncer au piolet, sa troupe d'expressions inouïes: « Tchik tchik » (vite fait: « J'ai rangé la cuisine tchik tchik ! »), « Tu avoueras ! » (tu te rends comptes!), « Absoloute ! » (exactement!), « miche-mache » (imbroglio), « Ils sont se régalés ! », « T'as pas encore appris ou t'as déjà oublié ? » (à ma belle-sœur *chikseh* s'initiant au rituel). Son intarissable ritournelle de souvenirs de guerre (elle s'interrompt au moment où les flics *franiks* vont emmener Madeleine au Vél' d'Hiv': « Ça c'est trop dour ! »), sa foi inébranlable, sa sèche sagacité sarcastique substantiellement yiddish qui coule aussi dans mes veines, comme sa joie d'or malgré tout.

Elle m'offre un petit *sidour* (livre de prières) en cuir rouge avec une dédicace tremblotante en yiddish dont je ne parviens à déchiffrer que les derniers mots : « *fon di mehmeh hana soureh zagdanska* ».

Écouté et aimé. Haendel, *Le Messie*. Grâce absolue de l'anglais biblique. Le « *Jerusalem* » du ténor Paul Elliott. « *But who may abide* », la soprano Emma Kirby, « *when he appareath* », l'ombre grave de l'aigu, « *a refiner's fire* », la flamme du vrai. « *For unto us a child is born* », l'essaim d'arabesques du « booooooo...rn ». Sans conteste la musique à laquelle Dieu pensait en écrivant ces textes.

Aïeuls littéraires. Dernière lettre de Szmuel Teper, le père de ma mère, à sa femme Esther, avant de partir pour le camp de concentration de Pithiviers: « Je pense te faire savoir que j'ai reçu ta lettre, qui m'a fait plisir, que tu et en bonne santi, chez moi c'est pareil, aussi je peux te faire savoir que j'ai vue la photot de la pitite Ginette, ronde toi conte quels joie s'étai pour moi elle et belle come toit, il faud pas desépérée don la vie. »

Une carte postale de la mère de mon père Hanah-Soureh Zagdanska depuis sa pension d'Aix-les-Bains: « Chere petit fis Stefane jesperes chi tus was bine a la maisone a biene tus a tas meme qie panse a twas memes zagdanski »

Œuvres complètes ou rien. C'est ma méthode désormais. Immersion, fonds musical, ambiance des pages qui succèdent aux pages. Je fonctionne par couleurs de Pléiade. En ce moment je suis dans le rouge (« vénitien », 17è siècle), comme mon compte en banque: La Fontaine, Pascal, La Bruyère, La Rochefoucauld, Sévigné... Les tomes compacts de génie à l'état pur achetés d'occasion chez Joseph Gibert se multiplient sur mes rayons comme des petits pains. En dix ans je vais lire davantage que la majorité de mes contemporains durant toute leur vie.

Sans parler de la qualité.

Ricochet. Nouvelle visite à Bilboquet dans son cabinet. « Qu'est-ce que vous lisez ? Proust ? Eh bien il était temps ! Vous verrez, c'est très beau vers la fin. » Sa revue tarde à voir le jour, il attend toujours les contributions. Il me confie une tâche : aller à la Bibliothèque Nationale pour passer en revue les revues, dénicher ce qui est paru d'intéressant ces derniers temps. Aucune envie mais comment refuser. Il griffonne un mot pour qu'on me laisse pénétrer rue de Richelieu. « Ça ne vous ennuie pas si je mets que vous êtes mon étudiant ? »

Écouté et aimé. Wagner, *L'or du Rhin*, l'entrée en scène de Woglinde après le prélude, « Weia, Waga ! Woge du Welle ! Walle zur Wiege ! Wagalaweia ! Wallala weiala weia !» C'est quand même dans l'onomatopée hystérique que Wagner est le meilleur. Le *Chant des Filles du Rhin* idem. Dès qu'il n'est plus drôle (à son insu), Wagner sombre. Mozart (*Don Giovanni*, *Idomeneo*, *Cosi*, *La Flûte*), même sombre, reste clair.

Rien ne se perd, tout se transforme. À la BN, je farfouille sans conviction du côté des revues. Dirai à Bilboquet que je n'ai rien trouvé de remarquable, ce que son démentiel narcissisme centripète n'aura aucun mal à gober tant il est persuadé que lui seul est digne d'intérêt. Je décide de profiter de ma présence ici pour lire les fameux pamphlets de Céline. Je remplis une fiche, patiente quarante-cinq minutes, puis on me fait monter par un escalier en colimaçon jusqu'à la tourelle des raretés où il est interdit d'avoir un stylo sur soi, crainte des graffitis. Je me procure un crayon à papier estampillé BN. Une femme m'apporte sans sourciller deux pamphlets sur trois, *Les Beaux Draps* et *Bagatelles*. L'École des cadavres reste introuvable même ici. Les bonnes idées fusent en parcourant les brûlots, j'enfouis tout dans un diverticule de ma cervelle pour plus tard.

Écho du temps. Je me lance dans le pamphlet ironico-sarcastique. Un sur le sida, un autre sur Le Pen. Personne n'en veut. L'*Idiot International* publie dans son courrier des lecteurs mon lazzi sur les capotes coupé en deux et sans l'exergue de Casanova. Ma *Lettre ouverte à Jude-Morue La Pine* en revanche ne passe pas. J'en envoie même une copie à *L'infini* accompagnée d'une lettre à Sollers où j'évoque *Le Dictateur* de Chaplin. Aucune réponse.

Dix ans plus tard je découvre, à la page 1900 d'*Inch Allah* (tome 3 du *Journal intime* de Marc-Édouard Nabe) : « Comme Dachy se plaint de l'analphabétisme général de ma génération, Sollers affirme qu'en plus de moi, il a en réserve "deux ou trois Juifs à surveiller" : il joue les mystères en évoquant une lettre d'amour ouverte à

Le Pen écrite par un de ses Juifs qui revendique d'être le premier expulsé de France. Dachy s'étonne d'entendre Sollers caractériser un Juif en l'appelant Juif. »

Heureusement que Nabe est là.

Guet-apens du gourou. Retour chez l'ineffable Bilboquet qui me confie sans sourciller une nouvelle tâche, un manuscrit tapé par sa secrétaire à relire. « Vous notez vos idées sur une feuille à part et vous corrigez les fautes que vous décelez au passage. » J'hésite un quart de seconde. Rigole-t-il? Teste-t-il la limite entre ma serviabilité et ma servilité? L'abruti me prend-il simplement pour un disciple extasié ? Entend-il m'aspirer dans sa secte d'affidés ultra-névrotiques, la trentaine de dingos hypnotisés qui le suivent de son divan à ses colloques ? La carotte d'une revue ouverte est la plus forte. J'accepte pour la dernière fois.

Petite revanche en lui ramenant le manuscrit : je lui signale qu'il est bourré de grossières fautes d'orthographes, indignes d'un enfant de dix ans. Il perd étrangement son calme. « C'est ma secrétaire, cette conne ! je vais la virer... »

Première vérole. Je corrige les épreuves de mon texte *La chair et le verbe*. Écrit il y a bientôt deux ans, accepté il y a un an, il ne paraît qu'aujourd'hui. Mon enthousiasme s'est largement éventé. Mikmakov au téléphone me demande une notice bibliographique. Invisible rictus crispé en apprenant mon âge. Je n'échappe pas à une leçon de prose paternaliste sur l'influence de Bilboquet que dénotent mes jeux de mots. « Moi-même à votre âge j'étais sous la coupe d'André Néher. Avec les années vous finirez par trouver votre style. » Je retiens ma meute de sarcasmes. Il ne résiste pas non plus à l'envie de me signaler qu'il y a un autre garçon de 24 ans publié dans le même numéro (sous-entendu: vous n'êtes pas le seul génie alentour), « chez qui on reconnaît aussi le style d'Untel etc. ». Revanche prise dans l'arrogance désabusée de ma réponse.

« Cher Monsieur Mikmakov,

Comment allez-vous?

Voici comme convenu le bref *curriculum vitae*, qu'il serait plus juste de nommer *curriculum litteraturae*. S'il vous faut plus de détails "biographiques", mettez ce que vous voulez... que j'ai été trouvé flottant dans une corbeille sur le Nil et que j'ai fait mes études auprès de Tchouang-tseu dans un sanctuaire perché sur le T'ai Shan par exemple. Ça amusera le lecteur, et ce n'est pas plus faux qu'autre chose.

"CURRICULUM VITAE: Stéphane Zagdanski est un jeune homme de lettres, romancier, nouvelliste, essayiste. Il passe ses dimanches au Louvre. Son article 'La chair et le verbe' est extrait d'un livre à paraître intitulé *Le génie du judaïsme*."

Je vous prie etc. »

En écho et châtiment je constate mon éviction pure et simple de la liste des auteurs à la dernière page de la revue où figure en revanche mon concurrent moins indocile: « Samuel Blumenfeld, né en 1963, prépare un doctorat en linguistique. »

Frôlé Rodez. Ma mère m'avoue qu'elle a cru que je me droguais ces dernières années. « Jamais un bonjour, jamais un bonsoir, c'est comme si nous n'existions pas. Tu n'as aucun ami, aucune copine, tu passes tes journées cloîtré dans ton studio ! » Elle a fini par quasi-convaincre Olivier (qui achève ses études de psychiatrie) que je sombrais lentement mais sûrement dans la paranoïa. Il s'est renseigné sur les signatures indispensables à une démarche d'internement. Lorsque paraît *La chair et le verbe*, Ginette, n'osant se réjouir, apporte en catimini une copie à son psy pour qu'il décrète s'il s'agit ou non de la production d'un dément. L'expert le lit consciencieusement et donne son verdict la séance suivante: « Non, Madame Zagdanski, je vous rassure, manifestement Stéphane n'est pas fou. »

À Sainte-Anne une camisole est raccrochée à son cintre.

Après tout. Aux pires moments de solitude mon projet fantasque d'épouser la première provinciale venue puis d'observer la suite de mon destin avec toute l'ironie du désarroi.

Toboggan. Une connaissance de mes parents cherche d'urgence un chauffeur-livreur pour sa petite entreprise de vaisselle de luxe. J'accepte la proposition par infantilisme (plaisir de conduire un camion) et orgueil – pour démontrer à mon père que son fils le parasite sait saisir l'occasion. « Tu as bien été chauffeur-livreur, je peux l'être aussi ! » J'entasse au petit matin de lourds cartons de fragile faïence à l'arrière du gros diésel Renault et pars en tournée jusqu'au soir dans Paris et la banlieue. Clients un peu surpris par l'élégance verbale et gestuelle quasi aristocratique de ce nouveau valet. Louable effort de concentration zen pour contenir ma colère lorsque une commerçante de la rue Pierre Ier de Serbie me traite comme un chien. « Rappelle-toi qui tu es. » Je lis la *Correspondance* de Baudelaire aux feux rouges. Dans les embouteillages je me récite à voix haute les longs poèmes: *Bénédiction, L'Après-midi d'un faune, Le Bateau ivre*...

Le toit de mon camion n'est qu'à une dizaine de centimètres de la hauteur maximale autorisée. Sur les quais le plus amusant est de rentrer la tête dans les épaules et d'accélérer juste avant de s'engouffrer sous un tunnel en songeant au monstrueux carambolage que provoquerait la plus petite hypothétique erreur d'appréciation des ingénieurs des ponts et chaussées.

Éclat. Un soir à table je réfléchis négligemment à voix haute, je me demande combien de juifs ont été déportés en Espagne. Ma mère explose: « Ton père et moi on a payé pour être tranquilles jusqu'à la fin de notre vie ! Alors fous-nous la paix avec ces histoires ! Qu'est-ce que tu as perdu toi ? hein ? c'est quoi pour toi ? des lectures !»

Lassitude. Tous les trois mois je consacre deux heures de mon temps à mes contemporains: je suis abonné à *L'infini*, la seule revue que je lis vraiment et où, à mes yeux, ma propre production hérétique éclectique électrique aurait sa place naturelle. Pleynet au téléphone, aussi honnête que courtois, me détrompe: « Nous avons du mal à cerner votre personnalité. Vous devriez choisir une direction et vous y tenir. Pourtant vos textes ne sont pas inintéressants, ne vous découragez pas, continuez de nous les envoyer. »

Longue lettre le lendemain pour justifier la dizaine d'écrits divers que j'ai expédiée sans succès au danaïdique tonneau en cinq ans. *Fin de soirée*: une courte nouvelle qui dépeint l'agonie psalmodiée du Christ. *Lettre ouverte à Jude-Morue La Pine*: un pamphlet ironique contre le Porc Faisandé Nauséabond où je réclame l'insigne honneur d'être le premier expulsé de son gouvernement. *Happy-few risque-tout*: un pamphlet sarcastique contre les capotes anglaises. *Tableaux vénitiens*: une longue nouvelle sur la peinture à Venise qui s'achève par l'histoire de Laura. *Le génie du judaïsme*: un énorme essai sur le Talmud « avec de nombreux aperçus concernant les beaux-arts ». *La chair et le verbe*: « un extrait de cet essai, publié dans la revue *Parodie* et dont j'ai envoyé une copie à Monsieur Sollers ». *L'escapade*: un roman faussement historique dont *Fin de soirée* est le prologue. *H ou F ?*: une nouvelle cynico-comico-porno autour du minitel. *Hauteurs*: des notes de lecture consacrées à l'antisémitisme chez Céline, à l'aristocratie chez Proust, et à Poe (« ce dernier servant de prétexte à une critique amusée de la psychologie »). *Signes du temps*: « Je ne crois pas que vous ayez mon texte sur la temporalité chez Kafka qui devrait paraître dans la revue de Simon Bilboquet... »

« Ces textes sont si distincts les uns des autres parce que je n'écris que depuis cinq ans et que je n'ai que vingt-cinq ans... Les textes qui aujourd'hui m'importent le plus sont *Tableaux vénitiens* et *Le génie*, écrit il y a presque deux ans et où beaucoup de choses sont à approfondir, par exemple tout le chapitre sur la peinture : " De Vinci à Picasso ". J'envisage d'y élaborer une théorie des couleurs dont j'ai à l'esprit les principales lignes, qui relie l'iconographie catholique et les développements

cabalistiques sur la coloration de l'univers en les rattachant à une problématique de l'incarnation ; ou bien le chapitre sur la sexualité comparée des Hébreux et Grecs, qui en l'état de mon manuscrit est insuffisant et trop rapide ; je voudrais commenter des passages "sexuels" de la Bible – les filles de Loth, Abraham et Agar, David et Bethsabée, la femme du Lévite... – pour davantage problématiser ces questions qui ne sont d'ailleurs pas sans rapport avec ce que je nomme mes *Miscellanées pornographiques*... »

Je conclue en brûlant ma dernière cartouche – la franchise:

> « Excusez-moi, Monsieur, d'insister ainsi et de me débattre dans mes explications énervées et mes rodomontades puériles, mais j'ai la pénible impression de n'être jamais compris, jamais entendu, jamais lu. Voilà le principal. Je ne sais si cette lettre vous aidera, avec Philippe Sollers, à "cerner ma personnalité", moi-même je n'y parviens pas réellement. Vous savez sans doute qu'en hébreu le "visage" se dit au pluriel et est homonyme de l'"intérieur" et des "pains de proposition". Peut-être cela enseigne-t-il que l'on n'est jamais tout d'une pâte et qu'en nos diverses grimaces il résonne toujours quelque chose de notre intériorité. Je n'attends plus que votre décision, avec impatience, en vous priant de croire, Monsieur Pleynet, en mon estime sincère. »

Post-scriptum tiré d'une lettre de Baudelaire à sa mère à 26 ans: « "C'est un dernier essai, c'est un jeu. Risquez sur l'inconnu"... »

Jamais eu de réponse.

Vanne du gnome. Visite à Bilboquet entre deux livraisons. « Qu'est-ce que vous lisez ? Casanova ? Ça vous plaît ? J'ai hésité à le lire autrefois. Je n'étais pas sûr d'y trouver des choses que je n'ai pas déjà découvertes sur la séduction. » Il me propose de lire et annoter pour lui un essai sur la cabale qui vient de paraître. Regards appuyés de sa femme Arlette au salon. « C'est donc lui le brillant étudiant en philosophie que nous a tant vanté Rivet d'Atone ! » demande Arlette à Simon. « Oui oui, c'est lui... », marmonne Bilboquet. Elle m'invite à prendre le café, me présente à une amie

psychanalyste. « Il est écrivain. » Bilboquet, narquois : « Stéphane est livreur, il fait des livraisons, comme on le dit pour les revues. Il ne quitte donc pas vraiment les livres ! »

Fine-bouche. Je finis par être fatigué de leurs tergiversations pseudo-pro. Ce psy pinailleur judéo-lacanien explique dans un long compte-rendu pourquoi ma glose autour des dénombrements ne convient pas. Non seulement il n'a rien compris à mon texte mais sa propre interprétation de Lacagnangnan est d'une banalité pitoyable (« Qui connaît le nombre possède le pouvoir (fiscal, militaire, social...). »). Il me reproche surtout les jeux de mots (« Ce passage du Zakhor au Zakhar me semble scandaleux... Lacan a toujours martelé : "le signifiant est ce qui s'entend" et non "ce qui se lit" »), joue son paternaliste correcteur d'hébreu (« Que l'auteur me pardonne, mais élevé dans la tradition judéomoyenorientale grammairienne et éthique (le sus-dit Moussar) fortement opposé à "pilpoul", je ne peux m'empêcher de le lire avec attention et avec une sympathique sévérité»), se trompe, évidemment.

C'est assez, je vais mettre les points-voyelles sur les i de ce pitre sourcilleux.

« Monsieur,

Je reçois aujourd'hui votre compte-rendu de mon texte, *L'avenir du souvenir*, et vous en remercie. La lecture que vous en avez faite est d'une qualité qui m'honore, et d'autant plus précieuse qu'elle est rare. Monsieur Mêlémenottes me suggère d'entrer en contact avec vous, cette lettre a donc pour objet de dialoguer avec la vôtre, et de questionner vos réponses point par point (vous avez deviné juste, je ne suis pas insensible aux charmes du pilpoul). Commençons si vous le voulez bien: Lorsque vous écrivez que "la tradition juive se réclame du *Moussar*", et évoquez l'interprétation éthique de l'interdit de dénombrement, vous posez le doigt – en glissant, car je songe à la "réclame" et non à la tradition ni à l'éthique – sur un point essentiel de mon écriture, qui est comme son principe et son filigrane. »

Suivent cinq longues pages de glose au carré avec références à l'hébreu et citations subtiles de Freud et de Lacan (« Le signifiant n'est pas chez Lacan si indépendant de l'écriture que cela, ne serait-ce que parce que "s'il y a quelque chose qui peut nous introduire à la dimension de l'écrit comme tel, c'est nous apercevoir que le signifié n'a rien à faire avec les oreilles, mais seulement avec la lecture, *la lecture de ce qu'on entend de signifiant. Le signifié, ce n'est pas ce qu'on entend. Ce qu'on entend, c'est le signifiant. Le signifié, c'est l'effet du signifiant*". (*La fonction de l'écrit*, je souligne) »), histoire de lui donner une bonne fessée spirituelle.

« Vous écrivez que la phrase de Bilboquet "reste à démontrer sinon à étayer": cela ne concerne strictement que Bilboquet et vous. Vous dites aussi qu'elle est "propre à provoquer quelque boursouflure narcissique chez le juif et de la fascination/répulsion chez le gentil". Peut-être avez-vous raison, mais c'est une idée étrange que de révoquer une citation en dénonçant la façon dont ses lecteurs vont y réagir ! On n'écrit pas comme on lance un mot d'ordre, et le propre de la littérature, de toute écriture digne de ce nom, est paradoxalement de ne pas être destinée à ses lecteurs, de demeurer "illisible" (Lacan ne s'en targuait-il pas concernant ses *Écrits*?)... Enfin la relation entre *zekher* et *zakhar* n'est pas de mon initiative, elle se trouve dans le texte du Talmud que je cite en conclusion. Je vous avoue ne pas bien percevoir ce qu'elle a à vos yeux de "scandaleux", aux miens elle est très pratique puisqu'elle illustre à merveille ma conception du révisionnisme.

Voilà, ces querelles d'érudition sont amusantes mais je crains de vous avoir lassé déjà. Il ne me reste qu'à vous remercier une nouvelle fois de l'attention que vous avez manifestée à l'égard de mon texte, et à vous prier d'agréer mon estime sincère. »

Confiture à un con chiant, mais ça soulage.

Michelle. Je tombe amoureux d'elle en l'observant de dos se gratter une fesse sous sa courte jupe de laine, à cette agence de photos où elle est standardiste. Brune et fraîche, née en Californie. Je lui écris en anglais une déclaration un peu emphatique avec citation de Baudelaire à Madame Sabatier (polissons amoureux, poètes idolâtres...), elle me répond quatre jours plus tard à sa manière, sans chichi, *sharp and short*, m'offrant une leçon d'hemingwayanisme avec un mot sur papier gris que je relis plusieurs fois avec émotion: « Yes, I would love to have diner with you. M. »

Contretemps. Son petit rire de grelot, sa jeunesse de droguée, sa mère à l'hôpital psychiatrique, son léger strabisme depuis qu'elle a fait une chute à moto, ses conneries sur Saï Baba, ses longues jambes, son sein gauche plus volumineux que le droit, sa témérité, son accent... tout me va, je l'adore. Seul hic: elle sort déjà avec le photographe de l'agence de casting, parfait abruti hystérique jaloux brutal stupide emmerdeur... et elle l'aime sincèrement.

Mais non, mais non. Je ne suis pas réellement son genre mais au retour du restaurant nous nous embrassons et je la branle dans ma voiture en bas de chez son copain. Ses petits gémissements, puis s'extirpant et avant de refermer la portière, dans son adorable accent: « Je suis une salope ! je suis vraiment une salope ! »

Une fois seul je flaire mes doigts. Le foutre féminin, la « moins triste vapeur », la substance qui m'excite le plus sincèrement au monde.

New York. Je vais dépenser en quatre semaines tout l'argent amassé en cinq mois de livraisons. Je m'offre une caméra vidéo et part chez Manny, rencontré sur le campus de Tel Aviv, réitérant ses invitations chaque année depuis.

Lexington Avenue et 64th Street. La nuit j'entends les craquements oscillatoires du petit gratte-ciel (15 étages seulement), comme dans un navire. Après-midi entiers à pied de haut en bas de Manhattan.

Battery Park. Les mouettes suivent en planant les navettes qui vont à Staten Island, suspendues comme de plumeux haïkus criards dans le sillage d'air du bateau.

Orgie de musées. La spirale Guggenheim, les Cloisters transplantés, le Moma. Au détour d'une salle du Frick's Museum je me retrouve brusquement à Louveciennes: un salon de la Du Barrie a été reconstitué avec des Fragonard, c'est drôle. Le Metropolitan à cinq reprises. Un jeune homme dépose son sac-à-dos dans le jardin chinois, fait quelques mouvements lents de tai-chi-chuan devant la pierre noire plate et polie d'un bassin où l'eau affleure. Je revois l'exposition Fragonard qui m'a suivi depuis Paris. Je m'achète un poster reproduisant *La Lettre*, mon idéal, une femme pensive qui sourit. En sortant du musée je longe Central Park en me récitant du Baudelaire pour déguster un peu de français à voix haute, comme en Israël il y a sept ans, Bergson dans les rues le soir. Rien n'a changé vraiment, rien ne changera jamais. Personne ne remarque rien tant cette ville grouille de doux dingues.

Invisible galanterie. Je me sers de ma caméra comme d'un appareil photo en prenant sottement de longs plans des choses, immeubles, statues, ambulances, taxis. Très peu d'êtres humains. De retour à Paris j'ai neuf heures d'inertie enregistrée *sans coïncidence avec les souvenirs de mon cerveau*. Je perçois pour la première fois la terrible inanité de la technologie. Quand je déciderai d'écrire sur New York ces plans morts ne me serviront à rien. Image impossible de cet écho français insistant qui me traverse dès que je suis à l'étranger, et dont me convainc une juive allemande très belle, amie d'amis de Manny, avec laquelle nous dînons au restaurant. Elle prétend avoir tout de suite deviné un Européen en moi. « À mon accent ? – Non, à tes manières, ta façon de t'asseoir, de serrer une main, d'ouvrir une porte. Ici (magnifique moue de mépris) c'est tous des cow-boys. »

Deux sœurs. La jolie Yona est aussi ici. Elle me parle de son ex-boyfriend. « He was good in bed! » Elle-même y est un peu inerte, mais gentille. Un jour sa sœur la jolie Naomi passe la soirée et la nuit dans le grand studio. Manny et moi lui laissons le matelas et dormons sur le parquet. Je me relève à trois heures du matin, ses yeux sont ouverts dans l'obscurité lorsque je reviens de la salle de bain. Nous chuchotons, elle me demande sans prévenir si je me sens attiré par elle. Naïveté hollandaise, sourire intérieur. « Bien sûr ! » Baisers, langues, caresses. Naomi est vierge, très excitée, mais se réserve par principe pour son mariage. Elle adhère à la même secte que ses parents, *Jews for Jesus*. « Quand j'aurai un mari, je vais me déchaîner (I'm going to be wild) ! » Manny réveillé par nos souffles voit ma main passer sur les fesses blanches de Naomi. Son puritanisme judéo-homo en est un peu offusqué mais il m'aime bien et le mythe du Français joue en ma faveur. Deux jours plus tard Yona est aussi sidérée que sa sœur qui ignorait tout. L'influence généralisée des téléfilms la pousse à me demander une explication. « Il n'y en a pas ! » lui dis-je en riant. Ma désinvolture la fait aussitôt s'enticher un peu davantage de moi.

Deux métisses. Les amis juifs riches et stupides de Manny m'ennuient. Le seul un peu marrant est Martin, un boulanger londonien. Nous allons dans une boîte de nuit installée au cœur d'une station de métro désaffectée, en revenons avec deux charmantes métisses. La mienne se nomme Corona, ne veut pas baiser mais gémit beaucoup. Dimanche après-midi en famille à Central Park, la copine de Martin a une fillette que nous distrayons dans le zoo miniature. Corona s'amourache de mes pitreries.

New York Aquarium. Promenade à Coney Island avec Martin et Yona. Les belougas boudinés, les anguilles électriques, les papillottes multicolores des poissons chinois, les pingouins. Martin rigole avec un cigare devant l'objectif de ma caméra. Yona un peu songeuse, je pars bientôt.

Just friends. Michelle a reçu mon petit mot de New York, « I k/miss you. » Elle accepte de passer un week-end à la mer. Arrivée à Deauville au crépuscule, champagne au goulot sur la plage. Je lui récite en anglais un sonnet de Shakespeare, elle laisse tomber avec son adorable petite moue des lèvres: « Tou a une accent noule ! » Je la lèche au réveil dans le grand lit du petit hôtel de Pont-L'Evêque, j'aime l'odeur mentholée de son foutre. Nous allons voir Balbec qui l'indiffère complètement. Elle chantonne du Billie Holiday dans la voiture en posant ses pieds nus contre le pare-brise.

Kafka à fond. J'adore son génie pur, jamais jeune, à son meilleur niveau dès dix-neuf ans dans ses lettres à Oscar Pollak. Même Rimbaud si fulgurant a dû décoller, lui non. Immédiatement prodigieusement parfait.

La littérature infusée au goutte-à-goutte dans mes veines depuis plusieurs années commence à faire son effet de mandorle isolante. J'ai désormais en commun avec Kafka de n'avoir rien de commun avec les juifs. « C'est à peine si j'ai quelque chose en commun avec moi-même. »

Nabokov ibidem. Son intransigeante élégance me va comme un gant. J'apprends à mieux étudier les détails du réel, à dilater les interstices des sensations. *Lolita* dont personne n'a vraiment saisi le sens, *La défense Loujine*, son autobiographie, ses interviews, toutes ses nouvelles, tous ses romans. Grande leçon d'endurance et de courage politique, jamais la moindre erreur d'appréciation sur ce plan-là. Excentrique fine-bouche littéraire, mais un génie a tous les droits.

C'est l'heure. Sept heures, mon heure préférée, heure d'été, heure rare, heure mordorée. Ne se capte bien qu'en se réveillant à six heures, le temps de se lever, se laver, s'habiller, s'extirper des brumes de sommeil qui marbrent le corps par lambeaux fumeux, bribes vaporeuses, nuées tenaces. Le regard lavé des simulacres de la nuit on peut alors assister clairement à ce moment jaune et bleu, joyeux, pétillant, lumineux

entre tous. Sept heures indique qu'il n'y a que celle-là (cette heure), cet heur-là. Le vers du *Pitre châtié*: « Hilare or de cymbale à des poings irrités » a dû être écrit à sept heures. Les premières mesures de *La Mer* ont dû être composées à sept heures.

À sept heures la beauté passe à l'action.

L'infanticide. Je commence mon roman nabokovien. Il s'agit d'illustrer les premiers vers de *Bénédiction* (les crimes maternels). Dernière journée d'un enfant (Jérémie - « Dieu élèvera ») que sa mère (« Louise Villedieu » - la putain à cinq francs qui accompagne Baudelaire au Louvre et rougit devant les nus) va étrangler le soir dans un demi-sommeil (méthode Althusser). L'après-midi même elle apprend le succès de la procédure de procréation artificielle qu'elle suit depuis des années ; elle est par conséquent enceinte d'un second enfant qui héritera en naissant du prénom de son aîné assassiné, se révèlant à la dernière page le narrateur ressuscité du récit.

Les rLung-rTa de la première phrase. « Les fervents tibétains suspendent aux façades de leurs temples des oriflammes sur lesquelles sont imprimées des prières que les vents, dans l'ivresse rituelle, acheminent à leurs destinataires en de translucides et véloces arabesques. » Le *Stabat Mater* de la fin. « Je reviendrai te voir, ma malheureuse mère immobile, "Vierge entre les vierges claires", je t'écouterai ne rien me dire, je prendrai tes deux mains ridées et osseuses au creux des miennes, je te rapellerai mon nom à l'oreille, j'attendrai longtemps pour voir tes yeux s'ouvrir et, juste avant de te quitter, je te murmurerai dans un triste sourire, ma pauvre mère endolorie, "pour moi ne sois plus si amère"... »

J'écris tout sur un grand cahier Clairefontaine bleu et le retape au fur et à mesure sur le gros ordinateur de bureau que je viens de m'acheter.

Adieu aux lémuriens. Dernier rendez-vous avec Michelle au zoo de Vincennes un jour de brume en novembre. Elle quitte son dibbouk et repart aux États-Unis. Nous admirons en riant la grâce des lémuriens dans leur cage de verre (première page

des *Intérêts du temps*). J'ai une discussion par cris aigus avec la paonne qui déploie sa queue pour moi. Je filme Michelle devant les girafes.

Conflagrations. Tout le monde fête le bi-centenaire de la Révolution. J'écris une lettre à mon ami carme aristocrate hébraïsant, le Père de Goedt, j'y évoque le Zohar et Sade.

> « Voilà, j'abuse de votre temps, mais à qui écrire ce genre de choses sinon à vous, ces choses que seul quelqu'un qui prie beaucoup peut entendre. »

Amsterdam. Invité par Yona qui hélas ne veut plus baiser - un nouveau petit ami à New York - à passer une semaine chez des amis à elle. Promenades à vélo le long des ponts et des canaux, tout est brun, jaune, rouge brique. Gentillesse et cordialité peu commune des Hollandais. Ils parlent anglais *entre eux* pour que je ne me sente pas exclu. Après-midi au Rijksmuseum, les Hals surpris en plein sourire, le vacarme feutré de *La Ronde de nuit*, les Vermeer vaticanesques et luminescents, les intérieurs emboîtés de Pieter de Hooch, les ciels jaunis de Ruysdael, les marines bleuies de Van de Velde. Il y a un an j'étais au Metropolitan, deux ans à la Galeria de l'Academia. Je voyage en pensée comme en peinture. Le soir je finis de lire Kafka. Au moins cinq citations géniales par page, mon pléiade se couvre de cornes et de contre-cornes.

Énergie. De retour à Paris « Pleine-Forme » est mon autre nom. J'achève *L'infanticide* en quinze jours, cinq exemplaires à la poste pour les principales maisons, attente des réponses en lisant Machiavel.

Égide. Ma promptitude au mépris.

Tasse de thé. Charles Zmann au téléphone après avoir reçu ma longue étude talmudique sur les nombres et la mort. Le comité de sa revue est encore partagé. Il faut donc attendre le verdict voté de ces purs démocrates. Baudelaire: Tombés dans la

démocratie comme un papillon dans la gélatine. Las de cette censure vague je cherche à lui arracher des détails. « Qu'est-ce qui pose problème ? mon style ? – Au contraire, vous écrivez magnifiquement. Seulement il faut que vous compreniez, la Bible n'est pas leur tasse de thé. » Comme si on pouvait innocemment ne pas aimer la Bible. Je me retiens de lui rétorquer que c'est un point commun entre son comité et les nazis.

Projet. Deux états d'âme à étudier : l'espièglerie, le désarroi.

Épiphanie. Je lis *Finnegans Wake* allongé dans mon canapé. J'en suis à la phrase sur le « cirque œcuménique », page 141 de la traduction française lorsqu'une camionnette passe sous ma fenêtre et annonce par un haut-parleur la venue d'un cirque à Louveciennes.

À Michelle.

« On a eu du bon temps, et rappelle-toi, le temps est dans notre camp. »

Narcisse nain. Nouvelle visite à Bilboquet. Lorsque j'évoque mon texte sur *Le Château* et la première phrase dont le retard contamine tout le roman il s'exclame comme s'il ne m'avait pas entendu : « J'ai écrit un long texte sur *Le Château* autrefois, je l'ai perdu dans un avion malheureusement. Je le réécrirai un jour, j'y expliquais que tout est posé dès le début. Sinon vous connaissez mon texte sur le Temps? Il faut absolument que vous le lisiez, ça vous intéressera. J'y ai réglé la question Heidegger une bonne fois pour toutes. Enfin... disons que je l'ai traversée. »

Le sempiternel narcissisme auto-promotionnel de ce petit homme mi-chauve foudroyé par son corps - et par l'indifférence de Lacan jadis à son égard - est d'autant plus ridicule qu'il est incontestablement brillant. Certains s'offrent une grosse moto pour palier leur petite taille, Bilboquet colmate les lézardes de son image par une existence structurée en psyché de son propre génie. Un été, mon frère Serge se

retrouve par hasard dans le même hôtel que lui. « Il est insupportable, ne parle que de lui, de ses livres, de sa femme, de ses enfants. Les autres n'existent pas. » Étant lui-même d'une taraudante envie existentielle, mon frère ne peut apprécier à sa juste valeur littéraire cette vanité fragile, au fond typiquement féminine, effroyablement peu stratégique du personnage.

Chewing-gum. Les vingt dernières sourates du Coran, les plus belles, les plus rapides, les plus denses, les plus légères. Pourquoi Allah est-il le plus grand ? Parce qu'il repose dans le lit du Temps. Démonstration : « Au nom de Dieu: celui qui fait miséricorde, le Miséricordieux. N'as-tu pas vu comment ton Seigneur a traité les hommes de l'Éléphant ? N'a-t-il pas détourné leur stratagème, envoyé contre eux des bandes d'oiseaux qui leur lançaient des pierres d'argile ? Il les a ensuite rendus semblables à des tiges de céréales qui auraient été mâchées. »

Sourate intitulée *L'Éléphant*. Dieu métamorphose mes ennemis en chewing-gums: grande idée théologique.

Perspective. Bilboquet m'apparaît de plus en plus comme la grenouille de La Fontaine. Je ne l'en défends pas moins lorsqu'on l'attaque (bien pour le mal, ma tactique préférée), ce qui arrive assez souvent, sa suffisance prétentieuse révulsant les autres narcisses prétentieux suffisants déjantés qui sont légion dans le milieu. Ainsi ce directeur de revue me reproche, une fois de plus, mes « jeux de mots bilboquetiens ». Je lui réponds.

> « Les jeux de mots que vous qualifiez en souriant de "bilboquetiens" n'en sont pas absents, même s'ils ne sont pas si habilboquetiens que ça ; vous savez sans doute que j'apprécie les textes de Bilboquet, que je leur trouve une grande profondeur et un style inimitablement vivant, et que je me suis inspiré de plus d'une de ses trouvailles pour construire mes propres paysages; mais faites-moi l'amitié de croire que j'ai manié la paronomase bien avant de lire Bilboquet, que mon tour de main est aussi éloigné du sien que lui l'est de Lacan, que

> Lacan l'est de Nabokov, Nabokov d'Aragon, Aragon de Joyce, et que Joyce l'est du Midrach. Les jeux de mots ne sont pas seulement une distraction, ce sont à mes yeux des métaphores en acte, des condensés rhétoriques disruptifs et, s'il est vrai que je pourrais fort bien m'en passer, je ne vois pas de raison essentielle de le faire : mon style les accueille avec joie, ils apprécient quant à eux suffisamment ma pensée pour lui laisser leur communiquer un peu de sa subtilité, et ainsi ne jamais être "gratuits" (la gratuité après tout n'est pas en soi anti-littéraire, non plus que l'humour, au contraire). »

Couperet démocratique. *L'avenir du souvenir* est rejeté à la majorité par le comité de lecture d'*Espaces moisis*. Ils acceptent mon autre texte sur *Le Château* par pur égard pour Zmann, je suppose. Décidé à verser quelques gouttes de fiel dans leur tasse de thé j'y rajoute une longue préface talmudique sur Gog et Magog.

J'ai la ferme intention de faire ravaler à ces vieux crabes de l'intelligentsia française leurs vomissures antisémites neuronales.

Orgueil trahi. Ma mère à la charge tous les jours. « Rappelle-le, maintenant qu'il te connaît, demande-lui un rendez-vous, explique-lui ta situation, il va forcément t'aider. On te chasse par la porte ? ce n'est pas grave, tu reviens par la fenêtre. Il n'y a que comme ça que tu finiras par trouver un travail ». Je finis par céder à la lourde névrose ginettique, je l'appelle plusieurs fois, il me prie plusieurs fois de le rappeler plus tard puis, enfin, de sa voix morne et excédée: « Pourquoi me persécutez-vous ! »

Voilà à quoi ça mène d'écouter sa mère: ravalé au rang d'un nazi par le plus célèbre rescapé d'Auschwitz !

Sans illusion. Lettre à une éditrice accompagnant *L'infanticide*.

> « Qu'en dire (tout ce qui n'est pas le texte lui-même n'est, comme on dit sottement, que "littérature"), sinon que j'espère qu'il vous agréera, que vous prendrez autant de plaisir à le lire que j'en ai eu à l'écrire, et qu'il

vous rendra aussi pensive que j'ai dû, moi, le penser, le construire, en travailler la moindre virgule, en polir lentement la progression et en méditer chaque métaphore.»

Noé évincé. Première rencontre avec Asticot à *Déluge*. La caméra de surveillance sous le porche, le détecteur de métal dans le hall. Je dégaîne mes photocopies et dépose devant lui ma dernière étude géopolitique avec citations de Clausewitz et Machiavel. Il se met à lire en entourant d'emblée au crayon à papier deux mots: « suprêmement » et « résolument », déclarant d'une voix sentencieuse en poursuivant sa lecture: « Ça, c'est de trop. Comme vous le savez, tout l'art du journaliste consiste à faire court. » Il s'arrête très vite, déçu de ne pas trouver de fautes d'orthographe. « Avez-vous déjà écrit dans un journal ? - J'ai écrit pour la revue *Parodie*. C'est d'ailleurs eux qui m'ont conseillé de vous contacter. Écrire dans un magazine ne me pose donc aucune difficulté. Qui peut le plus peut le moins. » Je fixe en souriant sans sourciller l'ignare guignol qui a osé retouché mes phrases. Je suis curieux de voir comment il encaisse le trait. « Ah, ce n'est pas exactement la même chose, mon cher. Méfiez-vous, le journalisme c'est un métier. » Il ne publiera jamais mon article *Proust, Kafka, Joyce, Céline, et la question juive*.

Je le revois des années plus tard sur un banc du parc de la Turlure, petit vieux désœuvré, il ne me reconnaît pas, il a été évincé du mensuel, il lit un millionième livre sur le conflit israélo-arabe.

Nouvelle stratégie. J'envoie *L'infanticide* directement à des écrivains connus. Duras dont je n'ai jamais lu une ligne (« C'est un peu en pensant à vous que j'ai rédigé ce roman... »), Kristeva (« Votre avis m'importe... »), Matzneff (« Il y a trop de malentendus pour qu'on éprouve longtemps le désir de s'expliquer... »), Verny (« Votre avis m'importe... ») etc.

Réponse négative des Éditions de Minuit sur un petit carton blanc : « Madame Duras ne peut malheureusement pas lire les nombreux manuscrits qui lui sont

envoyés chaque jour. » La typographie typique est celle d'une machine à écrire électrique IBM à *marguerite*. Seul Matzneff daigne poliment me répondre en personne six mois plus tard pour m'apprendre qu'on ne ne lui a jamais fait parvenir mon manuscrit mais que de toutes façons il ne lit pas les manuscrits. Réponse à sa réponse pour le remercier et le féliciter de ne pas prêter d'attention aux jeunes auteurs, ce que je ferais pareillement si j'étais à sa place.

Toujours rien. Tandis que les pires sous-merdes paraissent chaque semaine sous des niagaras d'applaudissements j'accumule les refus pour *L'infanticide*. Le Seuil: « Si ce récit alerte est souvent attachant, il ne nous a pas semblé posséder le relief et l'originalité nécessaires pour l'imposer auprès d'un large pubic. »

Lettre étrange des Éditions de l'Imprimerie Nationale. « Cher Monsieur, je vous remercie de m'avoir envoyé votre manuscrit. Je l'ai lu avec attention, intérêt. J'ai surtout été sensible à la "découpe" du livre avec ces titres intercalaires qui modifient les trajectoires, relancent le récit, le fait ricocher comme sur des plots de billard électrique. Cela est excellent et vous devriez persévérer dans cette voie. Ce qui me convient moins c'est l'écriture elle-même, pas assez aventurée, pas assez libre, trop "universitaire" dirais-je, comme contaminée par l'analyse, la critique. Je vous renvoie donc votre livre mais en vous encourageant vivement à le montrer à d'autres éditeurs. J'aimerais, d'autre part rester en relation avec vous. Ce que vous m'avez donné à lire là est suffisamment passionnant pour que j'aie envie de savoir comment vous évoluez si vous même le voulez bien. »

Je lui écris au retour de vacances une longue lettre où je tente naïvement d'expliquer ce que j'ai voulu faire dans ce roman qui serait déjà publié s'il était aussi universitaire qu'il le dit. Sa réponse à ma réponse. « Monsieur, une lettre comme la vôtre, savez-vous, donne raison aux éditeurs qui s'abritent derrière le neutre des lettres standard. Vous m'envoyez un manuscrit que je prends la peine de lire scrupuleusement tout en sachant dès les première pages qu'il ne me convient pas. Vous sollicitez mon avis, je vous le donne et vous vous plaignez de ce qu'il ne

ressemble pas à l'avis des autres. Eh bien mon cher, désormais ne me demandez plus rien. Votre lettre de toute manière me confirme dans ce que je vous ai dit: vous vous y livrez à une explication de texte avec références, citations, comparaisons, photocopies de textes parus dans des revues qui sent son professeur de lettres à cent pas. Les preuves, savez-vous, fatiguent la vérité. »

Même si la dernière phrase n'est pas de lui je ne puis hélas que l'approuver.

Pas de pathos. Il existe des bonheurs grandioses comme des souffrances imbéciles.

Réflexion. Elle connaît tous les gens connus, les appelle par leurs prénoms, chacun la salue, elle sourit à chacun.

En l'embrassant on a l'impression de pourlécher un agenda.

Un rêve. Un château au bord de la plage battu par le vent. Je tourne tout autour, poursuivi par un prêtre en soutane (plus ou moins mon ami carme) muni d'un pistolet.

Olivier à qui je raconte mon rêve est écroulé de sarcasmes, persuadé que le symbolisme homosexuel (homme en robe, pistolet) est limpide. Moi pas.

Nègre d'un bègue. J'en suis réduit à m'adresser à vraiment n'importe qui. Les Éditions CRACO, situées dans la même rue qu'*Espaces Moisis* et qui ont probablement coulé corps et biens à l'heure où j'écris ces lignes, sont spécialisées dans l'astrologie et la science-fiction. La patronne - ex-attachée de presse dont l'amant d'affaires finance la médiocrité mégalomaniaque - m'explique sans plaisanter que mes phrases sont trop longues pour le lecteur moyen. « Je sais bien que Proust aussi écrivait des phrases longues, mais quand même. » Je reste calme, cite un peu Kafka sans y croire, obtiens finalement une mission, la traduction d'un manuscrit qu'elle veut publier, l'autobiographie d'un universitaire américain guéri d'un bégaiement dévastateur par une nouvelle méthode miraculeuse. Je bâcle le boulot, elle rechigne à

me payer les cinq mille francs convenus. Ce passage-éclair dans l'édition m'aura quand même servi à rencontrer une jeune et jolie Mademoiselle Jasmin qui prétend être sur le point de créer, entre *Votre horoscope érotique* et *Les morts-vivants sont parmi nous*, une collection consacrée à la pensée juive. Le troisième salarié de l'officine est un charmant professeur de lettres désabusé qui m'indique le nom de la revue *Marges*.

Salle de rédaction. Période *Globe*, j'évoque les *Chants de Maldoror* à ce comité d'ignares galvanisés, une voix s'élève en écho dans la pièce: « Lautréamont c'est pas très rock ! »

Tout le reste est non-littérature. Plus que deux sortes d'êtres humains fréquentables en ce qu'ils ne se pavanent pas dans le Mensonge: les génies que je lis journellement, et les putes. « Cent francs la pipe, deux cents l'amour. » Voilà les seules vraies déparasiteuses du Logos, les scientifiques du pur fond - sans scorie idéologique.

Cette Noire splendide de l'avenue Marceau avec qui je baise froidement dans ma voiture garée dans le parking du Palais de Tokio, côté Quais, quel est donc son nom ?

Elles se raréfient à vue d' œil hélas, chassées par le raz-de-marée spectaculaire des travestis.

À Michelle.

> « Tu te souviens de mes conversations avec ces oiseaux au zoo? Tu devrais me voir avec les poissons ! »

Sous la douche. Ce n'est rien, je vais me relever dans quelques secondes, je profite juste de cette vague de chaleur qui afflue de bas en haut, je me parle depuis le cœur pulsatif de ma fièvre, accroupi au fond de la baignoire, la douche continue de couler, j'ai passé une sale nuit, fièvre et cauchemar, je ne parvenais pas à me dégager

de quelque chose d'asphyxiant, entortillé en réalité dans mes draps moites de transpiration, une grippe banale, et maintenant ça: mon premier évanouissement. Je suis debout, mes jambes se dérobent à mon insu comme si on me cisaillait les tendons en silence, mes yeux se ferment mais à peine, je les rouvre, mon corps occupe une autre posture, accroupi, sans transition, je ne me suis aperçu de rien. C'est à peu près tout. Une portion de temps s'est froissée (dix secondes? deux minutes?), l'espace a suivi, ployé sous le poids de la courbure.

Je sors de la douche, je m'écroule sur le dos sur mon lit la tête enturbannée dans une serviette-éponge tel un sultan foudroyé. L'évanouissement est un beau moment dans la vie d'un homme, comme l'est le mot lui-même. Après quelques minutes plus fraîches à écouter mon pouls s'apaiser dans mes tempes je vais décortiquer dans un dictionnaire posé sur mon bureau le mot que je viens de vivre. *Évanouissement* date du douzième siècle; il vient d'*esvanoïr*, disparaître, d'après *Luc* XXIV 31, Jésus à Emmaüs: *et ipse evanuit ex oculis eorum*, « mais il devint invisible », littéralement: et lui-même s'évanouit d'à leurs yeux. *Evanuit*: le rêve, la nuit. Je rêve la nuit, je m'évanouis.

À Bougival, au bord de la Seine, au bout du chemin après le pont se trouvaient les « Pèlerins d'Emmaüs ». Je passais devant leur grand portail noir en mobylette pour aller regarder l'eau glisser sur la berge au lieu de réviser mon bac. J'avais parfaitement oublié ce copeau heureux de mon passé, il m'est revenu comme une détonation embrumée, un soir, devant le Rembrandt, au Louvre.

Auteur n°427 recalé. Désespéré de trouver preneur je condense *L'infanticide* en une nouvelle de quinze pages que j'envoie à quelques revues. Deux compte-rendus me reviennent après quelques semaines :

« NOTE DE LECTURE: n° 427. TITRE: Genèse. NOMBRE DE FEUILETS: 15 feuillets. RÉSUMÉ: À travers les avanies d'une jeune femme qui, après de multiples tentatives, apprend que la fécondation in vitro qu'elle a entreprise a réussi, l'auteur se livre à une digression sur les mystères de la création. OBSERVATIONS:

Si le parti-pris d'humour (sans pédantisme) avait été tenu tout au long du texte, l'histoire aurait pu être plaisante. Au lieu de quoi, l'absence d'unité de ton de narration fait un texte décousu. AVIS: *NON*. »

« TITRE: Genèse. AUTEUR: n° 427. NOMBRE DE FEUILETS: 12. RÉSUMÉ: Louise Villedieu a accouché prématurément de Jérémie. Huit ans après, pour avoir un autre enfant il lui faut subir une fécondation "in vitro". OBSERVATIONS: À travers ce récit, c'est la personnalité de l'auteur qui apparaît: causticité, humour grinçant, brillant par sa culture et sa parfaite maîtrise de la langue. Toutes ces qualités sont celles de l'auteur et c'est le défaut de sa nouvelle. AVIS: Défavorable. »

Constat. L'espèce humaine n'est pas mon genre.

Tout est bien qui finit mal. Bilboquet au téléphone m'invite à assister à son séminaire à l'École Polytechnique. « Ça va vous intéresser. » Je passe devant l'église Saint-Étienne-du-Mont où je déchiffrais autrefois l'épitaphe de Pascal au lieu d'aller en cours. Bilboquet annonce à sa troupe de névrosés familiers qu'il a décidé de ne pas lancer sa revue. « Les textes que j'ai reçus n'étaient pas à la hauteur. » Je le salue poliment en sortant de la salle, il est d'une froideur inouïe, me tend la main sans un mot comme s'il ne m'avait jamais vu.

Désespoir. Millionième journée à me lever, me laver, écrire, lire, me coucher. Immense radotage gluant de connerie de mes contemporains. Incompréhension béate et butée de mes proches. Et mes textes écrits dans le vide qui disparaissent dans les boîtes aux lettres comme autant de coupes de Château-Margot balancées dans le cloaque des Danaïdes.

L'infini suite et fin. Ultime triste drôlerie dans une lettre lasse à Pleynet après avoir tenté chaque jour pendant une semaine de l'avoir au bout du fil.

> « Lorsqu'on décroche le téléphone et que l'on compose le numéro de Gallimard dans l'intention de vous parler, ou d'obtenir Philippe Sollers, on a le sentiment de vivre un poncif... Peut-être suis-je déjà en train de m'adresser aux parois de votre corbeille à papier, tant pis, je n'ai pas le choix, et puis l'idée de correspondre avec un fantôme n'est pour être franc pas si détestable... Les abîmes d'ineptie contre lesquels je dois lutter sont incommensurables... Mais la lumière de votre bureau s'est éteinte et je demeure seul avec mes camarades d'infortune, froissés et pressés les uns contre les autres, et destinés à être bientôt embarqués par la femme de ménage pour être jetés sans ménagement à la poubelle. Triste sort que le nôtre. Si je n'avais pas d'ores et déjà la bouche pleine d'épluchures, d'épingles tordues, de punaises émoussées et de rognures de crayon, je proposerais de créer notre propre revue... »

Conjuration du silence. Mais tu finiras par être si manifestement bon qu'ils ne pourront te haïr qu'en pleine lumière.

L'enfer limpide. Je continue d'écrire en rafales dans toutes les directions. Ces temps-ci la grande supercherie à la mode vient de l'Est, elle a pour appellations très contrôlées « Glasnost » et « Perestroïka ». Je rédige un essai de quinze pages où je révèle aux ânes bâtés que la Transparence - qui n'est autre que la bonne vieille « représentation claire » de Lénine - est une notion foncièrement fasciste. J'évoque *Invitation au supplice* de Nabokov, qui ne parle que de ça (le totalitarisme du regard). Sur ma lancée j'étudie minutieusement le vocabulaire A de la « novlangue » d'Orwell en passant par le *Discours sur Théophraste* de La Bruyère, la *Juliette* de Sade, et en concluant par une étude comparée de l'*Habeas Corpus* et de la *Déclaration des Droits de l'Homme*. Exergue de Lévinas sur le secret, exorde éclair avec une escadrille d'allitérations: «...inédit mot-clé d'une porte de geôle très classique, d'un enfer limpide de pureté où, perçant à merveille tous les rouages de l'étau gigantesque qui l'étreint, chacun serait suffisamment satisfait de son savoir servile. »

Quinze jours de vide, puis coup de fil de Marcel Saurien qui dirige la revue *Marges*. « Votre texte est remarquablement intelligent. » Nous nous rencontrons dans un café, près de la rue Séguier. «Je disais hier même à Alain Finkielkraut assis à votre place...» « Lorsque vous dites que *Sodome et Gomorrhe* est le texte le plus impur de la Littérature, vous songez à celui de Giraudoux ou de Proust ? » « Stéphane, je ne peux pas vous laisser écrire que l'assimilation et l'intégration sont des concepts racistes ! Vous ne vous rendez pas compte, nous avons des lecteurs qui nous suivent !»

Mon texte paraît donc légèrement censuré. Ainsi de pitoyables guillemets ont été rajoutés comme deux garde-chiourmes pour encadrer les mots *despote éclairé* qualifiant Gorbatchev.

Miteux comité. Un bataillien névrosé ne peut qu'être agacé par un batailleur virtuose. Comprenant que Saurien ne me publiera pas une seconde fois dans sa revue mais apprenant que la Librairie Sagouin édite aussi des essais et des romans, je profite de ses derniers résidus de courtoisie pour lui passer une copie de mon *Infanticide*. Quelques temps plus tard: « Je ne l'ai pas lu personnellemnt, mais plusieurs membres du comité de lecture sont enthousiastes. » Fin de mon guignon ou nouveau leurre de la Censure ? Il me parle aussi de Bernard Condominas, aux Éditions du Félin, susceptible de s'intéresser à mes étranges études judaïques.

Finalement c'est Étienne Vaudou qui me reçoit dans son bureau pour m'annoncer l'indécision du comité. Il commence par me lire une lettre qu'il a reçue il y a plus de trois mois du philosophe François Fédier, autrefois son professeur (« Vous ne voyez pas qui est Fédier ? C'est simple, le plus grand spécialiste de Heidegger depuis Beaufret ! »), le remerciant de lui avoir envoyé la revue qu'il co-dirige, le félicitant et prédisant une longue existence « surtout si vous continuez de publier des textes aussi excellents que celui d'un certain Stéphane Zagdanski intitulé *L'enfer limpide* ». Léger sursaut intérieur de plaisir, renforcé en voyant Vaudou contraint et forcé de me livrer l'avis de son maître.

Ainsi j'ai eu raison de tenir et ce sont tous ces fine-boucheux éditoriaux crispés du bulbe qui ont tort.

Hélas Vaudou n'est pas plus convaincu pour autant. Après m'avoir fait serrer la main d'un de leurs auteurs maison, le chanteur de rock Kent (lui n'a pas eu à subir les fine-boucheux, c'est certain), il m'apprend que sur les dix membres du comité de lecture, sept ont adoré *L'infanticide*, trois sont plus réservés. « Or les trois, parmi lesquels je suis, sont les directeurs de la maison et ont le pouvoir de décision. » Il m'explique donc que je dois retoucher mon roman pour le rendre publiable. Je l'écoute abasourdi, tente de lui expliquer qu'on ne doit pas plus retoucher à un livre digne de ce nom qu'à un tableau. « Mettez un peu plus de jaune ici, de rouge là, Monsieur Picasso, ce sera parfait, je pourrai vous exposer dans ma galerie. » Il argumente: « La mère passe pour une sotte, le fils occupe toute la place ! - Et alors, c'est lui le héros. - Quand même, il faut donner plus d'épaisseur à la mère. » Il finit par m'avouer que le roman l'a d'autant plus troublé qu'il a une amie intime qui a précisément tué son enfant. « Une femme brillante, remarquablement intelligente. » En somme il veut que mon roman soit dédié à sa copine. Voilà mon livre qui coince au portillon de la névrose de cet abruti. Il me publierait sans doute sur l'heure s'il avait fait une analyse et appris à ne pas confondre ce qu'on lit et ce qu'on vit. Surtout quand on est destiné à ne pas dépasser le stade ectoplasmique du lecteur. Je lui cite Kafka, sa surdité butée me répond magnifiquement du tac-au-tac: « Alors laissez gagner le monde...»

Vedettes. Débat entre les psychanalystes Sébastien Foncé et Gilles Mineur. Chez Foncé, duplex au luxe inouï, de gigantesques enceintes-totems dans le salon (« J'aime beaucoup l'opéra. »). La discussion commence sous les flashs du photographe, je suis chargé de « mener » le débat, j'interviens beaucoup, avec assurance, à la surprise des deux psys. Foncé, voix posée et timide, cherche parfois ses mots (« J'ai voulu m'adresser à chacun, ou à tous, enfin je ne sais pas comment il faut le dire...»), je les lui trouve (« Tout un chacun. »). Mineur sautille de dénégation en dénégation

(« Foncé est sorti de la clandestinité, ce n'est certainement pas moi qui vais souhaiter l'y remettre... »). Il me raccompagne en voiture, je lui laisse la tâche de retravailler le texte à sa guise pour *Globe* (« Faites comme si je n'avais pas été là. »). Lorsque le texte paraît, ultra-tronqué, il a pris mon ironie au mot: mes interventions ont disparu. L'agacement qu'elles ont suscité ressort cependant nettement dans la notule: « PROPOS RECUEILLIS PAR STÉPHANE ZADGANDSKI ».

Éditions du Félin. Le nom me plaît, c'est un bon début. Bernard Condominas, très affable, me reçoit avec une inégalable courtoisie dans son bureau de la rue Servant, à deux pas de l'agence de casting où j'ai rencontré Michelle. « Je vois que vous avez publié dans la NRF. »

Six mois plus tard, au téléphone, au retour de vacances. « Il est évident... - ... - ...que je vous publie. »

J'en profite pour tout réécrire. En couverture je propose *La piscine probatique* du Tintoret revu il y a quatre ans à l'église San Rocco à Venise. Scène tirée de *Jean* V 2-10 (« Mon Père travaille toujours et moi aussi je travaille. ») Le Christ rougi et bleuté patinant dans l'immobile entre deux colonnes corinthiennes, assailli par les gueux agonisants tandis que le vieillard miraculé emporte sa couche sur l'épaule comme un lourd taleth d'Atlas, un immense châle solide. Hélas impossible d'obtenir les droits de repro. Je me rabats sur le bordélique *Paradis* du Louvre.

Premier contrat. Je déménage de Louveciennes à Paris, seule ville valable pour un écrivain.

Merci Lie-tseu. Trop excité pour écrire, trop fatigué pour lire, trop impatient pour dormir, trop pauvre pour sortir, trop seul pour jouir, trop concentré pour rire, trop joyeux pour gémir. Que faire ? « Observons la suite, et laissons-nous aller à l'évanescence. »

Bifurcation et vaginisme. J'ai pas mal bu à cette soirée à Saint-Cloud. Cette audacieuse gamine, Mélany, prétend m'avoir déjà parlé il y a six mois. Aucun souvenir. « Tu as une voiture ? Tu peux me ramener ? » À trois heures du matin, au coin de la rue de Rome et des Batignolles: « Je n'ai pas envie de rentrer chez mes parents. - Tu veux venir chez moi? - Oui. » Elle ne veut pas faire l'amour mais mes jeux érotiques lui plaisent, nos lèvres à trois millimètres sans bouger, souffle à souffle, baisers à la commissure, elle hésite à s'allonger sous les draps, me laisse caresser ses fesses douces comme des pétales de rose. Dix-neuf ans, j'évoque la scène décalée dans *Les intérêts du temps*.

Le lendemain, petit déjeuner au sommet de Montmartre. J'essaie de la convaincre de m'accompagner au musée d'Ennery voir les bibelots chinois, elle téléphone d'une cabine à sa mère pour prévenir qu'elle restera encore tout l'après-midi avec la copine chez qui elle a dormi. Pas de musée mais nous faisons l'amour chez moi, l'après-midi. Son vagin est très serré, c'est un peu douloureux. Elle apprécie, paraît ne se rendre compte de rien. Il faudra plusieurs semaines avant qu'elle ne se détende franchement.

Une lettre. « Cher Monsieur, voici comme promis, par écrit, les observations que j'ai à vous soumettre à la suite de la lecture de votre manuscrit... Sur la construction générale, outre ce dont nous vous avons déjà parlé, il faut, me semble-t-il, que les différentes périodes de l'histoire soient mieux distinguées les unes des autres: votre construction est intéressante, mais déjà un peu sophistiquée et il est nécessaire de permettre au lecteur de bien s'y retrouver... La maladresse dans la façon de distiller des références littéraires ou scientifiques qui nuisent à l'ensemble et donnent l'impression d'un étalage de connaissances et brisent le fil et le rythme du récit; la longueur de digressions qui alourdissent la lecture et font croire que vous vous faites plaisir et oubliez le lecteur (*c'est le cas abruti*!). Mais tout cela n'est pas le plus important. En effet ces défauts peuvent être, à mon avis, supprimés si vous modifiez la manière que vous avez eue de traiter le personnage de la mère de Jérémie.

Je crois en effet que la clé du problème, si problème il y a, se trouve là. Comme je vous le disais, et pour y avoir réfléchi depuis, il me semble que tout repose sur la consistance que vous allez parvenir à donner à ce personnage... Je pense que si vous y parvenez, l'ensemble des critiques que je vous fais ne seront plus pertinentes et que certains défauts disparaîtront d'eux-mêmes (*le chantage ne saurait être plus clair: j'oublie tout si vous enjolivez la Mère*!), car il ne vous sera plus nécessaire d'enfler votre récit à partir du moment où vous aurez su donner à ce personnage autant de chair que vous avez su en donner à son fils. Ce qu'elle gagnera alors en consistance et en vérité permettra, me semble-t-il, à votre écriture de gagner en sobriété et c'est tout votre récit qui en profitera. Voici donc mes impressions. J'espère qu'elles vous seront utiles et que *L'infanticide* connaîtra la publication. »

À Michelle.

> « Essaie d'être heureuse, et si tu as besoin de moi je reste là, près de toi, dans l'obscurité. Dès que tu éteins la lumière je plane comme un fantôme et je te regarde, car je suis comme les singes blancs, les lémuriens que nous avons vus à Vincennes, ceux qui vivaient dans le noir, tu te souviens, à côté des oiseaux exotiques. Je suis l'un d'entre eux: c'est dans l'obscurité que je fais mes meilleurs mouvements. »

Anagrammes. Mon premier livre paraît un an après la signature du contrat. J'ai bien travaillé, comme le Christ et son Père. Le titre a changé (*L'immonde et la rhapsodie* est devenu *L'impureté de Dieu*). Dédicace: « À Dieu » Exergues Shakespeare, le *Lévitique*, et Rachi commentant le *Lévitique*. Première phrase: « Souvent au réveil je me prends à penser que je n'existe pas. » Dernier résidu de la Censure vaincue (pour cette fois): le « S. Z. » final de la quatrième de couverture a été sucré. Reste la trouvaille originale essentielle de mon travail: le judaïsme est de l'ordre de la littérature.

Condominas, comme si de rien n'était: « Je viens de vous relire entièrement. À première vue ça semble partir dans toutes les directions mais je me suis aperçu à la relecture qu'il y a une grande cohérence interne, un fil rouge qui parcourt tout le livre. »

J'ai apposé mon sceau romanesque en évoquant mon corps dès les premières pages et en insérant une page sur l'alphabet hébraïque tirée de *L'Escapade*, que j'attribue (à la manière des citations fantômes dans le Zohar) à un mystérieux Gaëtan Kahndissepz (1763-1846), « auteur sud-américain peu connu », lequel se retouve ainsi dans la bibliographie finale entre « Franz Kafka » et « Julia Kristeva », « traduit de l'espagnol par Nadège Spatzi-Kahn, Imprimerie Impériale, Paris, 1863 ». Condominas : « J'ai remarqué ce très bon auteur argentin, là, je ne connaissais absolument pas. - Oui, j'ai trouvé ça en furetant à la BN, un vieux roman parfaitement oublié comme il y en a des milliers. - Oui, à la BN on trouve des merveilles en cherchant un peu. - Oui. »

Mallarméen. Dédicace de *L'impureté de Dieu*. « À Mélany qu'illumine la nuit. »

Blague. Lettre à mon ami carme pour lui demander une adresse.

> « Merci encore et pardon de vous importuner ainsi. Je me sens un peu comparable aux frères de Jésus venant le déranger pour des broutilles (je n'ose pas encore me comparer aux démoniaques réclamant guérison). »

Ennemi privé. Il m'explique longuement qu'au Centre Maïmonide, qu'il dirige, on cherche de jeunes penseurs « pour changer un peu des Glucksmann, Lévy, Finkielkraut... » Vais-je enfin connaître une existence selon mon vœu: écriture, lecture, conférences, pour nourrir ma passion, mon cerveau, mon estomac ? Il n'a pas jeté un œil à l'exemplaire de *L'impureté de Dieu* que je lui ai apporté, m'interrompt très vite. « Vous n'auriez pas dû utiliser un concept chrétien ! - Pourquoi pas ? Un livre à la gloire de l'impureté ne craint aucun mélange! » Je lui cite Pascal et Rachi.

« Vous êtes un homme dangereux, Monsieur Zagdanski! - Merci Monsieur Cohen, je le prends comme un compliment. » Je le rappelle quinze jours plus tard. « Vous êtes encore vivant vous ? »

Mélany et le Faune. Après-midi passés au lit, comme autrefois. Elle téléphone à sa sœur, invente que nous revenons du cinéma. « Vous êtes allés voir quoi? - Madame Bovary ». Elle raccroche, je lui dis en riant: « Madame Bovary c'est toi ».

Un rêve. « J'aime Joyce, j'aime Joyce. »

Charité. Tout ce que je laisse sous silence pour épargner ces philistins que la simple description de leur néant ravagerait à jamais. Ils ne méritent pas une telle faveur, acharnés qu'il sont à me détester. Là est précisément ma mansuétude.

Rails. À peine achevé *L'impureté de Dieu* j'ai besoin de changer de sphère. Je me force à ne pas utiliser mon très romanesque documentaire sur Loulou pour *Globe*, il trouvera sa place au sein d'un texte plus vaste consacré à la vacuité journalistique. J'entreprends de raconter une nouvelle histoire de travesti, avec pacte, manuscrit, double registre et meurtre final. Titre: *Au point du jour*.

Aléas. C'est étonnant comme ces années de refus perpétuels ne m'ont pas découragé. Le succube Angoisse et son frèrot l'incube Doute ne fréquentent pas mes pages blanches. Le néon « Inspiration » clignote jour et nuit au-dessus de mon crâne. Un niagara de phrases se déverse continuellement le long de mon épine dorsale sans que je prenne la peine de noter les orages. À quoi bon ? la pluie est d'une fraîcheur sans fin. Encore un peu de patience Miss Danaïde ! Ce qui ne signifie pas que je n'éprouve parfois une soudaine lassitude. Fangio aimerait faire son marché à pied aujourd'hui. J'ai la bouche trop pâteuse pour prononcer la formule magique. L'image

de mon stylo décapuchonné me lasse. Les myriades de mots que j'ai à l'esprit m'épuisent d'avance à retranscrire. C'est l'inverse de la feuille blanche, j'ai trop d'inspiration en stock. Parfois je me force quand même à écrire. Le stylo est comme englué dans ma paume, c'est très étrange, les mots viennent sans difficulté, l'encre nielle la feuille de sa bave marine, mais c'est la main qui rechigne, rouillée de paresse mystique. Soit je persévère et le barrage saute, l'organe se reconnecte à l'âme, la sève circule, soit j'abandonne et retourne me coucher pour dégorger mon trop-plein de prose.

Biographie. J'ai deux frères, Stanislaus Joyce et Alphonse Baudelaire.

Amateurs. Lettre d'une minuscule maison d'édition pour me refuser *L'équivoque*, une nouvelle décrivant la rencontre d'un homme et d'une femme au cinéma. Il la raccompagne chez elle, se fait faire une longue fellation tout en se demandant s'il ne s'agit pas d'un travesti. « Monsieur, votre texte témoigne de réelles qualités littéraires. Le style en est soutenu et le doute ressenti par le narrateur nous gagne. Ceci dit, on y trouve tout de même certaines longueurs ou digressions trop "intellectualisantes", des références maladroites, "un esprit portnoyesque" qui cassent l'harmonie. »

L'ingénu ingénieux. Mon ingénuité à répétition. « Vraiment ? » *Ingenus*, « qui est né libre ». Baudelaire citant Diderot: L'incrédulité est le vice d'un sot... L'homme d'esprit voit loin dans l'infinité des possibles.

Trop impur. Mélany suit les cours de l'ex-secrétaire mao-talmudisant de Sartre. Je lui suggère d'aller lui montrer *L'impureté de Dieu* pour lui demander son avis. Elle le fait, il rétorque d'un ton dédaigneux: « On ne mélange pas les genres, à moins de s'appeler Lévinas. La Grèce ou le Talmud, il faut choisir ! »

Eh non.

Tactique. Moi qui aime tant les pensives je n'ai rencontré en majorité que des poncives, sempiternellement taraudées par le nerf à vif d'une incessante guerre aigrie qui les épuise. La difficulté consiste à rendre une femme pensive afin qu'elle me séduise à son insu. Pensive et gaie, c'est assez ardu. Beaucoup échouent à l'examen, trop hystériquement rieuses pour être sincèrement gaies, trop foncièrement soucieuses pour être clairement pensives.

Héros. Écrire plus vite que son ombre, tout est là.

Murmure. Mélany comme se parlant à elle-même avant de s'endormir: « Qui caresse mes cheveux me tient en son pouvoir. »

Paradoxe. Les femmes timides sont les plus vicieuses. Une certaine pudeur est propice au vrai vice, comme au bonheur.

Éventail. Judaïsme, Céline, Proust, Hemingway, Grèce... J'ai plus d'une corde à mon clavecin.

Pianoté dans l'abîme. En 1977 on plaça dans les sondes *Voyager I* et *Voyager II* un disque destiné aux Martiens sur lequel avaient été enregistrés divers sons terrestres: la pluie, les battements d'un cœur, et des extraits de Beethoven Mozart et Bach par Glenn Gould.

Pensé au « Rimbaud ! » scandé en écho dans le désert des Somalis par les pasteurs bédouins signalant son passage de montagne en montagne.

Too bad. Une nouvelle idée pour m'en sortir, j'envoie des lettres de candidature aux principales universités britanniques pour être lecteur, c'est-à-dire donner des cours de français. Refus exquis après refus exquis. « Dear Mrs Zagdanski... ».

Honneur et tao. Ultime visite à Condominas dans son bureau du Félin. Avant que *L'impureté de Dieu* ne paraisse il était très optimiste. « Je puis dire sans me vanter que nous sommes en train de devenir une grande maison d'édition. » Désormais tout va mal. « Nous marchons sur des œufs dans ce métier vous savez Stéphane. » Avant de se faire virer il publiera un dernier titre dans sa collection de philosophie, juste après le mien, un entretien autobiographique de Joseph Needham intitulé *Un taoïste d'honneur*.

Ça me fait plaisir d'être associé de la sorte à la Chine. J'ai fini récemment de lire le Pléiade taoïste – l'été au sommet de Montmartre, dans le parc de la Turlure, consumant des cigarillos allongé sur un banc de pierre sous les feuillages de la pergola. J'y ai étrangement retrouvé un écho de mes lectures de Kafka, lequel d'ailleurs s'intéressait sérieusement à la Chine. Les titres que Kafka a pu lire en traduction allemande sont: *La grande doctrine de la mesure et du milieu*, *Le livre du vieux sage sur le sens et la vie*, *Le vrai livre du tréfonds jaillissant*, *Le vrai livre de la contrée méridionale en fleurs*. Kafka avoue préférer par-dessus tout Tchouang-tseu. Il souligne: « Le saint suivant sa vocation séjourne dans le monde, mais il ne lèse pas le monde. »

Moi entre mille autres citations j'ai souligné de Lao-tseu cette maxime typiquement kafkaïenne: « Ne passe point ta porte, tu connaîtras l'empire entier. Ne regarde pas par la fenêtre : le Tao céleste t'apparaîtra. »

Dissolution, résolution. Regarde les choses en face. Ta vie mentale est éblouissante, ton corps est là prêt à tout sitôt que tu le désires comme depuis toujours... et ton existence n'en est pas moins globalement désastreuse. Tout ce que tu as entrepris socialement depuis que tu t'es consacré à l'écriture s'effrite sous tes mains. C'est comme si la chance insolente de ton enfance t'avait quitté le jour même de la décision à vingt ans. Et le pire de tout c'est que tu ne pourras plus jamais faire autre chose, voué désormais à la malédiction de trouver tout ce qui ne concerne pas la

littérature d'une fadeur de cadavre. Réfléchis puisque tu n'es bon qu'à çà. Quel est l'unique moyen de métamorphoser ton désastre en triomphe ? Le décrire.

Je veux et je vais entreprendre un roman où je montrerai ma volonté, ma force, mon énergie dépensées peu ou prou en pure perte contre la Censure. Que ces milliers d'heures solitaires passées à penser dans l'indifférence générale laissent une trace ailleurs que dans mon cerveau. Je parlerai de mon expérience affligeante au magazine *Globe*, de la pathétique Laurence, du travelo Loulou, de mes insomnies et de mon évanouissement un matin sous la douche.

Très vite le narrateur se nomme « Martin Heidegger ». Pourquoi ? Parce qu'on est en pleine polémique vociférée stupide autour de son passé quand il ne faudrait penser qu'à sa pensée. Je ne l'ai pas encore lu mais ce nom m'est apparu dans des phrases jamais insultantes de Lévinas : « Chez Heidegger, chaque page était nouveauté... Qu'est-ce qu'il renversait !... Cette pensée est un grand événement de notre siècle. Philosopher sans avoir connu Heidegger comporterait une part de "naïveté", au sens husserlien du terme... Chez Heidegger, il y a une nouvelle manière, directe, de dialoguer avec les philosophes et de demander des enseignements absolument actuels aux grands classiques... Dans cette herméneutique, on ne manipule pas des vieilleries; on ramène l'impensé au pensé et au dire. »

Le narrateur sera donc un spécialiste de la guerre (souvenir enthousiaste d'une lecture de l'article de l'*Encyclopaedia Universalis* sur Clausewitz), qui déclenche depuis sa tour d'ivoire son propre combat spirituel et diaphane contre l'univers morne et froid des magazines. Mon premier jet s'intitule *La Guerre* (première phrase: « Ça éclôt à la surface des choses. »).

Je vais donc traiter une période de ma vie qui a quelques années déjà, sur laquelle je n'ai pris aucune note. Tous mes souvenirs sont à ma disposition, comme mon enfance pour *L'infanticide*. Il suffit de désirer repenser à une scène et elle rejaillit, se rejoue pour moi en moi devant moi. Ce qui n'a pas à être retenu est tombé de soi dans l'oubli et c'est bien.

Déprime. Je vais m'inscrire à l'Académie de Paris pour être professeur de philo. Une petite centaine de candidats font la queue sous la pluie dans la grisaille matinale de février. Je me retrouve dix ans en arrière, ma vie d'écrivain aussi ratée que l'autre. Un fonctionnaire me reçoit après trois heures de piétinement, prends note de mon inscription en m'avouant avec un contentement non dissimulé que les inscrits des deux années précédentes attendent encore leur tour.

Au retour la crève. Thé au miel, et au lit.

Trois heures du matin. C'est une chute molle qui s'achève, un choc sourd, aucune douleur, comme un fardeau atteint le fond d'un lac de nuit, rebondit une fois, très peu, reste déposé sur la vase tranquille, fixe la surface en pensée.

Je me réveille dégoulinant de transpiration froide. Mes draps sont trempés, mon rêve finit de s'écouler doucement hors de moi en filaments laiteux. « Cette fois », me dis-je sans songer à ce que signifie cette phrase provenue moins de mon esprit que de mon corps comme si elle en était une excroissance fluide – de la chair positivement dégurgitée en verbe, une fuite de gaz, une coulure d'air, un débordement de mon corps suppurant de mots –, « cette fois », me dis-je « tu touches vraiment le fond ». En fait ce réveil brutal moite et froid en pleine nuit est précédé par la phrase « tu touches vraiment le fond », laquelle se clôt par le choc muet de mon dos contre mon matelas. « Cette fois tu touches vraiment le fond », donc, et l'incroyable sensation de toucher très concrètement le sol de quelque chose. Puis une légèreté inattendue comme si ce phylactère liquide de sept mots avait été extirpé de moi, une épine de prose, un ruban de tristesse déroulé hors de mon être.

En revenant des toilettes j'ai le sentiment d'avoir consumé toute négation. Rien ne pourra m'arriver de pire dorénavant que le néant de cette maussaderie mollassonne qui m'enrobe depuis des années. Autant ne pas se plaindre. Endure et combats. Allez, cesse de geindre, tu n'es pas une femme, redresse-toi, tout ira mieux bientôt, c'est forcé. Souviens-toi de ta devise: « Quoi qu'il arrive. »

« Cesse de t'apitoyer sur toi-même » sont les mots qui s'inscrivent sur le ruban de ma machine à écrire mentale lorsque parvenu au bout de son déroulement chagrin, après l'étrange claquement de ce réveil, il reprend sa course en sens inverse dans l'effervescence désormais tandis que je me rendors radieux.

Changement de cap. Je décide d'interrompre mon roman (nouveau titre: *Agenda*) qui risque de me demander encore plusieurs longs mois sinon années de travail et dont personne ne voudra de toutes façons quand je l'aurai fini, en découvrant un article consacré à la défense de Céline dans *L'infini*. L'auteur, un jeune journaliste bien intentionné, en reste à la pauvre surface de la chose. Tous ces tours du pot durent depuis trop longtemps. Il est temps que j'intervienne.

Je vais écrire ma version à la gloire de Céline. Elle sera indépassable.

Aurores. Mon réveil mystique de l'autre fois m'a laissé dans une forme qui m'étonne moi-même. Tôt le matin j'allume l'écran vert phosphorescent de mon affreux gros ordinateur Thomson TO16 et je m'enroule autour de Céline phrase à phrase telle une lucide luciole ludique avec une déconcertante facilité. Mon idée principale consiste à appliquer à Céline ce que lui-même affirme de Proust (« talmudique »). Or il n'y a qu'une personne dans ce pays apte à penser simultanément Céline et le Talmud. J'avais presque fini par l'oublier. Ma propre puissance passait inaperçue à force de ne pas cesser d'être là. Je suis comme ce super-héros de Stan Lee dévoré autrefois près du feu à Bréval, qui court d'échecs en fiascos dans sa vie professionnelle et sentimentale mais reste insurpassable en secret dans son costume rouge et bleu de Spiderman, le soir, accroupi au sommet d'un gratte-ciel de New York.

Dans la chambre, de l'autre côté de mes cartes postales de peintres, Mélany continue de dormir nue dans mon lit et dans la nuit tandis que je pianote sur mon clavier sous ma lampe, une bougie allumée à ma droite comme un symbole.

Retrouvailles. Dîner littéraire organisé par le mécène milliardaire de *Globe*. Je suis à la table des Bilboquet, charmants et apparemment contents de me revoir depuis ces années. Simon devise avec un cinéaste allemand à sa droite (« Vous ne me connaissez pas mais j'ai déjà écrit quinze livres... Le cinéma m'intéresse beaucoup, il faudrait que vous fassiez quelque chose sur moi... »). Louis Pipelot parle longuement de Gide à Arlette. Je cite la phrase de Céline sur Gide et le petit bédouin, personne ne rigole.

Goûts. D'accord avec les femmes belles qui s'offusquent qu'on les imagine toujours sottes. Celui qui pense qu'une femme ravissante est nécessairement une idiote est lui-même soit très bête soit très laid. Quand elle n'est pas ravagée par un narcissisme aveugle la beauté supérieure est un radar de spiritualité intuitive comme il en existe peu. Je parle de la vraie beauté, la vénusté sans fard, le flamboiement pictural d'une Grâce en pur nu ou drapé, à la grecque, le corps fuselé comme une amphore, Aphrodite, Hébé, Hélène, Psyché. Une femme belle, donc, si elle n'est pas péremptoirement conne, et hormis le cas pathétique d'une névrose carabinée, est presque nécessairement d'une intelligence supérieure. Depuis son enfance de si jolie petite fille jusqu'à son entrée remarquée et suivie des regards dans les soirées en passant par l'adolescence lolitesque (la seule du lycée qui n'a pas d'acnée), la jeune beauté doit crever tour à tour tant de paravents de haine envieuse, traverser tant de fogs anthracites de désirs exprimés avec hargne, vaporiser tant de fausses froideurs, tant de vrais délires, tant d'énamorations pleurnichardes et de rumeurs ignobles qu'elle ne peut qu'y gagner une force d'âme de mystique espagnole.

Roman Romanski. Durant ce dîner mondain j'ai profité du quart de seconde d'altruisme soucieux où Bilboquet s'inquiétait de ma situation pour lui parler de mon roman « portnoyesque » (comme disent les comités de lecture) *Roman Romanski* (sous-titre: *Sexe et sarcasmes*: il s'agit de mes textes pornos réunis et rendus cohérents par la présence transversale du narrateur héros). Il me propose de le passer

à son éditeur Christian Bourgois. Je le prends au mot et lui amène le manuscrit la semaine qui suit, avec une quatrième de couverture.

> « Qui est donc Roman Romanski ? Pornographe lettré, célibataire amoureux, juif parisien, il se proclame le spécialiste des ambiguïtés du sexe comme de celles du style. Au Bois de Boulogne, Roman Romanski fait la connaissance de Rose, un travesti colombien avec lequel il conclut un étrange pacte: Rose raconte sa vie à Roman et Roman transforme Rose en prose. Roman Romanski se plonge ensuite dans l'univers philistin du minitel. Il s'intéresse aux pseudonymes, contacte une jeune femme anonyme, se fait passer pour un homonyme, lui téléphone, la rencontre, et tombe des nues. Puis Roman Romanski part à Venise étudier le sexe des anges. Il débat avec quelques spectres fameux, lit Hemingway, invite une Américaine solitaire dans un bar et passe une nuit mémorable avant de prendre le train du retour. À Paris de nouveau Roman Romanski va seul au cinéma et en ressort accompagné. Il se fait offrir un verre à domicile par un être interlope qui l'interloque. Est-elle mâle ? Est-il femelle ? Roman fera tout pour le découvrir. En une ultime métamorphose, Roman Romanski, médecin légiste, pratique la dissection du plus célèbre travesti de cabaret des années quatre-vingt.
>
> Mais enfin ! Qui est donc exactement ce Roman Romanski ? »

Force. Le clavier mental du langage, la palette sonore de langue. La pensée comme un projecteur de feu doux se dirige où elle désire, éclaire sans distinction ce qu'elle effleure. Le fonctionnement de tel rouage de la société du spectacle (transparente depuis Debord) mais aussi bien la raison d'être de telle phrase entendue hier, cette petite chauve-souris observée ce week-end, la signification de cette migraine, ce sourire, cette fleur.

Passing-shot. Je sais que j'ai raison d'écrire ce que j'écris, et je sais aussi qu'aucun éditeur ne va vouloir de mon *Céline alone*. Centième changement de

tactique, j'envoie les cinquante pages de mon premier jet à l'auteur du livre le plus intelligent sur Céline, Philippe Muray, accompagné d'un exemplaire de *L'impureté de Dieu* et d'une lettre.

« Cher Monsieur Muray,

Vos travaux très novateurs sur Céline et particulièrement sur l'épineuse question de son antisémitisme m'ont décidé à vous soumettre ce petit essai, *Céline alone*, auquel je viens de consacrer deux semaines de toreutique acharnée, afin d'essayer d'innover à mon tour dans ce genre rebattu. L'originalité de ma position rend, je crois, ma lecture de Céline assez peu courante : Je suis en effet à la fois amoureux de Céline, comme de tous les classiques de ma bibliothèque, et de la littérature juive (Bible, Talmud, Zohar...), rangée sur les parois de mon âme aux mêmes rayons qu'Homère ou Lie-tseu ou La Bruyère..., ou Céline, donc. Vous trouverez ci-joint un essai de moi sorti en septembre dernier, *L'impureté de Dieu*. J'y ai développé ma conception propre de cette Amazone de pensée qu'est le Talmud, tout en surfant sur le Rio Negro Lévinas et sur l'Orénoque Jankélévitch (*Le pur et l'impur*). J'espère que vous aurez le temps de le feuilleter un peu, car ce que j'affirme supersoniquement du judaïsme dans ce premier jet de *Céline alone* (sur le tabassage de langue, sur la putréfaction, sur l'intemporalité, sur la ponctuation infinitisante...) y est démontré et démonté assez minutieusement. Tout cela pour vous indiquer que j'ai voulu lire Céline hors de toute fascination extra-littéraire, partant de cette idée fondamentale du judaïsme que la lettre précède l'être, et que pour bien parler de Céline, et des pamphlets comme du reste, il faut faire confiance aux textes plutôt qu'à l'inconscient ou à la biographie. Un grand écrivain est toujours à mes yeux le meilleur exégète de lui-même, et Céline est assez revenu sur son aventure pour écouter sa propre interprétation de sa position unique dans ce siècle cauchemardesque et fatigant.

Voilà, pardonnez-moi d'être si long, mais je n'ai pour être franc pas grand monde avec qui discuter sérieusement de Céline. Les juifs de la génération de

mes parents, déportés ou enfants de déportés, sont trop traumatisés par leur histoire pour le lire avec détachement, et les rares céliniens que je pourrais rencontrer (je n'en fréquente aucun, étant encore à l'âge où l'on connaît plus de livres que de personnes, comme dit Proust) trop "hallucélinés", hypnotisés par ce vieux pendule français et universel, la "religion révélée" antisémite, pour vous citer, pour que j'aie seulement envie de leur assener un uppercut littéraire (j'aime beaucoup Hemingway aussi !).

J'attends avec impatience votre réaction à *Céline alone*, dès que vous pourrez trouver un peu de temps pour le parcourir, car j'hésite encore sur son destin. Peut-être, raccourci, pourrait-il intéresser une revue? Ou, augmenté d'études sur Proust, Joyce-Swift-Sterne, Kafka et Hemingway, finir en livre ? Comme je viens juste de terminer un roman et que je suis plongé dans un autre, toute cette tambouille littéraire mêlée à de stridents soucis financiers (en réalité, je ne me dilue dans l'écriture qu'afin de noyer le succube tenace de la Sécu qui m'intime de chercher du travail...), tout cela fait que j'aurais grand besoin d'un conseil avisé. »

Déduction. Le centre de gravité, la circonférence d'acuité.

Réceptacle. « Qu'est-ce que vous faites comme ça tout seul et immobile ? – J'engrange des sensations. »

Στέφανος. La *Couronne* (ou *Guirlande*) de Méléagre de Gadara (Syrie), la plus ancienne des anthologies d'épigrammes. Chaque poète y est comparé à une fleur. « Il y a entrelacé beaucoup de lis rouges d'Anytê, beaucoup de lis blancs de Moero; de Sappho, peu de choses, mais ce sont des roses. »

Coup de gong. Blasé par les échecs je n'attends plus rien lorsqu'une lettre me parvient après trois semaines. En déchirant l'enveloppe je suis certain de tomber sur l'habituel fine-bouchisme (vous n'êtes pas dénué d'un certain talent mais...). « Cher Monsieur, votre *Céline alone* est absolument remarquable. Vous y développez tout l'essentiel. De l'excès de délire des pamphlets aux trois points qui s'opposent à tout point (ou solution) finale(e). Votre dialogue Proust-Céline aussi est passionnant. Bien sûr, il faut que ce soit publié. Il y a la revue *L'Infini*. Je ne peux évidemment pas m'engager pour lui, mais j'imagine que Sollers aurait toutes les raisons de s'intéresser à votre texte. »

Sans trop me faire d'illusions j'achève le manuscrit en quelques semaines et le dépose chez Gallimard pour Sollers.

Écouté et aimé. Billie Holiday, *Long gone Blues* (1939), « Take me baby... ». *You go to my head*, *Pennies from Heaven*.

Compte-rendu commenté. « ROMAN ROMANSKI Cette fiction a pour elle son style alerte. Il faut reconnaître (sans la moindre honte) (*donc elle a eu honte*) qu'on dévore ce manuscrit sans reprendre haleine. L'auteur sait nous distraire (*merci*) et évite les temps morts. Les aventures du héros sont assez débridées et délurées (*hum*) pour nous procurer le sentiment de filer à toute allure (*merci*) dans une histoire à dormir debout (*vraiment*?), à laquelle il est impossible de prêter le moindre crédit (*donc elle y a cru*), mais dont il est tout aussi impossible de s'arracher (*nous y voilà*). Mais - car il y a un mais (*bel effort rhétorique*) -, notre écrivain pressé se laisse aller à trop de poncifs et de stéréotypes pour qu'on prenne sa littérature complètement au sérieux. Il a une écriture tendue, mais sa pensée est débraillée. Et c'est impardonnable (*"tendue" et "débraillée": elle a joui et ne me le pardonne pas*) car on devine qu'il a les qualités pour produire quelque chose de plus solide (*bien entendu*). Il se sait plaisir (*joli lapsus*) et cela se sent. Il se fait plaisir (*encore*!) et veut jeter de la poudre aux yeux du lecteur (*pauvre lecteur*). Il emploie des procédés de séduction efficaces

(*donc elle a été séduite*), faciles (*vraiment? pourquoi ne pas essayer vous-même ma grande*?), tire des grosses ficelles et joue d'un érotisme de pacotille ses meilleurs clins d'œil (*syntaxe bancale et idéologie d'infirme: interdiction de prendre le sexe à la légère*). Voilà donc pourquoi nous lui disons: non. Non, ce texte n'est pas acceptable car il aurait mérité d'être placé un cran plus haut et d'être placé à l'enseigne d'une ambition un peu moins médiocre. Il faut toujours faire un choix et le choix n'est pas entre une littérature sérieuse et ennuyeuse et une littérature distrayante et superficielle (*CQFD*). »

Rues. « Belle Zébut m'accueillit au 3 de la rue Dieu avec un sourire angélique. » « Antoine Marteau me donna rendez-vous rue des Martyrs dans le dix-huitième. » «Ignare de Laïolli s'était installé récemment cour du Nom-de-Jésus. » « Passés vingt heures la rue Vide-Gousset est un vrai coupe-gorge. » « Elle m'apprit qu'elle me quittait à la station Bonne-Nouvelle. » « Il acheta un feutre rue du Chevalier-de-la-Barre, avant de se rendre chez Frédéric, quai Voltaire. »

Dring. Coup de fil à neuf heures du matin. « Puis-je parler à Stéphane Zagdanski ? - Oui, c'est moi. - Sollers à l'appareil. - MONSIEUR SOLLERS! (hurlé de surprise) Comment allez-vous? Vous avez eu le temps de lire mon petit travail sur Céline? - À l'évidence. Si nous prenions rendez-vous. »

Curieux croisement. À trois heures du matin, place Blanche, entre deux putes, trois loubards, un travelo, on peut croiser sur le trottoir les crocodiles du Moulin Rouge emmaillotés comme de géants bébés féroces entre les bras de leurs gardiens qui regagnent le camion.

Rires. Première rencontre avec Sollers dans le petit bureau de *L'infini*. Sa gracieuse générosité accélérée. Un compliment, une citation, une trouvaille, une citation, un éclat de rire, une imitation, une trouvaille, une imitation, un compliment,

une citation, une trouvaille, un éclat de rire, une imitation, une citation, une trouvaille...

Tous ces compliments me gênent un peu (manque d'habitude) et j'essaie de faire dévier de temps en temps la conversation sur les livres qui nous entourent. Sollers me fait lire la quatrième de couverture que Philip Roth (« un ami très cher ») a écrite pour l'édition américaine de *Femmes* (« il n'a pas demandé un sou, ce qui est gentil de sa part »). Je lis la première page en anglais, dis: « Ça ne vaut pas la version originale en français. - Ah! le français... Eh oui.» Il me montre aussi l'édition du manuscrit de *Finnegans Wake*, les grosses lettres malhabiles de la fin quand Joyce achevait d'entrer dans la nuit.

Paille, poutre. Elle suit une psychanalyse depuis dix ans sans grand succès bien qu'elle y croie beaucoup. Elle dit un jour: « Un psychanalyste ou quelqu'un qui a fait une psychanalyse et qui continue de croire en Dieu, c'est de l'hérésie. »

Mon compliment préféré. Cette Anglaise rencontrée dans un bar de jazz, je me souviens à peine de son corps, encore moins de sa voix. Ai dû la faire beaucoup parler d'elle à mon habitude. Rentrée de ses vacances elle m'écrit une lettre: « Dear Stephan "Why?" Zagdanski... »

À Muray pour le remercier de nouveau et le tenir au courant. « Beaucoup ri et beaucoup parlé, Sollers semble aimer mon *Céline alone* et prévoit une grosse censure. J'ai hâte d'y être, qu'on s'amuse... »

Écouté et aimé. Lizst, *Rhapsodie hongroise* n°6. Purcell, le récitatif de l'Esprit dans *Didon et Énée*. La Nuit, dans *La Reine des Fées*. Gluck, *Don Juan*, les quatre derniers morceaux. Copland, *Concerto pour clarinette et orchestre de cordes avec harpe*.

Préparatifs. Série de discussions avec Sollers pour peaufiner mon *Céline alone*. Sa première phrase sitôt assis: « Pourquoi un titre en anglais ? » Évoqué les allitérations et la référence à *Guignol's Band*, ce qui ne le convainc pas. Une vieille encyclopédie déployée sur son petit bureau, prenant des notes tout en nous écoutant, Pleynet vote aussi pour un titre en français. Il en profite pour me complimenter: « Je pèse mes mots, votre texte est ce que j'ai lu de mieux de tout ce qui est paru cette année ! »

Je remercie sobrement, ma vraie modestie substantielle n'aimant pas trop, au fond, toutes ces déclarations oniriques.

Après quelques semaines de remaniement je dépose sur le bureau de Sollers le manuscrit définitif dans une chemise rouge vif en déclarant: « Ça va saigner ! »

Sollers pratique quelques changements à ma quatrième de couverture (« Évitons si possible de nous mettre à dos *Les Temps Modernes*. La droite va nous tomber dessus, autant que la gauche nous soutienne. »). Il remplace donc « bêtise saturée de Sartre » par « aveuglement de Sartre ». Je préférais ma version mais je ravale mon orgueil tant je crains encore un retour possible de mon cauchemar (« Tout ça c'était une blague, Zagdanski ! vous n'avez quand même pas cru sérieusement qu'on allait vous ouvrir notre porte ! Vous avez un talent certain mais... »), la publication avant tout. Je repasse quand même au dernier moment derrière lui et remplace « aveuglement » par « cécité », pour le son.

Dialogue imaginaire. Elle, maugréant: « Le chinois pour moi c'est de l'hébreu. » Lui, rigolant: « Pour moi aussi. »

64 ans. Interrogé le nouveau répondeur de mes parents. Je capte un message laissé par mon père à ma mère dans l'après-midi: « Rapproche-toi de l'appareil et écoute bien car je vais parler tout doucement: Je t'aime. »

Joan. Quasi-sosie de l'actrice Sigourney Weaver. Dialogue en anglais le premier soir. « Vous faites quoi ? - J'écris. - Vous êtes écrivain ? - Oui. - Quel genre d'écrivain ? - Du genre plutôt bon. » Sa passion pour ma queue et mon sperme confinent à l'envoûtement. « Tu veux me faire plaisir (can I ask you a favor) ? Mets-moi ça dans la bouche maintenant (put this in my mouth now) ! » Sans capote: « Je veux que nos jus se mêlent! (I want our juices to mingle !) » Sa peau douce et glabre comme du marbre mou. Ses sanglots secs de « oui ». « Yes... yes... yes... oh yes... oh yes... oooooh yes... »

Enfin. Mon texte *Céline et Proust* extirpé du manuscrit paraît en avant-première dans *L'infini* n°40. Lettre de remerciements à Sollers. « Année funeste mais Infini fameux. »

Terrasse ensoleillée. Lorsque je revois Sollers: « Des réactions ? - Aucune, et vous ? - On me demande (il fait une grimace pour imiter les on): "C'est qui ce Zagdanski ?"»

Nous allons prendre un pot au café à l'angle des rues de l'Université et du Bac. Il achète au passage six exemplaires du *Monde* avec son article sur Montaigne, m'en offre un, s'assied à la terrasse, commande une Badoit, voit arriver et s'asseoir un de ses ennemis intimes, se relève, va lui donner un exemplaire et déclare en éclatant de rire au pisse-froid interloqué: « Voici un peu de ma propagande papiste! »

Il me fait comprendre courtoisement que mes textes de fiction (divers extraits de *Roman Romanski*, un autre d'*Agenda*) ne l'ont pas emballé. « Il y a des choses ici ou là, mais c'est un peu touffu, ça part dans tous les sens. On n'a jamais fait mieux que Début-Milieu-Fin vous savez. Mais je ne me fais pas de soucis, vous finirez par trouver, vous finirez par trouver. »

Il me raconte une interview récente sur une chaîne cablée. « Ils me demandent de leur résumer Mallarmé en trois minutes. Je leur dis: "Vous voulez Mallarmé en trois minutes ? Aucun problème." Et je leur récite le Coup de dés d'un souffle, sans

faire de pause. "Voilà, tout Mallarmé, trois minutes montre en main!" Le type était estomaqué! »

Une autre fois, déjeuner au bar du Pont-Royal. Il me parle de Mauriac. « Rendez-vous compte, Zagdanski, j'avais vingt ans, je serrais la main d'un type qui avait serré la main de Proust! » « Il a immédiatement insulté sans faiblesse les nazis, lui seul a osé, aucune compromission avec ces gens-là. » De la lucidité du vieil enroué concernant l'impossible rivalité avec Proust: « Il me dit (imitation éraillée): "Vous comprenez, lorsque vous voyez une fois le soleil se lever, c'est fini."» Je lui annonce que je vais écrire un livre sur Proust. « J'ai déjà le titre: *Le sexe de Proust*. Qu'est-ce que vous en pensez? - Très bon. »

Désillusion d'optique. Je sais d'avance que je vais m'ennuyer à mourir à ce dîner. J'emporte ma petite caméra vidéo Bauer. Mélany au tub dans sa salle de bain de la rue du Croissant. « Arrête, Stèph. » L'hôte qui nous ouvre la porte dans le seizième arrondissement. « Bonjour! Comment allez-vous? Je suis le fils naturel d'Andy Warholl, je me suis fait greffer une caméra sur l'œil droit. » Je me présente, dîne, bavarde, danse... ma machine rivée au visage. Au départ les autres invités rient un peu, puis oublient vite mon aspect saugrenu d'homme-caméra. Les femmes surtout redeviennent rapidement naturelles (c'est-à-dire en représentation nonchalante). Laurence (elle est le modèle de Virginie Dieu dans *Les intérêts du temps*) s'attendait à ce que je vienne seul, elle est un peu agressive, se calme l'alcool aidant. J'ai prévenu Mélany que c'était pour elle (Laurence) principalement que j'amenais ma caméra (« Je vais prendre des notes en rab sur mon personnage. »). Je fais un peu le clown: « L'éjaculateur précoce, écoute-moi bien Lolo, l'éjaculateur précoce est un homme qui, lorsqu'il fait l'amour à la femme qu'il aime, à la différence de l'impuissant, n'a nul problème d'érection mais, à peine le méat de son pénis effleure-t-il les lèvres du vagin de sa partenaire qu'il éjacule sans avoir pu la pénétrer, là est sa tragédie, là est son drame!... » Autres garçons immédiatement agacés. Puis Laurence, très ivre déjà, le visage défait, verdâtre, cireux comme un masque fondu au fur et à mesure de la nuit,

me demande si je peux « casser la gueule à quelqu'un pour elle ». Je la fais parler, ma caméra à trente centimètres de son visage, elle ne s'en rend même plus compte. Le garçon qu'elle veut « éradiquer de la surface du globe » est sorti avec elle puis a répandu partout l'ignominieuse calomnie de sa frigidité. Aïe...

À la fin de la soirée Mélany en tee-shirt de coton jaune et jean moulé noir danse pour moi. Elle est très belle, sa jeunesse et sa vivacité lancent des éclairs au cœur du cercle des morts-vivants.

Vil sursaut d'hydre. Sortie de *Céline seul*. Salve d'articles littéralement *révisionnistes*. Léger étonnement de voir le prévisible advenir, le débat en demeurer au ras des pissenlits quand je leur apporte sur un plateau tout ce qui leur manquait pour l'élever.

La vraie pensée glisse sur leurs prunelles comme le vice sur les ailes d'un ange.

Élite. Une émission de radio juive. L'animateur très agacé m'interrompt tout le temps. « Tu parles comme si tu étais le seul juif à pouvoir lire Céline dans ce pays. » Il finit par craquer. « Céline et bien d'autres ont été ceux qui ont aidé la "solution finale" du peuple juif en France. Et je dois dire que même si Stéphane défend la thèse d'un grand écrivain sur le nom de Céline, je le dis haut et clair ce soir, il n'empêche que Céline me dégoûte profondément. »

Le mot de la fin revient à Marc-Alain Ouaknin, seul à avoir tout compris, qui résume de la façon la plus subtile possible (cabalistique): « Stéphane a entrepris le tikkoun de Céline. »

« Vases brisés » et « étincelles de sainteté », rien à ajouter.

Équation. Les femmes sont plus naïves, somme toute, moins calculatrices, bien plus candides que ne veulent le faire croire les vidéo-clips et les romans contemporains. Je les trouve pour ma part plutôt demandeuses, à l'affut, en quête du signe favorable, comme si elles ne savaient pas que tout est pipé d'éternité, qu'elles ne

peuvent pas ne pas plaire étant posé le minimum vital d'axiomes fondamentaux: lèvres, cheveux, cul, mollets, parfum, jupe, escarpins, genoux, bas, etc. Les femmes qui savent sans le savoir l'étendue de leur pouvoir paraissent pourtant ignorer parfaitement qu'elles n'ont en réalité rien à faire, que c'est gagné d'avance, animalement, mathématiquement, comme un et un font deux. Baudelaire: Ta frêle et forte main. On sonde d'autant plus fébrilement l'affaire dans les magazines qu'il n'est rien de nouveau à en dire, pas de mystère, aucune révélation imaginable, juste l'équation de base, un con, une queue, l'un dans l'autre, une brève giclée de glucose et puis tout recommence.

Clic clac. Patrick Polochon à la radio. Avant mon intervention: « Les pamphlets de Céline, je dois l'avouer, moi je les trouve passionnants. Ce sont des textes vraiment répugnants, en même temps ils sont passionnants. » Après mon intervention: « J'ai pas envie d'entrer dans tous ces trucs-là, parce que ces apologies du blasphème, c'est pas du tout... je ne sais pas... il y a quelque chose d'inconvenant là-dedans. »

Une phrase qui métamorphose son auditeur en canapé-lit est une phrase vraie. La parole qui fait s'invaginer le discours en le traversant a raison.

Jazzman. Nabe me dédicace *Nuage*, son beau petit livre sur Django Reinhardt: « Pour Stéphane, qui sait de quoi sont faits les NUAGEs - » C'est une formule, mais elle m'a fait plaisir.

Pendant le petit concert organisé à l'occasion de la sortie du livre, Nabe me présente à Claude Nougaro: « L'auteur du meilleur livre jamais écrit sur Céline. Il est en train d'en terminer un sur Proust. » Nougaro: « Vous vous attaquez à de sacrées montagnes ! - Pour démontrer précisément qu'elles sont invincibles. » Il se plie en deux et rigole en se cachant le visage dans les mains.

Écouté et aimé. Bach, *Clavier bien tempéré*, Prélude et Fugue 5 en ré majeur BWV 850, Christiane Jaccottet au clavecin. Soleil, ciel bleu.

Produit de la civilisation perfectionnée. Un ami journaliste me demande une contribution pour un magazine exceptionnel autour du thème de la nouvelle libération sexuelle. Idée maîtresse: tout va plus vite, tout le monde est de plus en plus libre et audacieux, chacun et surtout chacune est plus décidé, plus intrépide, plus autonome. (N'importe quel système nerveux un tant soit peu subtil sent comme l'inverse est vrai, tout est plus lent, chacun est de plus en plus lourd, envieux, engoncé, contrit, faux, et un tel système nerveux, précisément parce qu'il est si sophistiqué, se révèle, et lui seul, léger, rapide, mobile, libre, téméraire, audacieux.) L'ensemble est illustré par un romantisme pseudo-pervers mêlé de gros plans pornographico-esthétiques d'érections sirupeuses, pénétrations publicitaires, fellations acidulées, masturbations de propagande... Toutes pratiques confondues évidemment. Tout est là.

Je lui donne donc un petit texte écrit dans le TGV entre Bandol et Paris intitulé *Liste rouge*. J'évoque une trentaine de femmes, chacune occupant un paragraphe, résumée à un ou deux traits singuliers, une phrase significative proférée entre mille. Il vient le prendre chez moi, le lit, l'emporte, après avoir déclaré d'un air faussement dédaigneux: « Je n'imaginais pas que tu avais couché avec autant de femmes, toi. » *Liste rouge* paraît quelques semaines plus tard, extraordinairement édulcoré par un maquettage d'une mièvrerie digne du plus médiocre magazine féminin. De petits dessins parasitent le texte comme si on avait renversé le contenu d'un sac à main sur la page: boîte de cachous, faux cils, brosse à cheveux, brosse à dents, barrette, petit mot d'amour. Son coup de fil désarmant de franchise: « Je suis furieux, tout le numéro est parfait, il n'y a qu'une seule erreur et c'est tombé sur toi ! - Quelle erreur? - Comme ta signature apparaissait en capitales et que je ne voulais pas que ton nom soit en capitales, je l'ai renvoyé à la composition, il est revenu avec une faute, un S au lieu de Z: "Stéphane Sagdanski" - Ça n'est pas grave, je considère comme un honneur d'être la seule erreur de ton magazine. Son titre est bien *Sans Nom*, non ? »

Pour fêter la sortie de l'innommable *Sans Nom*, il organise une soirée privée dans une boîte d'échangistes huppés près de l'Étoile. Il me présente à un travesti assis

à sa table: « Il est philosophe, il écrit sur Dieu. » Regard bovin du pervers. Plus tard dans la soirée, le même travesti assis sur le bar se fait sucer par une femme qu'un homme pénètre douloureusement par derrière. Le travesti lance quelques injonctions sadiques à l'homme, la femme gémit, tout autour les gens boivent et bavardent comme si de rien n'était. Aucun divertissement notable n'a lieu durant les heures qui suivent. Les invités de *Sans Nom* repartent les uns après les autres, désappointés. À une heure du matin un insipide spectacle de drag-queens attiédit à peine l'ambiance. Je le croise entre deux étages, décoche mes sarcasmes: « Au lieu soi-disant le plus porno de Paris tout le monde est sage comme une image de ton magazine. C'est le rien qui partouze avec le vide ! » Il me jette un regard ulcéré: « Chut! C'est vraiment le mot à ne pas pas prononcer ici ! - Quoi donc ? "Partouze" ? c'est tabou de dire "partouze" dans un club de partouzes où de surcroît il ne se passe rien ? Bravo ! Vive la censure ! » Il s'enfuit furieux.

Ambition. Mon idéal? Atteindre à un style aussi implacablement ensoleillé que les voyelles de mon nom: é a e a a i. La pratique minutieuse du grec, chaque jour, pour assécher la verbosité qui est en moi malgré moi.

L'hébreu, lui, a surtout servi la pensée. Cinq années d'affilée, quelques pages du *Pentateuque* chaque jour entre quatorze et quatorze heures trente, lecture à voix haute puis essai de déchiffrement en cachant la traduction de la main gauche puis vérification et correction. Ensuite lecture du *Commentaire* de Rachi correspondant.

Évidence. Mais non les juifs n'ont pas pu crucifier le Christ, bande d'idiots. Il n'était pas assez *gentil* pour qu'ils le considèrent comme un ennemi. C'est au contraire la mièvrerie universelle qui recrucifie le Christ chaque jour que Dieu défait.

Rien de nouveau sous les projos. Le sexe complice du spectacle. Le temple de la Vénus Spectatrice, à Salamine, qu'évoque Ovide.

Schizo. Une lettre signée « Louis-Ferdinand Céline ». «Cher zig-zagd... Ah, ben vrai!... le Tour talmudique que vlà!... J'suis plus anticesmites! Tu m'ôtes tout, Zig!.. Ces li(g)gnes égale Juif!.. Tous, on l'est alors!.. Le Tour (du Monde) est joué!... Ça alors!... Y'a plus d'Anticesmites! Les Judes partout, comme le "Je Suis" col(le)là! beau!... Le seul Peuple!... Jean reviens pas!... Car "un âne d'athée" vaut bien un con de rabbin!... le sire qu'on scie!... Je (un de tes proches pourtant - cherche dans ta rue, je *connais* ta gueule de youtre) chie sur ta bible, moi Ferdinand, t'as écrit "Les Décombres", "la Nausée", pauvre minable ?... Crève avecque ton "Y'avait" et ton péch(i)é à thaise...! Signé: Boule de Juif..."

Bon bon bon.

Saint-Simon. Ma joie en songeant aux milliers de pages qu'il me reste encore à lire.

De circonstance. « Que celui qui a des oreilles entende! » dit un jour Beethoven à qui le traitait de sourd.

Dédicace à Debord. « Je ne me souviens pas avoir lu de théorie aussi ardente et claire que les vôtres depuis... *Totalité et infini* de Lévinas (drôle de comparaison n'est-ce pas). »

Écouté et aimé. Ravel, *Jeux d'eaux* par Samson François. *Quatuor à cordes*, le 4è mouvement, « vif et agité », c'est moi. Le dernier des *Préludes* du Livre 2 de Debussy, *Feux d'artifices*. Le « Sanctus » du *Requiem* de Fauré.

Gentleman. Michelle consternée: « Tu es tellement poli que tu t'excuses lorsque tu éternues. »

Les joies de mon corps. J'ai mal au dos parce que j'ai la nuque raide.

À une jeune romancière.

«Chère Marlène,

Merci de votre gentil mot. Je n'ai toujours pas pu lire votre roman pour la bonne raison que ma mère me l'a pris dès le premier jour, et ne me l'a toujours pas rendu. Elle l'adore. Je vais devoir lui trancher la tête pour récupérer *La femme sans tête*. »

On s'amuse comme on peut. Quelques mois apès la sortie de *Céline seul* je reçois par la poste un prospectus dans une grande enveloppe au logo rouge et vert du CNL (Centre National des Lettres). « CONCOURS ROUSSEAU REGLEMENT Article 1: Le Ministère de l'éducation nationale et de la culture et le Ministère des affaires étrangères organisent un concours européen d'essais. Article 2: Ce concours est ouvert, sans limitation d'âge, à toute personne résidant en France ou dans l'un des pays membres, associés ou invités du Conseil de l'Europe où est accréditée une représentation diplomatique française. *Article 3*: L'épreuve consiste à composer un essai d'un maximum de 30 pages dactylographiées ou 75000 signes, répondant, dans les conditions de notre époque, à la question qui fut posée en 1750 par l'Académie de Dijon: "Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs". *Article 4*: Les gagnants recevront pour prix: le premier une somme de 50000 francs, le second de 25000 francs, le troisième de 12500 francs, le quatrième de 7500 francs, le cinquième de 5000 francs. »

Je réponds le jour même:

« Au Chef du département littéraire du Centre National des Lettres:

Cher Monsieur,

Il n'y a pas de "rétablissement" possible en sciences, lesquelles se sont toujours fondées sur leurs propres refontes. Quant aux arts, s'ils avaient jamais été "établis", ça se saurait. Enfin, pour ce qui concerne la "contribution à épurer les mœurs", l'existence même de votre concours, de votre Centre, et l'idée très

"épuratrice" que des gens attendent votre argent pour se mettre à penser, constituent en soi pour moi une ferme incitation à persister dans mes mœurs impures...

Voilà, gratuitement, tout ce que j'en pense.

Amicalement vôtre.

Stéphane Zagdanski, écrivain gracieux et inconvertible. »

Aveu. Un jour dans un café il confie avec un air d'inquiète satisfaction: «À 25 ans j'ai fait une découverte fondamentale sur le plan sexuel: j'ai réalisé que les femmes aimaient qu'on leur fasse mal ! » Moi, hilare: « Vraiment? »

À Michelle qui me croit nanti.

« J'habite toujours ici, à cette adresse, je suis toujours un pauvre, calme, et très poli écrivain, je connais toujours plus de livres que d'êtres humains et je ne gagne toujours pas ma vie. Je suis toujours dépendant de mes parents, à trente ans, mais je le considère moins comme une grande chance que comme une sorte d'invalidité, une très sérieuse inadaptation de mon corps et de mon esprit à ce monde que je ne hais point, que je n'aime pas non plus, et, en fait, que je ne considère pas comme mien. J'ai envoyé mille lettres à un millier de connards avec 99% de réponses négatives, fausses promesses, ricanements, ou juste l'habituel "Attendez que nous vous recontactions...". J'ai aussi fait des jobs qui étaient assez humiliants, et la seule manière de l'accepter était de le considérer comme une expérience destinée à être écrite plus tard, mais je n'ai jamais gagné assez pour devenir indépendant de mes parents, aussi ai-je arrêté, ou ils m'ont viré, et bien sûr j'en étais heureux parce que je savais que cela signifiait qu'il me restait une seule chose à faire, ce pour quoi j'étais né, c'est-à-dire lire et écrire huit heures par jour, et cela n'a rien à voir avec être un riche yuppy qui lézarde sur la plage sous le soleil de Miami... Ne vois-tu pas la différence ?

J'aimerais pouvoir t'expliquer cela dans un meilleur langage, mais cette soupe verbale est tout ce dont je dispose. »

Mise au point. J'apporte à Sollers une réponse aux détracteurs de mon *Céline*. Il lit le texte devant moi au café (un peu avant de me montrer un trèfle cuellli sur la tombe de Hegel, scène décrite dans *De l'antisémitisme*), ça lui plaît, ça paraît.

« MISE AU POINT »

"*Appris à l'École de Guerre de la vie*: ce qui ne me tue pas me fortifie."
Friedrich Nietzsche, *Crépuscule des Idoles*

Ânes s'abstenir. Tel est le titre que je rêve de donner à l'un de mes livres.

Hélas hélas! peine - ou plutôt dérision - perdue. Il faut se rendre à l'évidence, les ânes sont têtus comme des mules. L'ânerie est une indéracinable coutume, un langage, une métaphysique, un atavisme. Et l'ânerie littéraire, elle, un véritable cosmos. On ne lutte pas contre le cosmos. Le cosmos manque d'humour.

À quoi m'attendais-je en écrivant *Céline seul* ? En décidant de débrouiller une bonne fois la question de l'antisémitisme ? De tirer au clair un débat auquel nul ne comprend trop rien (et pour cause!)? Un problème que je suis à peu près seul, en France, à pouvoir analyser sans peur ni reproche ? Une brûlante question qui rend tout un chacun confus, confondu, morfondu, fondu, rageur, culpabilisé, grotesque, sentencieux, énigmatique, sourdement impliqué ?

Pour être très franc, je ne m'attendais à rien.

Ou plus exactement je m'attendais au rien du silence offusqué de la censure. J'étais à peu près assuré que personne ne parlerait de mon livre, que personne ne le lirait, et par avance je ne m'en portais pas plus mal. La surdité intentionnelle, la cécité téléguidée, le mutisme prétendument averti prennent

valeur de dithyrambe. Hélas! a-t-on jamais entendu un âne s'interdire de braire ?

Quelle est dès lors ma réaction aux réactions passionnées à ce livre écrit dans la plus résolue sérénité, la concentration la plus savante ?

Eh bien, au risque de paraître incurablement arrogant, je dois avouer que je n'y vois rien de nouveau. Rien d'étonnant, rien de détonant, tout cela avait été soigneusement prévu et désamorcé dans mon livre même. Question d'aptitude à la prophétie prophylactique. Si vous n'êtes pas capable, au moment où vous écrivez, de prévoir les barrages qu'on opposera à vos phrases, et si surtout vous ne parvenez pas à rendre ces mêmes phrases expertes à briser les barrages qu'elles vont infailliblement susciter, abandonnez l'idée d'être écrivain.

Je m'étais ainsi permis de citer Nietzsche ("Nul ne *ment* autant qu'un homme indigné."), Rimbaud ("La morale est la faiblesse de la cervelle.") et Mallarmé ("Un critique est une personne qui se mêle de ce qui ne la regarde pas.") afin de prévenir les indignés, les moralisateurs et les critiques, haut et fort, que j'étais parfaitement prévenu.

Là encore peine perdue. Mais là aussi c'était prévisible. Qui attend d'un diplodocus qu'il bondisse comme un jaguar fait l'aveu d'une grande naïveté, et surtout lui-même d'un flagrant défaut de souplesse.

Un exemple entre mille?

L'idée d'une "juivité de Céline" (*Le Nouveau Quotidien*), d'un "Céline surjuif" (*Le Monde*), d'un Céline "antisemita per troppo amore" (*La Stampa*), ce lieu commun le plus grossier autrement dit, cette évidence la plus faussement paradoxale qui m'a été reprochée, est précisément celle que j'ai réfutée d'emblée dans *Céline seul*. Que non seulement j'ai réfutée, mais dont j'explique qu'elle correspond à une vision invertie de la littérature à laquelle j'oppose ma conception du face à face, et que cette manie de l'inversion,

pulvérisée d'ailleurs par Céline, est tout simplement l'autre nom de ce qu'on appelle banalement... l'antisémitisme.

On comprendra donc que je n'ai rien appris de nouveau en lisant ces critiques déchaînées. Les plus amusantes furent encore celles qui grondaient d'invectives, expérience inédite pour moi. "Émule de Vergès glissant allègrement de la démonstration tortueuse à l'assertion péremptoire." "Exercices d'interprétation qui tiennent de la haute voltige." "Exorbitante prétention et astuces sophistiques." "Lecture symbolique et tarabiscotée." "Gamineries provocatrices." "Jeux de mots sortis du cabinet du docteur Lacan." "Peu de substance et beaucoup d'épate." "Patois bosniaque." "Petit esprit, tordu et provocateur." Etc.

En somme ce n'est pas si mal pour un débutant.

Je passe évidemment sur les articles qui ne sont que des compilations inavouées de citations de mon livre. Je passe sur les torchons fascistes qui concluent que les pamphlets de Céline sont mieux réussis que ses romans. Je passe sur le contresens universel concernant mon titre (qui ne signife évidemment pas "Céline le solitaire" mais "Céline l'unique"). Je passe sur le mauvais goût littéraire qui ose rapprocher Céline de Bardèche, Drieu, Bernanos ou Rebatet (sans parler des rapprochements politiques entre Céline et Vallat ou Darquier de Pellepoix!), ou qui ose se plaindre que le génie de Céline soit plus célébré aujourd'hui que celui de Max Jacob, Robert Desnos, Saint-Pol Roux, Jean Cassou, Jean Guéhenno, Jean Prévost!

Je passe enfin sur le silence total concernant la thèse majeure de mon livre, à savoir la nature radicalement délirante et anti-littéraire de l'antisémitisme, que j'oppose à la poétique du délire élaborée par Céline.

Ou plutôt non, là je m'arrête un instant. Je vais même tâcher d'être très clair:

L'inversion qui caractérise l'antisémitisme est de la même nature qu'une maladie vénérienne. On ne s'en offusque qu'autant qu'on en a joui. Me

comprend-on? Peut-on seulement me comprendre dans ce pays où la haine du judaïsme est une tradition millénaire? Où aujourd'hui encore Céline n'est diabolisé qu'en raison de l'antisémitisme souterrain de la majorité de nos contemporains?

Voir de l'antisémitisme là où il n'est manifestement pas ne signifie par conséquent qu'une chose: l'antisémitisme est là *d'où* on croit le voir. C'est celui qui le dit qui l'est. Qui s'excuse s'accuse, et qui accuse à tort se récuse aussitôt. Ce que Céline avait compris mieux que n'importe qui.

Le seul à avoir subodoré le fond de l'affaire est Michel Host, dans la *Revue des Deux Mondes*, que je salue pour sa rare lucidité: "Dans ce concert imprécatoire, Zagdanski m'a paru maltraité au-delà du bon sens, comme s'il devait porter tous les péchés d'Israël avec ceux de Céline." Sans commentaire.

Ou plutôt si, un commentaire, une petite finesse talmudique (de celles qui m'ont rendu célèbre...):

L'antisémitisme ressortit à l'inversion en ce qu'il est un type très particulier de paranoïa, au sens freudien du terme, c'est-à-dire au sens où la paranoïa s'accouple à l'homosexualité par le biais de l'interprétation économique que Freud fait de ces deux phénomènes universels. Schématiquement, la paranoïa consiste à projeter son hostilité sur un supposé persécuteur, à intervertir les rôles. Exemple:

Dans la Bible, les Israélites, conduits par Moïse, gémissent au désert après le compte rendu faussement catastrophique des explorateurs envoyés en Canaan. "C'est par haine pour nous que le Seigneur nous a fait sortir du pays d'Égypte", disent-ils. Mais Rachi, le grandiose rabbin champenois du XI^{è} siècle, rétablit les choses (mille ans avant que Freud ne parle de "projection"): "C'EST PAR HAINE POUR NOUS QUE LE SEIGNEUR. Il vous aimait, mais vous Le haïssiez. Un proverbe populaire dit: 'On croit lire chez autrui la haine qu'on lui porte.'"

Tout cela doit sembler limpide aux connaisseurs de Céline. Non pour en conclure que Céline a souffert ou connu ce qu'ont souffert les juifs, mais pour tracer simplement un parallèle entre la haine de la littérature et celle du judaïsme. C'est qu'en Occident, qu'on le veuille ou non, la littérature est une invention juive.

Quelle est au fond la différence entre un antisémite de base et un écrivain de génie?

L'antisémite présuppose que la jouissance est totalitairement limitée, qu'elle ne saurait par conséquent être gratuite, que chaque joie souffre son prix. "Rien n'est gratuit en ce bas monde. Tout s'expie, le bien, comme le mal, se paie tôt ou tard. Le bien c'est beaucoup plus cher, forcément", écrit Céline dans la préface à la réédition de son *Semmelweis*.

Or Céline, *et lui seul*, sut échapper à l'antisémitisme en réalisant quelle hostilité lui valait sa propre gratuité, comme ses malades le haïssaient de les soigner gracieusement. "Je pavoise d'être gratuit..." écrit-il dans le premier jet de *D'un château l'autre*, ajoutant ensuite que "la gratuité vous mène le bonhomme au cachot bien plus vite, plus profondément, que n'importe quelle escroquerie..."

On comprend mieux l'accusation inversée de radinerie faite aux juifs. Offrant généreusement au monde ce qu'ils avaient de plus précieux - leur Livre -, ils n'ont eu droit en retour qu'à la fielleuse accusation de l'avoir mal lu.

"Loin de craindre la dépense, je l'aime" dit Casanova dans ses *Mémoires*. À quoi l'antisémite rétorque en blêmissant: Loin d'aimer la pensée, je la crains.

L'antisémitisme est ainsi une dé-pense, au sens où la pensée s'y exténue et y sombre. Un antisémite peut fort bien par ailleurs être un savant, un érudit, un homme du monde, un saint, un génie... Il peut y avoir des délires, des opinions, des idées, un système, une politique antisémites... il n'existe pas au sens propre de pensée possible dans l'antisémitisme.

C'est cette dépense qui permet de comprendre le double fantasme d'une intelligence juive supérieure et d'une radinerie cossue des juifs. Ce que la théologie traditionnelle a toujours exprimé en désignant les juifs comme absolument inconvertibles.

Si Céline a fini par échapper à la paranoïa antisémite, c'est qu'il était, somme toute, génialement joyeux. Dès qu'il découvrit le secret de la jouissance infinie, le Seul Supposé Salaud se métamorphosa en Scintillant Solitaire du Savoir.

C'est une question de don, de bon goût, et de choix aussi: le face à face ou l'inversion, l'invention ou bien l'aversion, la subversion contre la convention, le rire de la fiction contre le rut de l'affliction, Shakespeare contre Racine. "Ça tient mieux l'coup et l'temps... Y a d'la rigolade..."

Qui dédouane Céline ne cherche manifestement lui-même qu'à se disculper. Mais qui accuse Céline ne cherche manifestement lui-même qu'à se dissimuler. C'est la vieille logique du bouc émissaire (ça s'est appelée naguère l'"épuration"), que Céline avait parfaitement saisie, laquelle est, soit dit en passant, une trouvaille biblique.

Il n'y a ni à accuser ni à défendre Céline, mais à savoir ce qu'est l'antisémitisme.

Et en la matière, je suis seul à bord.

Alors ma conclusion, dix mois après la sortie de *Céline seul*?

Ânes s'abstenir... »

La vidéo dévoilée. À cette grande soirée parisienne un caméraman filme tout et tout le monde. Un homme maladivement timide se met à pleurer, tente de dissimuler son visage à la caméra qui reste fixée en gros plan sur lui pendant plusieurs minutes. Je suis en train de discuter avec un ami acteur lorsqu'elle s'approche de nous, je la fais fuir en dix secondes, me tournant vers l'objectif en déclarant: « C'est étrange, un si gros objet pour de si petits effets. »

Logique. J'oppose ma pensée de vie à leur idéologie de mort. N'ayant jamais été violé, battu, brimé, déporté, déprimé, névrosé, angoissé, cafardeux, déchu - et ricanant sans me dissimuler de ces morpions morbides, je suis voué à être enfoui.

Ce n'est pas grave puisque c'est voulu.

À un ami écrivain qui se plaint d'avoir des critiques trop favorables.

« Cher Gilles,

La preuve de l'incohérence des critiques littéraires, c'est précisément qu'ils ont aimé ton livre. S'ils disaient du mal de tous les bons livres et du bien de tous les mauvais, ce serait encore une boussole assez sûre, et signalerait en eux au moins un flair négatif infaillible de leur bêtise, mais justement, ils caressent au hasard les limaces et les tigres sans voir de différence (la preuve: on commence à dire du bien de Sollers partout).

Ton livre est parfait, nous le savons, c'est assez. Les critiques sont les concierges de nos tours d'ivoire. Il se trouve que ton concierge t'a à la bonne, ça ne signifie rien, c'est une lubie, ça ne l'empêche pas d'être une crapule qui espionne et dénonce, mais bon, toi, sans jamais évidemment être monté à ton étage, tout en haut de la tour, il t'aime bien. Laisse faire, c'est aussi inconséquent que de la haine. »

Travail. Je commence la rédaction de mon *Proust*. Il mérite mieux qu'un banal discursif 1-2-3. Ma logique suivra donc une courbe hélicoïdale: déflagration, diversion, démonstration. Je note à part quelques exemples précis de cette logique intime au cas où on m'accuserait de prétention (le plus probable est que personne ne s'apercevra de la construction). Je bâtis sciemment *Le sexe de Proust* comme un roman. Les personnages iront souvent par couples: Adam et Eve, Marcel et Albertine, Swann et Odette, Charlus et Jupien. Les méchants? Sainte-Beuve l'imbu, Gide gloussotant, Montesquiou caquetant, les Daudet dodelinant, et puis encore et toujours

la lourde sottise antisémite. Les héros? Bergson peut-être, Balzac sûrement, Baudelaire sans faute. Mais aussi la spirale Saint-Simon, l'avenant Casanova, la claire et nette clarinette Joyce, le calame Kafka, l'incomparable Sade, le serein Nietzsche, la belle Sévigné, le fringant Freud, le scintillant Mallarmé, le vrai Rimbaud, Artaud l'archange, le radieux Diderot, le désopilant Lacan, l'intransigeant Nabokov, l'inexpugnable Céline et même la fusée Sollers. Qui d'autre? Le judaïsme et le catholicisme, pour les louanger davantage. Plus les malades, les médecins, les aristocrates, les comédiens, les homosexuels, les lesbiennes, les mères, les filles, les femmes, les hommes. Les étapes de ce voyage au bout du jour ? Paris, Venise, c'est assez.

Jeux de mains. Week-end à Deauville. Le soir au restaurant un jeune prestidigitateur anglais passe de table en table, manipule des cordes à nœuds, transforme des ballons en animaux, subtilise une montre, fait disparaître et réapparaître des foulards, troue un pull avec une cigarette incandescente, le répare en un clin d'oeil. J'applaudis et fais applaudir la salle inerte en songeant: « Et alors! Je fais la même chose tous les matins avec des mots. »

Bien dit. Mélany: « Ton père il est chez lui dans chaque journée. »

Contre-attaque. Je lis par hasard un article du grand spécialiste de l'holocauste Marrus, proclamant peu ou prou la fin de l'antisémitisme. Texte parfait au sens où il illustre par l'absurde toutes mes théories. Je saisis ma chance, je vais donner ma version originale et profondément pessimiste du phénomène. Benamou n'en veut pas pour *Globe* (« Pas d'actualité! »). Je l'envoie à *Libé* sans espoir. Trois semaines plus tard mon texte paraît dans la rubrique *Rebonds*.

> « THÉOLOGIE DE L'ANTISÉMITISME » Le meilleur moyen de ne rigoureusement rien comprendre au phénomène ultra-complexe de l'antisémitisme, c'est encore de partir des juifs. « Les juifs sont ceci », « les

juifs sont cela », « les juifs firent ainsi », « les juifs se sont comportés comme ça »... Autant avertir ceux qui n'en seraient pas résolument convaincus: depuis toujours les juifs sont des gens absolument comme les autres. Ni plus ni moins « gens » que les autres. Pour le dire autrement, les juifs sont comme les papillons: il y en a de toutes les couleurs.

En revanche l'ubiquité et l'antiquité de l'antisémitisme sont indéniables. Mais quelle extraordinaire particularité juive peut expliquer le rapport entre l'antisémitisme d'un Éthiopien et celui d'un Japonais ? Entre l'antisémitisme arabe et l'antisémitisme nazi ? Entre l'antisémitisme aristocratique à la Charlus et l'antisémitisme populaire à la Proudhon ? Entre l'antisémitisme de Marx et celui de Ford ? De Pascal et de Voltaire ? Quelle faramineuse spécificité juive peut expliquer que l'antisémitisme rejaillisse aujourd'hui en Pologne où il n'y a plus de juifs, et où du coup le dernier reproche qu'on leur adresse est de trop bien se dissimuler ?

L'antisémitisme fonctionne principalement sur le mode du fantasme. En traquer les raisons par le biais de l'analyse historique, sociologique ou ethnologique, cela revient un peu à vouloir déterminer la cause psychologique d'une hallucination par l'énumération détaillée de ses coloris. On ne saurait découvrir les « raisons » de l'antisémitisme précisément parce qu'il s'agit d'*un délire à la racine*, aussi peu *rationnel* en soi que la libido ou la haine. Or quel est (hormis bien sûr la violence physique dans les pires des cas) le point commun majeur de toutes les manifestations d'antisémitisme ? Une dénégation de ce délire par sa justification raisonnée, par la dénonciation admirative ou horrifiée - en tout cas toujours fascinée - de telle ou telle pseudo-particularité juive. Un peu comme un violeur tentant de justifier sa folie en revendiquant la beauté ou la laideur de la petite fille qu'il a sauvagement mutilée. Que penser dès lors d'un tribunal qui examinerait la morphologie et le caractère de l'enfant (« Était-elle belle ? laide ? souriante ? morose ? bien ou mal habillée ? ») pour expliquer et juger le crime de l'adulte...

Ce n'est donc pas des juifs qu'il faut partir, mais de ce qui fait la trame infiniment *subversive* du judaïsme, plus exactement de la théologie et de la mystique juives, pour entrapercevoir ce qui motive l'hostilité la plus universelle de la planète.

La grande invention du judaïsme, c'est son Livre. Et la grande innovation de ce Livre, enseigne la théologie juive, c'est d'avoir été écrit bien avant la création du monde. Les conséquences de cette pensée sont proprement vertigineuses. L'histoire ne peut plus être l'enchaînement d'événements qui s'étudient et se définissent de l'extérieur, puisqu'elle-même était devancée de toute éternité par l'étude, l'observation et l'écriture, en un mot par la littérature, condensée en ce roman gigantesque et parfait qu'est la Bible.

On comprend que la temporalité momifiée qui régnait sur l'Égypte se soit offusquée d'une telle impertinence: Vos craintives bandelettes et vos méphitiques fioles de natrum ne servent de rien, pauvres pharaons et autres zombies ! Vos phantasmes d'immortalité sont dérisoires, car c'est le temps lui-même qui s'écoule dans notre sablier livresque, en sa jubilation vivace, explosive, scandaleuse, et toujours perpétuellement autre !

Si l'on noue à présent ces deux axiomes, à savoir:

1° l'antisémitisme ressortit fondamentalement au délire;

2° l'objet de ce délire est l'invention de la lettre;

on aboutit à l'équation suivante:

L'antisémitisme est une haine métaphysique de la littérature, de sa puissance à la fois de création et de décomposition subversive du monde.

Tout cela est trop abstrait et métaphorique pour être valable ? Pas si sûr. Il y a quelques années, un universitaire écrivit une thèse de lettres modernes afin de démontrer que Lautréamont était un charlatan. Que ses figures de style étaient absurdes, sa logique fantasque, ses trouvailles controuvées, que son génie en somme était une imposture. Nul ne prêta vraiment attention à cette réincarnation crétine de Zoïle, lequel réfutait déjà il y a vingt-quatre siècles,

employant à peu près les mêmes arguments (l'inadéquation du style au réel), le fabuleux génie d'Homère. Quelques années plus tard, notre fielleux professeur dénoncera une autre inadéquation au réel: l'existence et la fonction des chambres à gaz, pour en conclure bien évidemment cette fois que ce sont les juifs les imposteurs. Eh oui, cet universitaire n'est nul autre que Robert Faurisson.

L'antisémitisme revêt en permanence la figure de l'inversion paranoïaque, ce que Freud qualifiait de « système philosophique déformé ». La puissance littéraire du judaïsme résidant dans son inouï principe théologique (la Bible précède le monde), la haine qui l'accable fonctionne donc comme une *anti-théologie*, ce qui est très différent d'un racisme ordinaire. L'antisémitisme est proprement une *théosophie déformée*.

C'est ainsi que l'accusation séculaire de pingrerie faite aux juifs est une inversion de ce fait théologique que la charité, le don et la gratuité sont des concepts fondamentaux du judaïsme. Ainsi du *don* de la Thora sur le mont Sinaï. Or cette Thora qui s'infuse dans l'ensemble de la Bible, les juifs eux-mêmes en ont fait don aux non-juifs en la diffusant. Ceux-ci sont ainsi en dette vis-à-vis des juifs. Nous sommes leurs débiteurs, disent les antisémites, ils ont une charité d'avance sur nous, ils thésaurisent notre dette, ils possèdent un bien qui nous revient. Traduction théosophique déformée: Ils ont la nuque raide, refusent de se plier à nos lois, ils sont littéralement *inconvertibles*, leur trésor n'a pas de valeur d'échange calculable, ils sont donc tous abominablement riches et radins.

Autre exemple de théosophie déformée, l'organisation méthodique de l'extermination des juifs d'Europe, qui prit la forme d'un gigantesque « holocauste » biblique, par un spasme de fureur du réel contre l'étrange symbolisme sacrificiel du Livre. Et la récupération industrielle par les nazis des moindres déchets cadavériques ne revenait qu'à œuvrer contre l'irrécupérabilité

idéologique du judaïsme, ce que les théologiens appellent depuis toujours « le reste d'Israël ».

L'inversion la plus fréquente de nos jours n'est cependant pas celle des crétins purs et durs, fascistes et punks divers qui demeurent grâce au ciel fortement minoritaires, mais celle des experts, historiens, sociologues, économistes, idéologues de tout bord que la question de l'antisémitisme fascine manifestement. Ainsi dans *Libération* du 14 octobre 1993, un historien qui entend démontrer le « recul de l'antisémitisme » et la « permanence de la xénophobie » commence par établir une « observation fort simple », à savoir que les juifs ne sont pas un peuple comme les autres, et que l'antisémitisme vient historiquement « de leur attachement obstiné à leur propre Dieu et de leur refus de ceux des autres ». On retrouve ici, sous couleur d'analyser et bien évidemment de condamner l'antisémitisme, l'un des arguments les plus éculés de la secte antisémite depuis des siècles: les juifs sont persécutés parce qu'ils ne sont pas comme les non-juifs. La seule différence entre l'historien et l'idéologue c'est que l'un prétend expliquer et que l'autre accuse. Mais on en revient toujours à l'idée de fond que si les juifs sont haïs, c'est nécessairement qu'ils sont haïssables.

On a en effet toutes les raisons de se montrer optimiste. »

À un jeune écrivain.

« Cher Monsieur,

Merci pour l'envoi de votre *pilpoul* platonicien que j'ai dévoré d'une traite et beaucoup aimé. Il est merveilleusement drôle et cohérent et pertinent et subversif, autant dire que je vois mal quel critique littéraire osera en dire du bien. Ils n'aiment généralement pas qui les devinent (je parle des journalistes), ni qui les dépasse. La routine en somme.

Pour ma part, comme vous le savez peut-être, j'ai une chronique dans *Globe-Hebdo*, un torchon spectaculaire où je m'amuse beaucoup d'être

affreusement rapetassé, censuré et surveillé. Je vais tâcher de faire quand même quelque chose sur *Le journaliste*, mais je ne suis pas absolument sûr des réactions que cela va provoquer, et peut-être mon texte ne passera-t-il pas. Mais peut-être que si, ils sont si sots. On verra.

Quoi qu'il en soit, votre livre est une perle, et c'est rare. Encore merci et bravo. Je me ferai une joie de vous envoyer mon propre *Le sexe de Proust* dès sa parution. Je n'oserais dire que c'est une perle, mais j'ai tâché de faire qu'il soit suffisament rare... »

Conduite d'échecs. Il avait tout pour faire un bon champion aux échecs, laissa tomber à vingt ans et poursuivit sa vie sur ce modèle de l'auto-sabotage (études, amis etc.). Loujine sans le génie, son existence est une incessante partie d'échecs qu'il s'acharne à abandonner avant de la remporter tout à fait. Il monte une revue, interroge un écrivain célèbre pour son premier numéro, fout tout en l'air par ses questions très agressives. Il me demande de participer à une livraison sur la peinture, noue une amitié homosexuelle mal voilée avec moi, me donne carte blanche puis réécrit mon texte sur son ordinateur au dernier moment de façon parfaitement arbitraire (il met le mot « portail » au lieu du mot « armoire » etc.), fait de même avec les autres participants comme s'il désirait tout brûler sur son passage. Aux dernières nouvelles sa revue à coulé corps et biens.

Faulkner: « Désir et poussière: situation du joueur pat. »

À Joan. « J'ai fait un test HIV et je sais que je n'ai pas le sida (je le savais mais c'était pour être 100% certain). Nous pourrons donc avoir beaucoup d'amusement sexuel aussitôt que tu auras atterri! Comme tu le sais peut-être le harcèlement sexuel est une spécialité parisienne, et ici personne ne songerait à s'en plaindre. C'est la France. »

Colloque. Je comprends que je suis tombé dans un traquenard en voyant les molosses cravatés à l'entrée et les exemplaires de Brasillach sur les tables. Ils m'attendent dans le rôle du bon juif qui dédouane les ordures. Ils ne vont pas être déçus. Ces vieux crabes raffolent de *Bagatelles*? je leur torpille une citation: « "L'esprit n'aime pas les rassemblements." La preuve. » Un facho ranci, évoquant l'interview que lui accorda Céline à Meudon, décrit pendant une demi-heure avec une nostalgie minutieuse son vieux magnétophone à ruban, oubliant de raconter ce que lui déclara le génie fulminant de la route des Gardes. À chaque fois que je prends la parole (« Le corps d'un écrivain est une amphore de mots qu'il déplace avec lui... ») l'aigreur monte d'un cran. Entre deux provocations (« Tous les céliniens sont morts, Céline seul est vivant ! » «Je ne vous ferai pas l'injure de vous rappeler ce que Céline pensait de Brasillach: "Petit employé zélé de la Propaganda-Staffel ambitieux, politiqueux, pédaleux néronien - qui serait aussi bien parti pour Londres s'il y avait pu décrocher un ministère du Cinéma - *son ambition* - bien gentil mais minute pour les comparaisons! les sublimations!" Céline seul! Combien de fois faudra-t-il vous le dire ? »), je m'ennuie ferme. Je remue un pied sous la nappe de la grande table. La veuve soudain hamletisée du demi-cul-de-jatte Gen Paul se lève de son fauteuil au premier rang et vient hystériquement taper sur mon pied branlant comme pour écraser un insecte en hurlant: « Oh mais il est énervant avec son pied ce Galanski! » Nabe et Laura (cf. la page 13567 du tome XII de son *Journal intime*) sont dans la salle. J'en profite pour annoncer *Lucette* tout en faisant l'éloge de l'élégante vieillarde. « Lucette fut le vrai corps vivant de Céline. Il consacrait toute son énergie à penser, son cerveau gigantesque débordait de sa carcasse malingre et malade, sa nervosité musicale parcourait de fibrillations le coffre décharné de cet antique clavecin d'os et de veines. Lucette lui tenait lieu de réservoir de souplesse et de grâce, elle fut son trésor de sensualité, son sexe, ses muscles, sa vigueur. »

Bombe sexuelle. Mon épuisement en arrivant aux dernières pages du *Sexe de Proust*, comme si j'avais fomenté un véritable crime.

À Michelle.

« Mon bel ange, comment vas-tu ? À mes yeux tu n'as pas l'air mal sur cette photo en train de pousser la montagne. Mais chérie, les montagnes sont faites pour être escaladées, pas déplacées ! T'ai-je déjà dit que tes bras sont l'une des parties de ton corps que je préfère ? Merci pour ce somptueux coude. »

Trouvé. Je me suis longtemps demandé pourquoi j'étais si peu jaloux. D'abord parce que je ne crains pas la concurrence. Ensuite parce que, contrairement aux paroles de Billie Holiday dans *I'm in a low-down groove*, mon cœur a le sens de l'humour.

À un jeune écrivain.

« Cher Jean Gatty,

Merci pour votre mot. Que diriez-vous de nous rencontrer, quand bon vous semblera, pour discuter tranquillement du *Journaliste* et des journalistes ? Vous pouvez m'appeler au 42 25 98 25.

Je suis en train de réfléchir à un moyen de faire un article sans éveiller l'attention des censeurs. Inutile de vous dire qu'il est inconcevable de décrire carrément le contenu de votre livre dans *Globe*. Il faudrait imaginer une ruse, du genre : "un livre à lire pour tous ceux que le journalisme passionne!", vous voyez, ou alors utiliser un double langage, je ne sais pas...

Voici un exemple des difficultés auxquelles je me heurte parfois: Ayant entendu parler de la sortie de *Cette mauvaise réputation* de Debord, j'ai désiré faire un article (je n'avais pas encore connaissance du livre même). À ma grande consternation, je fus pris de court par un pigiste de *Globe*, spécialiste de rock ayant la charge de la rubrique culture! Ce plaisantin a fait un grotesque et prompt "éreintement" (intitulé "Bonnet d'âne pour Guy Debord...", je vous jure

que je n'invente rien), dont je ne découvris la raison qu'en lisant ce que Debord dit, avec raison, de *Globe* dans son livre...

Voilà.

À bientôt donc.

S Z

P.S. Pour le *pilpoul*, c'est un mot qui vient de l'hébreu *pilpel*, lequel signifie "poivre" (même racine que *falafel*). C'était autrefois un jeu dialectique de haut vol ("poivré") entre talmudistes, qui consistait à se poser des colles bibliques (ces gens-là connaissaient, à la lettre près, la Bible par cœur), le défi consistant à ne jamais répondre à une question que par une autre question... Figurez-vous qu'on trouve ce mot, légèrement distordu, chez Céline (qui n'en savait sans doute pas la signification exacte et pour qui le "Pic Poul" devait correspondre à "ergoteries juives") parlant de Proust dans une célèbre lettre: "Oh Proust s'il n'avait pas été juif personne n'en parlerait plus! et enculé! et hanté d'enculerie. Il n'écrit pas en français mais en franco yiddich tarabiscoté absolument *hors de toute tradition française*. Il faut revenir aux mérovingiens pour retrouver un galimatias aussi rebutant. Ah ça ne coule pas! Quant aux profonds problèmes! Ma Doué! Et la sensibilité! Pic Poul! Cependant je lui reconnais un petit carat *de créateur* ce qui est RARISSIME, il faut l'avouer."

Excusez cette mini-conférence improvisée, mais je me la fais à moi-même également. En tout cas c'était un terme évidemment élogieux pour désigner votre dialogue.

Cordialement. »

La ballade du non-névrosé.

Le non-névrosé n'a besoin de rien.

Le non-névrosé ne réclame rien.

Le non-névrosé ne revendique rien.

Le non-névrosé ne se plaint de rien.

Le non-névrosé ne quémande jamais.

Le non-névrosé ne milite pas.

Le non-névrosé garde le sourire aux lèvres.

On reproche assez fréquemment au non-névrosé de parler trop fort et de rire trop haut.

Le non-névrosé ne déteste personne, apprécie tout le monde, en aime fort peu.

Le non-névrosé n'a jamais fait d'analyse, n'en fera jamais. Cela lui est reproché comme une tare par tous les grands névrosés.

Le non-névrosé ne craint pas la solitude.

Le non-névrosé aime bien faire l'amour sans en faire une maladie. Le non-névrosé peut aussi facilement faire très fréquemment l'amour que s'abstenir longtemps. Chez le non-névrosé débauche désinvolte et chasteté profonde se conjuguent.

Le non-névrosé attire tous les névrosés à la ronde comme une balise de secours. Son énergie aimantée est immanquablement repérée et traquée par des monceaux de limaille d'aigreur.

À sa connaissance le non-névrosé n'a jamais fait de complexe d'Œdipe.

Le non-névrosé et son inconscient ça fait deux.

Le non-névrosé aime bien son père, sa mère, ses frères et ses sœurs sans en faire une obsession.

Concrètement le non-névrosé est grand, beau garçon, bien dans sa peau. Séduire lui est d'une facilité déconcertante. Il lui est arrivé parfois par lassitude de choisir de rebuter une hystérique à force de sarcasmes quand elle ne demandait qu'à être amadouée par le baume de ses caresses. Le non-névrosé agace beaucoup et afflige souvent par sa manière désordonnée et incohérente de draguer en soirée ou dans une réunion publique. C'est que le non-névrosé préfère goûter ses triomphes dans l'ombre.

Le non-névrosé ne fait pas d'erreur, son intelligence appartient à la catégorie « fulgurantes ».

Le non-névrosé sait lire dans les pensées.

Le non-névrosé n'a pas de parents ni de famille, n'en aura jamais, n'en a jamais eu. Il feint de reconnaître pour siens cette mère et ce père qui le comblent de leur affection depuis sa naissance, parce qu'il est habitué à eux et qu'au fond il les aime bien.

Le non-névrosé est d'une courtoisie inégalable. « Comment allez-vous ? » est sa formule d'usage.

À un ami prêtre.

«Cher Michel,

Comment allez-vous?

Je reçois à l'instant le *Saint Jean de la Croix*, merci de tout cœur. Je vais le lire très bientôt avec avidité. Je trouve très émouvant ce que vous m'apprenez dans votre aimable dédicace sur son dernier désir: qu'on lui lise le *Cantique*. Je ne l'oublierai pas. Goethe demanda "plus de lumière"; saint Jean de la Croix sut d'emblée où elle se trouvait.

Quels sont vos projets maintenant ? En ce qui me concerne, je termine juste un texte sur les Présocratiques et Nietzsche pour un ami qui prépare un recueil d'essais philosophiques. Mon *Proust* quant à lui devrait paraître au printemps, son titre exact sera *Le sexe de Proust*, titre obscène en apparence mais en réalité plus grammatical et physiologique que bêtement organique (un peu comme on dit: quel est le sexe de cet animal ?), afin de montrer la position foncièrement "hétérosexuelle dans l'âme" de Proust, à l'encontre des ricanements usuels (Gide, Cocteau, etc.) concernant le travestissement dans la Recherche de son homosexualité de fait. Mais cette histoire de sexualité littéraire que j'ai abordée de front n'est qu'une parcelle du thème de mon livre, dont le véritable axe, dévoilé comme tel, sera la position catholique majeure et triomphante de Proust, par la biais d'une assomption de son judaïsme maternel, et afin de transmuter son roman en une véritable résurrection. Donc éloge appuyé du catholicisme de ce théoricien hors-pair des "hommes-femmes" (les

homosexuels tels qu'il les nommait: d'où mon titre explosif....). J'espère que vous aimerez mon livre et pardonnerez ce titre choquant et fanfaron (mais vous me connaissez déjà, et savez que je ne sais pas me retenir de faire ce genre de clowneries...). »

Escapade. Je décide d'aller dîner seul au restaurant. La douceur de l'air pollué nappe la ville comme une couche de neige tiède. Je sifflote *Take the A train* en remontant la rue Clignancourt. C'est une lagune de désordres et de récréations qui grimpe vers la lumière horizontale, un tapis roulant goudronné de travaux, traversé par des bouffées de brouhahas exhalés des échoppes africaines, épiceries arabes, salons de coiffure sri lankais et minuscules restaurants chinois. Ce quartier est un des plus agréables, des plus vivants, des plus sereins de Paris. Le plus détesté aussi. Barbès, la Goutte d'Or, la virevolte des burnous, des boubous, des keffiehs et des djellabas, les étrangers qu'à peu près tout le monde exècre. Eschyle: « La mauvaise langue est prête contre l'immigré et quelque propos salissant est bien facile. » Je croise une Africaine avec son bébé en croupe, rayonnante de beauté pure, cambrée comme la figure de proue d'un vaisseau d'énergie solide. Le boubou vert pomme drapé sur la croupe sinueuse et pleine, le turban sur les cheveux nattés en macarons luisants comme de la réglisse fraîche, le visage pulpeux qu'on a envie de lécher, sucette d'ivoire humide niellé par les scarifications plus foncées sur les pommettes, pétales noirs fuselés qui éclosent dans du satin sucré, le nez et la bouche laqués, si délicats, du marbre fondu, les épaules et le cou d'une élégance rarissime chez un être humain, et toute la grave splendeur végétale de ce corps inouï qui avance en oscillant. Shakespeare: « Then will I swear beauty herself is black, /And all they foul that thy complexion lack.»

Pourquoi les Noirs sont-ils aussi universellement abhorrés? Parce qu'ils sont plus lumineux, simplement. Ils ont la grâce, aux autres l'aigreur.

Cruel contraste, le commissariat face à la poste. Érigé comme un champignon en quelques mois, imposant mirador de verre argenté hérissé de caméras de surveillance,

grouillant de flics bovins, arrogants, racistes, sempiternellement détestables. L'Africaine doit descendre du trottoir pour contourner trois flics qui discutent. Les a-t-on jamais vu s'écarter pour céder le passage. À quoi bon être poli quand on est armé d'une mitraillette et vêtu d'un gilet pare-balles. Deux autres flics vérifient la carte de séjour d'un Arabe, spontanément suspicieux, ruminants molosses butés jusqu'aux dents, inébranlables de connerie servile et de méchanceté rancie.

Extrémité de la rue Clignancourt, le kiosque à journaux. « NOTRE TEST DU MOIS: ETES-VOUS UNE SALOPE ? » « LES SOUS-DOUEES DE L'ADULTERE » « SOIS JALOUX, MON AMOUR » « SEXE: POURQUOI ON VEUT POURQUOI IL NE PEUT PAS » « DIX MOYENS POUR DEVINER SI VOTRE MEC EST UN BON COUP » « UNE MERE TEMOIGNE: "MON FILS EST HOMOSEXUEL!" » « VIVRE AVEC UN MEC BRUTAL » « CALVITIE, HYPERTENSION, PROSTATE, POIGNEES D'AMOUR, IMPUISSANCE: COMMENT GARDER SON HOMME EN PLEINE FORME... » « VIE A DEUX. LES MECS QUI NE SERVENT A RIEN. TESTEZ LE VOTRE! »

Papier peint de glapissements multicolores, vulgarité cynique, puérilité arrogante, sommations publicitaires, vacuité pornographique, sourires comminatoires, tout cela reflétant l'immortel moralisme frigide et figé des méprisables vigiles de l'existence. Slogans de l'Époque, il faut s'y faire.

Je dépasse la rue Condorcet. La dernière affiche consensuellement scandaleuse de Benetton est une jolie femme nue aux cheveux courts, de profil, sur la pointe des pieds, croisant les bras pour cacher ses seins et exhibant grâce à une habile manipulation de l'image un pénis d'homme, beige rosé pâle, non circoncis, discret, courbé, crépu, détumescent. Juste à côté, une affiche avec ce seul slogan, signé d'une organisation d'activistes homosexuels: « L'ART NE PEUT RIEN CONTRE LE SIDA. »

L'idéal du moi communautaire du siècle finissant est ainsi posé. Voici venir le règne de l'androgyne sermonneur, de l'hermaphrodite salarié, du surveillant de l'éjaculation censurée. « Sortez couvert! » Le pitoyable calembour initial est devenu

un fulminant mot d'ordre despotique. Et qui oserait en rire aujourd'hui courrait sérieusement le risque de se faire lyncher.

Au niveau de la rue de la Tour d'Auvergne, passant devant un distributeur extérieur de préservatifs gadgets dont l'obscène ressemblance avec un distributeur de chewing-gums est frappante, je repense à mon petit pamphlet sur les capotes.

La femme qui sort d'une librairie de la rue Cadet tient à la main un quotidien déplié dont la une claque à mes oreilles mentales comme une déflagration. « AVORTEMENT: LE PAPE HORS-LA-LOI » Une photo en couleurs, assez originale d'ailleurs, représente Jean-Paul II vu du ciel un peu comme le *Christ* de saint Jean de la Croix, avec la soutane, la large calotte blanche, la chasuble vermillon posée sur ses épaules, deux ailerons de mercure, la couronne de cheveux, le large front bombé comme celui d'un dauphin. J'achète le journal, je le lis en avançant à travers le marché de la rue Cadet, relevant les yeux à intervalles réguliers pour éviter les passants et les merdes de chien. Le Pape vient de sortir sa dernière Encyclique, consacrée à l'avortement, la contraception, la procréation assistée, la peine de mort, le diagnostic prénatal, l'euthanasie, les mass-médias, la démocratie moderne. Ce qu'il nomme « la culture de mort ». Le journal cite des extraits de l'Encyclique du saint empêcheur d'avorter en rond. « L'État tyran... Tout semble se passer dans le plus ferme respect de la légalité, au moins lorsque les lois qui permettent l'avortement ou l'euthanasie sont votées selon les règles prétendument démocratiques... Les contre-valeurs présentes dans la "mentalité contraceptive"... Les embryons surnuméraires... »

Sur la page de dos du dossier « Pape hors-la-loi », un article annonce, avec un mois de retard, la parution d'un décret au *Journal officiel*, passé inaperçu, cosigné par le Premier Ministre et le Ministre de la Défense, autorisant la gendarmerie nationale à ficher toute personne liée de près ou de loin au terrorisme, ainsi que ses parents et amis présents passés et futurs, sans oublier de faire figurer au dossier, « directement ou indirectement, les opinions politiques, philosophiques et religieuses ainsi que les appartenances syndicales » des présumés coupables aussi bien que de leurs victimes potentielles. Le « directement ou indirectement » du décret m'arrache un grand

sourire, ainsi qu'une citation de Balzac par le journaliste offusqué (trop tard!): « La police, comme les jésuites, a la mémoire longue. »

« La démocratie, en dépit de ses principes, s'achemine vers un totalitarisme caractérisé », proclame l'Encyclique *Evangelium vitae*.

Métro Cadet, un autocollant clandestin est posé sur une cabine téléphonique, un dessin caricatural du Saint-Père en foetus grimaçant, avec la légende: « Monsieur et Madame DEUX ont le plaisir de vous annoncer l'avortement de leur petit Jean-Paul. »

Ce que j'en pense ? Un homme qui se fout tout l'univers à dos, qui suscite autant de haine crue dans son sillage, qui a de si bonnes références littéraires et qui vit tel un solitaire dans la splendeur cathédralesque d'une ville-refuge gorgée de chefs-d'œuvre ne peut que m'être sympathique.

Voici Chartier. Le néon rouge avec la flèche arquée. Dans la cour une pensée pour Lautréamont. La vieille porte-tambour, les serveurs en habit, les lustres, les casiers numérotés, les nappes en papier gauffré, les menus tapés à la machine, le brouhaha.

Je suis arrivé.

Scandale. Nabe au téléphone. Tout le petit milieu des avariés célinoïdes est en ébullition. Ces sous-golems ont cru comprendre à travers mon annonce que son prochain roman parlerait du sexe de Céline. Lucette a même reçu une lettre antisémite de la debordienne fêlée Colette Débris. D'accord, d'accord, je vais réparer ma bourde. Un mot à Lucette, un autre à Laudelout.

> « Chère Lucette,
>
> Comment allez-vous ?
>
> J'apprends que cette histoire grotesque, dont je suis bien involontairement la cause, atteint des proportions considérables, que Marc-Édouard, écœuré et malade, n'arrive même plus à écrire, ce qui est un comble, et que mille céliniens et lucettiens bien intentionnés vous harcèlent et vous ennuient. Sachez que je regrette vraiment que vous soyez malmenée de la sorte par ma

faute. Si j'avais pu deviner que mon intervention servirait de prétexte à vos amis et ennemis (ce sont d'ailleurs *les mêmes*) pour vous noyer sous leur sollicitude aigrie et revancharde, eh bien j'aurais tourné sept fois mon amitié dans ma bouche et n'aurais pas évoqué ce livre de Marc-Édouard, qui n'était pas même ébauché à l'époque, dont je ne savais rien sinon que ce sera un merveilleux hommage au plus grand des écrivains à travers la plus grande femme d'écrivain. Tout ce que Marc-Édouard m'avait dit de son projet, c'était que les voix, les dialogues, la musique lente des conversations y auront une grande place, parce qu'un livre autour de Céline doit être avant tout musical... Vous voyez qu'on est loin de tout ragot vénérien. Je sais que vous êtes assez intelligente et fine pour ne pas vous faire d'illusion sur ce qui motive réellement ces agités. L'amour obsessionnel qu'ils prétendent porter à Céline, et qui se manifeste par leurs querelles biographiques débiles autour d'une date, d'un lieu, etc. - et aujourd'hui autour d'un mot! -, n'est que le masque de leur haine aveugle. Ils exècrent Céline, son énergie, sa joie, son grand style (à tous les sens du mot). Or cette puissance de son écriture, Céline l'a puisée pendant plus de 30 ans en vous, dans votre grâce, votre féerie, dans votre corps bien sûr, mais au sens où vous étiez, vous, sa fontaine de santé, dissociée de son propre corps malade, gourd, et impotent. Vous avez été l'encrier de Céline.

Tout ceci pour vous dire que je vais faire pour la première fois ce que je ne fais rigoureusement jamais, je vais me *justifier*, écrire au *Bulletin célinien* pour faire une mise au point et que cesse cette farce.

Je vous embrasse.

Stéphane Zagdanski

P.S. J'aurais dû être moins altruiste, parler de mon livre à moi, qui sortira en septembre et s'intitulera... *Le sexe de Proust*. À la réflexion, ça aurait été un autre genre de tohu-bohu, mais qui eût mieux valu quand même. Personne ne songerait à embêter la femme de Proust...

« Cher Laudelout,

Comment allez-vous ?

Je n'ai pas eu le temps de vous dire au revoir ni de vous remercier la dernière fois.

Alors, il paraît que j'ai fait scandale ? Nos chers fans de Céline ne supportent pas un mot employé parmi mille autres ? Quel étrange et subversif vocable cela peut-il bien être ? "Meudon", "écrivain", "femme", "corps", "Lucette", "Juif" ? Non, "sexe" ! Délicieuse pudeur ! Ils hurleraient au lynchage contre un homme de lettres qui déclarerait, je ne sais pas... "Je suis le Père Sperme!" par exemple. Quelle honte ! Oser métaphoriser sa semence sans appeler le public à mettre des capotes ! Qui a osé écrire cela ? Louis-Ferdinand Céline ? Ah bon.

Cordiale poignée de main.

S. Z.

P. S. Vous pouvez bien évidemment publier ma lettre, afin que cesse toute cette grotesque clownerie, et qu'on n'accable plus Lucette ni Marc-Édouard Nabe, qui n'ont rigoureusement rien à voir avec une *pure métaphore mystique* employée par STÉPHANE ZAGDANSKI, l'homme qui jouit en mots. (Vous pouvez aussi publier ce post scriptum.) »

À un écrivain célèbre.

«Chère Dominique Rolin,

Merci infiniment pour vos deux beaux livres. Je les mets sur ma table de nuit, juste sous un tome des *Mémoires* de Saint-Simon que je suis en train de dévorer, et aussitôt Versailles quitté je sauterai dans votre *Train de rêves* pour me rendre au *Jardin d'agrément*.

Cet été, un soir d'ennui, j'allume la télé, ne m'attendant qu'à la bouillie colorisée dont cette boîte de conserve regorge d'habitude. Je tombe par hasard

sur une belle femme, que je n'ai jamais vue, calme, posée, et dont les paroles éclatent par leur tranquille intelligence, leur sobre luminosité.

C'était vous.

Merci encore.

Cordialement vôtre. »

Le T qui retourne tout. Je redécouvre le *Roman de Renart*. Quelle mangrove de délices! Une fois qu'on s'est dépétré d'entre les diverses branches, les transcriptions, les éditions, les préfaces, les postfaces, les notules notoires, les glissantes gloses, on rigole d'un bout à l'autre de Maupertuis. Le goupil de mon enfance était évidemment plus débonnaire, une sorte de Jeannot Lapin feuilleté de stratagèmes, plus rouquin que coquin. Celui-ci, l'original, est moins édulcoré. C'est une crapule lubrique, un parjure violeur trompeur et assassin à qui tout ne réussit pas. C'est un régal de se balancer de branche en branche tel un mandrill bigarré et jongleur, de fureter dans les broussailles de ce *Roman* versifié en ricanant des mièvres jungleries de Kipling en regard du Renart.

La leçon de Renart « qui tant savoit d'engin et d'art » est assez simple. L'existence est essentiellement drolatique. Le viol, le vol, le mensonge, la tromperie, le meurtre, l'usurpation, l'emprisonnement, la mutilation, l'humiliation, les affres de l'existence sont choses risibles au plus haut point. La plus pathétique des catastrophes, observée depuis le cœur de sa forêt d'imbroglios circonstanciés et de plaintives péripéties, est une bouffonnerie extravagante qui ne doit susciter ni l'indignation ni le blâme. Une tique sur le dos d'un dogue n'a nullement la perspective apeurée et douloureusement hurlante du cambrioleur dans la cuisse duquel se cramponnent les crocs du mâtin. La seule façon d'envisager l'animalière humanité remueuse, bavardeuse, trépigneuse, pleurnicheuse, complaigneuse, sautilleuse, guerroyeuse, jugeuse, travailleuse, ricaneuse, assassineuse, copuleuse, piailleuse, pilleuse, dévoreuse, révolteuse, insulteuse, mesquineuse, criailleuse, chantonneuse,

asservisseuse, assourdisseuse, insignifieuse, fatigueuse, accableuse, c'est sous un angle dérisoirement comique.

Au pessimisme absolu et glacial de Machiavel, qui évoque déjà le lion et le renard, les auteurs du *Roman* ajoutent une spire d'audace, un coup supplémentaire de vilebrequin dans la croûte de grimaces narcissiques de l'humaine limace *homo sapiens*. Non seulement l'espèce est vile, ignoble à vomir, affreuse de grotesques torsions malhabiles, mais en outre elle n'est pas seulement digne qu'on s'en désole. L'homme prête à rire.

Renart dépasse aussi Darwin, en ce sens. Certes, humains abrutis, assoupis en vos miroirs, vous descendez du singe, mais encore du coq, du lièvre, du loup, de l'ours, du lion, du blaireau, du mâtin, du bœuf, de l'âne, de l'escargot, du ver de terre. Vos tergiversations infinies, vos prétentieux discours débiles ne sont à tout prendre que bafouillis sonores, braiments, hurlements, rugissements, caquètements, hululements, glapissements, aboiements, brouhaha disgracieux, blabla baveux, barbant bavardage. Poésie, philosophie, polémique, rhétorique, sophistique, églogue ou tirade, déclamation ou calembour, injure ou bon mot, sorite ou sornette, chaque parole que vous proférez est un canard, chaque son surgi de vos lèvres un abominable couac !

D'où la langue merveilleusement sonore, saccadée, râpeuse du *Roman*, ce vieux français très consonantique, si peu euphonique, si beau, si mordant, mâchonnant le réel d'une machination à l'autre du goupil, cet argot vigoureux, cette prose époustouflante d'injures et de moqueries: « Pute merdouse, pute vielle, pute teignouse... ».

Chardin, l'auteur de l'inoubliable *Raie* et d'un troublant *Autoportrait aux bésicles*, turban blanc, ruban bleu, foulard rose, regard intense, a aussi peint, c'est moins connu, de très ironiques ouistitis: le singe antiquaire, le singe peintre. La tradition vient de Téniers, elle sera reprise par Decamps. Le souriant message est clair. L'homme est un simiesque poseur. Même évidence traduite sur le plan du verbe par Ésope, La Fontaine, Swift, et le *Renart*.

Étrangement Nietzsche n'aime pas Renart. Il le classe avec Socrate et les juifs dans la catégorie des dialecticiens, des faibles qui usent de leur ruse pour faire ployer les forts. Pas si sûr. Renart et Socrate n'ont rien à voir. Socrate est laid, il convainc d'autant plus aisément que son ramage contredit son plumage. Nul Grec ne pouvait imaginer, voyant cette méduse, qu'elle eût une voix de sirène. C'était le contraste entre l'âme et le corps qui hypnotisait les Athéniens, en cela Nietzsche n'a pas tort. Renart en revanche n'est pas comme chez La Fontaine un pur beau parleur. Après avoir dérobé les anguilles, au marchand qui l'insulte il rétorque: « Seigneur, n'ai soing de noise faire. Or direz ce que vous plaira, Je suis Renart qui se taira. » D'emblée toute la forêt le hait, le craint, le jalouse, Renart est un aristocrate, il se moque ouvertement du pouvoir en persistant dans son être, simplement. Il ne convainc pas, il se contente de vaincre le plus souvent, de perdre quelquefois, de se revancher toujours. Renart n'est pas le moins du monde un philosophe, un idéologue, un penseur: c'est un criminel, il « ovre contre nature ». Comment le génial moustachu a-t-il pu passer à côté de cette inversion des valeurs. À mon avis, la faute en revient à l'étymologie. Pour une fois la philologie a égaré Nietzsche, car Renart vient de Reginhart, « conseiller ». Quelle erreur. Renart, contrairement à ce qu'il dit lui-même (c'est une ruse) ne conseille personne: il sait, et il blouse.

Que sait-il ? Là est la question. Renart sait l'incommensurable, l'incoercible fond de vanité où s'empêtrent les hommes. Renart, c'est La Rochefoucauld (le goupil est aussi un frondeur) moins la politesse. « Renars qui tot siecle abeite », Renart le trompeur universel, celui qui rend le monde stupide, celui qui abêtit la sécularité, qui abrutit le temps, qui sait qu'il ne se passe rien d'autre que l'éternel retour de la connerie, l'aveugle bêtise du sexe. L'une des dernières branches du *Roman* décrit l'extraordinaire sculpture du roi Connin, l'ami de Renart. C'est un con que le roi creuse sur le sol avec une bêche, dans lequel Renart va faire tomber tous ses ennemis. Il convainc le roi que son œuvre est imparfaite. Pour l'améliorer dans le sens de l'exactitude, il faut transformer l'horrible fente en deux trous, grâce aux lanières en cuir de cerf: exit Brichemer. Puis il faut masquer ce gouffre satanique au moyen d'une

crête de coq: Chantecler se voit sacrifié aux lèvres du vagin extraordinaire. Enfin la hure d'Isengrin sert de toison, et Renart obtient sa victoire finale: il fait sombrer ses ennemis dans la vulve du monde!

Lettre à un jeune célinien.

«Cher Marcel Croupi,

Merci pour votre rapport, reçu ce matin et lu d'une traite aussitôt. Comme vous l'avez deviné, votre vision n'est pas celle que je puis avoir, non seulement de Céline, mais de n'importe quel écrivain d'envergure. Je veux dire que s'il n'est pas foncièrement faux de reconnaître chez tel ou tel homme de lettres, à de très rares exceptions près, l'influence de tel ou tel idéologue ou mouvement d'idées (et vous avez raison sur ce point d'insister en disant que Céline n'invente rien en la matière !), l'écriture, lorsque elle atteint un certain point d'incandescence, brise avec *toute* parentèle, pour la bonne raison que le vrai génie de l'écriture consiste à rompre avec la langue elle-même (je veux dire avec notre langue maternelle, celle de la communication communautaire). C'est une alchimie mystique que la politique n'effleure que de très très loin. Pour dire les choses autrement, la vision que je me fais de Céline est purement... proustienne. Et je ne vous ferai pas l'injure de vous rappeler les pages de Proust sur l'émergence d'un nouvel écrivain, comme il tranche avec tout ce qu'on avait coutume, avant son apparition, de penser de la littérature, d'où il naît mais qu'il quitte, exactement à la façon dont un aéroplane décolle et transforme le mouvement horizontal des automobiles en ascension verticale (c'est l'image qu'emploie Proust à propos de Bergotte). Donc il n'y a un "fascisme" et un racisme de *Rigodon* qu'à un certain degré de lecture, le plus superficiel, le plus politique si vous voulez, mais le moins littéraire par conséquent. Et ce qui à mon sens révèle que Céline est ailleurs, c'est son rire (déjà dans *Bagatelles*). Les fascistes, usuellement, n'ont pas le sens de l'humour. Nous en avons eu la démonstration l'autre jour avec tous ces vieux crabes abrutis céliniens.

Amicalement vôtre. »

Tardigrade. Tout le mois de juin avec Mélany seuls et tranquilles à Bandol dans la maison rose. Écriture de *De l'antisémitisme* sur la terrasse de la chambre du bas, le matin, au soleil, muni de mes cigarillos, d'un petit cendrier doré à couvercle, d'un verre de Coca, d'une rame de papier, de mon encre Montblanc bleu-roi dans une fiole de verre en forme de pantoufle, de mon nouveau Parker couleur « orage » et d'un escargot dérobé aux géraniums qui fait office de sablier horizontal en parcourant la table de jardin en fer blanc. Quand il atteint une extrémité je le replace à l'autre, toutes les trois pages environ. Ainsi se tisse le long prologue dialogué entre « Zag » (surnom de mon père à son bureau dont j'ai hérité à l'école et qui va bientôt se retrouver dans les articles des critiques) et l'anagrammatique Gaëtan Kahndissepz rejailli dopé de l'*Impureté de Dieu*.

Le mois s'écoule avec la lenteur féerique de *L'Art de la fugue*, je fais mes cent longueurs quotidiennes dans la piscine (dernière page des *Intérêts du temps*), m'entraîne à l'apnée (record: quatre longueurs), lis en plein soleil sur un matelas au milieu des remous du filtreur (*Confessions* de saint Augustin, divers textes de mystique juive, un tome des *Mémoires* de Saint-Simon...), Mélany pianote sa maîtrise consacrée à Faulkner sur son Macintosh installé dans le salon (elle m'interdit de lire par-dessus son épaule, vexée que je ne me sois pas davantage extasié sur les premiers extraits montrés à Paris). Je lui donne des leçons de conduite avec la Panda blanche décapotable sur le parking du supermarché. Une journée entière en expédition dans les gorges du Verdon en passant par l'Abbaye du Thoronet. Longues promenades à vélo sur les falaises de Bandol, baignades au pied des rochers, un restau de temps en temps, jus de fruits frais sur le port tous les soirs.

À un ami écrivain.

« Cher Gilles,

Comment vas-tu?

Bien sûr cette soirée fut très agréable et Mélany t'a beaucoup apprécié aussi. Je ne parviens pas à déchiffrer le mot que tu as mis entre guillemets: "globuleux" ? ou "glodsheme" ? Si c'est du yiddish, le seul mot qui s'y apparente est *gatkess*, ce qui signifie caleçon long, sous-vêtement...

Alors, l'ordinateur ? La société du spectacle t'a donc avalé en un clic de souris toi aussi ? Je plaisante. J'en utilise un depuis six ans, et ce n'est à mes yeux ni plus ni moins qu'une machine à écrire gardant dans son immense mémoire tous les textes qui lui passent par l'écran, lequel peut en outre s'assimiler à une sorte de rouleau de la Thora potentiel et vertical, ce qui est encore assez poétique. C'est un intrument d'archivage prodigieux. Je peux en quelques secondes retrouver une citation enfouie de Kafka ou de Swift ou de n'importe qui rien qu'en tapant un seul mot. Ça ne change pas énormément le geste même de l'écriture, par rapport à une machine à écrire, mais surtout le travail de correction. Tu as autant d'épreuves de ton texte que tu le désires, voilà tout. Mon petit ordinateur portable fait le travail d'un imprimeur et d'une secrétaire infatigables: « Miss IBM, allez me dénicher le dossier Freud, puis trouvez-moi cette phrase sur Moïse... Puis venez sur mes genoux que je vous tapote une lettre... » J'ai ainsi une quantité faramineuse de citations, que j'engrange depuis six ans, et le jour où je me retrouverai sur une île déserte avec mon ordinateur, j'aurai de la lecture pour des mois.

J'attends donc le bouquin de ton ami, je vais essayer de trouver quelqu'un à *Globe* pour en parler. Envoie-le à mon adresse personnelle, sinon il va couler corps et bien dans le cloaque bordélique des bureaux de *Globe*, où la seule chose qui soit considérée comme précieuse est la maquette. Tout ce qui n'est pas la maquette: livres, écrivains, penseurs, etc. est qualité négligeable, soutiers de la machine spectaculaire, matière fécale de la « poubellication ». Ainsi on ne me dit pas: «Vous, Zagdanski, vous êtes passionné par les Classiques! » Mais: « Zagdanski s'occupe des rééditions... » Authentique. Bref on s'amuse, comme disait le vieux Lacan.

Tu as raison, tous ces débats autour de Céline ne visent également qu'à l'enfouir. Place à Proust ! Tu as lu le Kristeva ?

Mon ordinateur m'indique que cette lettre comporte déjà 505 mots.

À très bientôt. »

Galanterie. Je reçois et corrige les épreuves de mon *Proust* entre deux chapitres sur Balak et Balaam. La dernière fois que j'ai vu Sollers dans le hall de Gallim' il m'a justifié son refus d'écrire la quatrième de couverture en traçant en l'air le geste de Zorro: « Signé "S. Z.", c'est important. »

Les vraies raisons tiennent selon moi aux conjurations conjugales, qui expliquent également le long délai de parution de mon petit livre flamboyant, différé sans explication. Ce n'est pas grave, ma galanterie invisible accepte toutes les goujateries névrotiques, y compris que mon article *Céline et Proust* soit omis dans la bibliographie du pavé psy à qui j'ai cédé la place. Et puis ma quatrième de couverture sonne si bien.

À Michelle.

« J'aime l'expression "Sait-on jamais" à la fin de ta lettre, c'est parfaitement français et une très belle phrase. Prend soin de toi, mon ange, je t'embrasse.

À bientôt.

Stéphane

P.S. Mon prochain livre sera sur Marcel Proust, je t'en enverrai un exemplaire en souvenir de cette première soirée que nous avions passée au restaurant quand tu me déclaras que tu avais lu du Proust en anglais dans le métro ? Te souviens-tu autant et aussi précisément de moi que moi de toi ? J'en doute... Je t'embrasse sur tes lèvres féeriques. »

Ordonnance.

« Cher Marcel Croupi,

Comment allez-vous ?

Je n'ai jamais entendu un mot de cette rumeur qui vous concernerait, et je n'en ai rigoureusement rien à battre. Je me contrefous de toute calomnie ou ragot, sachant que le "rapport", ce que le judaïsme nomme la "mauvaise langue", est le véhicule préféré du mensonge. Mon cher enfant, vous sauriez tout cela par cœur si vous aviez pris la peine de lire Proust, sans vous laisser aveugler par les poncifs sur sa lenteur, etc.

Je suis dans le Sud pour un mois, on se recontactera à mon retour. En attendant, quatre grosses pilules de la *Recherche* (les quatre tomes), pour vous rendre infaillible et perspicace, et vous verrez comme la vie paraîtra plus avenante, et les calomniateurs plus dérisoires. Et Céline plus grandiose encore. *Vale et gaude, missa est*.

Cordialement vôtre. »

Suite et fin de l'affaire Sexe de Céline.

« Cher Maître,

Comment allez-vous?

Apprenant que tout va mal, que ma petite métaphore théologique tourne à l'aigre dans les oreilles de vieux coléoptères sclérosés, antisémites et fascisants, que mille fans de Lucette laissent dégouliner leur altruisme acide sur sa pauvre tête, et que Marc-Édouard, littéralement *malade* de toute cette histoire, n'arrive plus à écrire une ligne, je consens à me justifier, par considération pour Lucette, amitié pour Nabe, ce que je ne m'étais jamais abaissé à faire jusqu'à ce jour.

Soyons clair. La phrase dans laquelle j'ai évoqué le "sexe", ou la "sexualité", de Céline (je ne me souviens même plus du mot employé, tant tout cela était alors dérisoire) était *une pure figure de style*. Une image, une *métaphore*, tout comme, un peu auparavant, j'avais dit à tous ces abrutis

célinoïdes qu'un grand écrivain est quelqu'un qui porte son écriture dans son corps comme dans une amphore, qu'il emmène partout avec lui. Imaginez qu'on me blâme d'avoir voulu insinuer, avec mon image d'amphore, que Céline était une cruche! Vous ricaneriez, et vous auriez bien raison.

Or voilà, j'ai parlé du sexe de Céline comme je parlerais du sexe de Proust (c'est-à-dire de ce qui noue l'écriture et l'énergie libidinale, le style et la danse dirait Céline). Tel est d'ailleurs le titre de mon prochain livre, à paraître en septembre chez Gallimard: *Le sexe de Proust*. "Ni la vulgarité ni la sexualité n'ont rien à faire dans cette histoire - Ce ne sont que des accessoires." (Céline à Milton Hindus)

Est-ce assez clair ?

Je vous donne toute latitude pour diffuser cette lettre auprès de qui vous désirez, de qui grinche et fulmine, en répétant bien que je suis seul en cause, que ni Marc-Édouard Nabe, ni Lucette Destouches n'ont rien à voir avec un simple *mot* employé dans une série de loopings (c'est encore une image, je n'avais pas amené mon avion au colloque...) au-dessus des crânes lobotomisés de ces chers crabes.

Cordiale poignée de main. »

Nausée des snobs. Sortie du *Sexe de Proust* dans un concert d'indifférence. Quelques compliments privés, moue dégoûtée des proustiens officiels. Mélany assiste à un de leurs colloques, une femme rend compte de mon livre en dix secondes expliquant qu'elle l'a carrément jeté par terre de nausée après trois pages ! Toute la salle frémit solidairement. Mélany me raconte tout à la terrasse ensoleillée d'un café près de l'Odéon. Je fais fi des frelons, je suis de trop bonne humeur, un cigarillo, un verre de vin, le soleil parisien, *De l'antisémitisme* est achevé, et je sais que Proust, lui, aurait aimé mon livre. Ça me suffit.

Optimisme. « Mais non Stéphane, vous exagérez, il y aura toujours des lecteurs, rien ne remplacera jamais la richesse d'un livre. »

Le lendemain sa petite maison d'édition fait faillite, elle se retrouve la semaine suivante animant une émission littéraire sur une chaîne cablée.

Conférence. Son petit mot pour me remercier de lui avoir envoyé *Le sexe de Proust*. « Merci de ce beau livre violent, inspiré, diabolique. Proust n'est pas si seul, tout compte fait, avec vous et moi... » À la fin de son intervention je m'approche de l'estrade, je lui souris: « Je suis Stéphane Zagdanski. » Elle rougit soudain étrangement. « Ah oui, je me souviens de vous, vous m'avez envoyé votre livre... - Et vous m'avez répondu un mot très gentil, je vous remercie. » Elle détourne vite la tête, parle à quelqu'un d'autre. Je m'en vais.

Ronsard vidéo. Sa figure ronde de profil, une main sur la joue et l'oreille, Mélany se concentre sur l'écran de son Macintosh. Elle me lit une citation de Sterne, la commente. «Cette "situation" inédite dont il parle est celle de quelqu'un qui dans sa propre biographie ne vit pas encore. C'est la situation du narrateur dans *Un amour de Swann*. La conclusion c'est que pour écrire un livre contre la prédestination il faut commencer par le moment de la fécondation, et qu'en réalité il n'est pas nécessaire d'être né pour être baptisé... tu me suis Stèph? - Hmmm. - T'écoutes ou pas? - Hmmm. - Tu me filmes encore là? - Hmmm. »

Elle prend la caméra. Portrait de l'auteur pas rasé, cheveux longs, lunettes et vieux pull, se faisant griller des toasts dans la cuisine puis au salon se beurrant une tartine et la trempant dans son thé.

« Lance-toi un message à travers les années, Stèph. - Je suis à une période de ma vie où tout va bien (rire de joie de Mélany derrière la caméra). Mon livre sur l'antisémitisme va sortir dans deux mois, j'ai remis il y a peu de temps le manuscrit à l'éditeur qui est enthousiaste. Tout va bien sauf que c'est la dèche complète, il me reste trois cents francs pour finir le mois et nous ne sommes que le 13 janvier. À part

ça nous nous amusons bien, Mélany et moi. Dans Paris nous faisons de longues promenades... On se rappellera ce temps-là, hein Mélany ? - Ouais. - Je ne fous pas grand chose ces temps-ci, je n'ai pas envie de travailler donc je ne travaille pas (*Mélany rit*), j'avance lentement-sûrement sur mon roman, je lis l'*Essai sur les révolutions* de Chateaubriand, voilà où j'en suis de ma vie. Je parle au Stéphane Zagdanski de dans 20 ans, qui aura donc 50 ans (*rire ému de Mélany*), qui sera un vieux poussah poussiéreux, et Mélany, elle, est en train de découvrir Marcel Proust... Un jour ça te fera rire Mélany... - Ouais. - Lorsque tu auras écrit quinze livres sur Proust, que tu seras la grande spécialiste de Proust... – Pffff ! »

Je reprends la caméra, les rôles s'inversent. Mélany est retournée à son ordinateur. « Quel est le message que tu as à dire à la Mélany qui aura 43 ans dans 20 ans ? - Oh là là, 43 ans ! - Tu dois délivrer un message à chaque Mélany différente. Donc la Mélany de 43 ans, qu'est-ce que tu veux lui dire ? Parle-lui en face, comme si tu parlais à quelqu'un d'autre. - Ah, (*pensive*) c'est drôle. Je lui dirai que j'étais heureuse et que je m'en souvienne et que je continue de l'être. - Non (*autoritaire*), parle-lui au présent, dis-lui: "Bonjour Mélany de 43 ans..." - Donc je me dis... - Dis *lui*! - Mais je me dis... - Ce n'est pas toi, c'est une autre! - Mais elle se rappellera que c'était elle (*petit rire ému*)! - Ça fait drôle, hein, comme impression? - Oui, t'enregistres là ? Alors je me dis que j'étais heureuse... - Que je *suis* ! - Mais non ! - Tu n'es pas la Mélany de 43 ans, tu es la Mélany de 23 ans, tu mélanges tout ! (*elle rit*) C'est le présent et elle elle parlera au passé. - Mais elle se reconnaîtra, je *me* reconnaîtrai (*rires*). - Tu confonds tout ! C'est le présent actuellement. Tu *es* heureuse ou tu *étais* heureuse ? maintenant, là ? Attends je mets la date, le 13 janvier 1995, dans 5 ans c'est l'an 2000. - Alors je te dis... - À qui? - À la Mélany de 40 ans, que, euh, je lui pose une question (*elle pose sa main sur son menton*) et je lui demande si elle se reconnaît la même qu'elle était à l'âge que j'ai maintenant, 23 ans, de la même manière (*rire*)... tu me filmes ou pas? de la même manière que je me reconnais moi toujours la même... »

« Bon, maintenant tu vas donner un autre message à la Mélany de 83 ans... - Oooh (sourire songeur). - Imagine-toi à 83 ans, ta vie est derrière toi, tu as déjà des enfants, des petit-enfants, peut-être des arrière-petit-enfants, c'est peut-être la guerre, peut-être l'holocauste nucléaire... - Oooooh (*main sur la joue*), l'horreur! - Qu'est-ce que tu dis à la Mélany de 83 ans, qui va bientôt mourir, nécessairement... - Je dis: rien n'a changé, tu y avais déjà pensé à la mort, et c'est la même chose même si tu as 83 ans. - Ouais (*sadique*), mais elle souffre des articulations, elle va mal, on lui a coupé un bras, on lui a coupé une jambe, qu'est-ce que tu lui dis? - C'est comme de parler à une étrangère! - Mais non, ce sera toi. T'imagines comme elle va pleurer quand elle se regardera à 20 ans se lancer des messages... - Oooh, j'en pleure (*elle se détourne d'émotion*)... (*rires*) – Mélany ? Mélany ? Tu pleures d'imaginer que tu auras un jour 83 ans ? - Arrête Stèph (*riant et pleurant à la fois*), je pensais à autre chose... »

À un ami écrivain.

« Cher Gilles,

Merci pour ta lettre qui m'a réchauffé le cœur. Je la garde précieusement car je risque fort de ne pas en recevoir d'autre aussi aimable.

Je commence moi aussi à travailler sur Balaam et son ânesse, pour évoquer la *cécité* antisémite. Je viens de terminer un chapitre sur la *Question juive* de Marx, assez original je crois. Je finis par me lasser de toutes ces conneries (les antisémites, les juifs, patati...), mais je me suis promis d'épuiser l'*a*bjection, comme Bloy dit l'"*o*bjection"; j'irai donc jusqu'au bout.

Travaille bien, et à bientôt. »

Charlatan. Cinquantenaire de la Libération, commémorations ineptes, immense croix de Lorraine aux flambeaux et tout le tralala spectaculaire. Bref, Nuremberg bis. Impression étrange d'être le seul dans ce pays à déceler quelle supercherie gigantesque constitue le gaullisme. Cette part de l'histoire de France a été si peu pensée en réalité que les philosophes les plus rebelles de réputation osent se réclamer

de De Gaulle comme si la simple patine du passé suffisait à assurer la substance subversive de son message. En réalité De Gaulle est tout entier dans ses lectures de jeunesse - comme Mitterand qui partage le même mauvais goût littéraire -, soit Barrès et Maurras. Sa conception de la nation est essentiellement despotique (mensonge mobile, manipulation contrôlée de l'opinion sous les apparences d'une démocratie grognarde), son exploit essentiel consistant à avoir remaquillé le pétainisme régnant à son profit. Ignoble discours de Paris annihilant la victoire des alliés, oblitérant la collaboration de la police (comme plus tard la photo censurée du képi gardant un camp de concentration français) et son retournement de veste sur le fil annonçant la phrase antisémite furibonde et toute la politique pro-arabe de De Gaulle.

Dans ses *Mémoires*, son admiration mal dissimulée pour ce bouffon paranoïaque d'Hitler : « L'entreprise de Hitler fut surhumaine et inhumaine. Il la soutint sans répit. Jusqu'aux dernières heures d'agonie au fond du bunker berlinois, il demeura indiscuté, inflexible, impitoyable, comme il l'avait été dans les jours les plus éclatants. Pour la sombre grandeur de son combat et de sa mémoire, il avait choisi de ne jamais hésiter, transiger ou reculer. Le Titan qui s'efforce à soulever le monde ne saurait fléchir, ni s'adoucir. Mais, vaincu et écrasé peut-être redevient-il un homme, juste le temps d'une larme secrète, au moment où tout finit. » Grotesque grandiloquance (virus Malraux) parsemée de lieux communs romantico-fascistes (l'entreprise surhumaine, les jours éclatants, la sombre grandeur du combat, le Titan foudroyé, la larme à l'œil). Tout ce passage risible des *Mémoires* aurait pu ligne à ligne être signé indifféremment par Goebbels ou Eva Braun. De même lorsqu'il écrit: « Un livre touffu commme la Forêt Noire et tout plein comme elle de songes mythologiques. » De Gaulle est en train de parler ici de *Mein Kampf*.

Dis-moi quelles minuscules métaphores moisies tu utilises, je te dirai ce que tu dissimules.

Ginettique. « Mon psychanalyste a lu ton dernier livre. Il me dit: "Madame Zagdanski, je vous plains." Je lui demande: "Pourquoi Docteur?" Il répond: "Parce que votre fils est un génie." »

À un universitaire.

«Cher Monsieur,

Je vous remercie de votre lettre et de votre beau texte.

Vous avez raison, nos sillages se croisent, vous dans la yole de Mallarmé, moi sur le yacht d'Albertine.

Et je ne vous tiens nul grief de votre "impatience". Il se trouve que j'ai renoncé depuis longtemps aux sages ralentis (entendez: explicitations universitaires) de ma pensée, réalisant que cela ne servait à rien vu la mauvaise foi généralisée des lecteurs. Mais votre haute intelligence de Proust a dû mettre les choses en scène d'elle-même, je suppose. Il est réconfortant de penser que mes ellipses se sont déployées dans le cerveau d'un autre qui a su faire de mon livre sa temporelle tasse de thé...

Pardonnez ces mauvais jeux de mots. Ce que vous m'annoncez de votre travail sur Mallarmé me semble passionnant. Serait-ce trop vous demander que de m'envoyer le texte (je n'ai pas bien compris si c'est dans votre livre déjà publié aux PUF ou dans le travail que vous préparez) sur la querelle entre Proust et Mallarmé sur l'obscurité. Je ne savais même pas qu'on avait des traces concrètes des passages de Proust aux miraculeux Mardis.

Merci d'avance.

Cordiale poignée de main. »

Tiens tiens. Esther, la mère de ma mère, dans la voiture. « Lesbienne, c'est une idée. C'est ce que j'aurais dû être, moi, ça m'aurait mieux réussi. »

Faust. Rencontre avec le grand philosophe dans un cocktail, on nous présente. « Je suis justement en train de lire votre Proust ! - Ça vous plaît ? – Beaucoup ! » Il me propose d'appeler sa secrétaire pour prendre rendez-vous.

La semaine suivante il arrive avec une demi-heure de retard dans le hall de sa maison d'édition en lançant un tonitruant « Pardon ! Pardon ! » derrière mon dos. Je le suis dans son petit bureau. « Georges-Marc dit que vous êtes un génie ! - C'est gentil de sa part mais il exagère. » Je lui rappelle que nous nous étions déjà rencontrés (l'épisode chez Simon Ostrich dans *Les intérêts du temps*), il n'en garde aucun souvenir.

Il passe vingt minutes à *s'excuser* littéralement de n'avoir pas publié mon *Céline* dont le manuscrit est passé sur son bureau. Difficile d'en croire mes oreilles, il finit par m'obliger à le convaincre que ce n'est pas si grave. « Le texte seul compte vous savez, qui l'édite est moins crucial... - Si si, c'est une grande erreur, je m'en veux beaucoup, j'ai mal fait mon boulot. En tout cas, désormais, si vous avez quelque texte que ce soit à publier, la porte de la Maison vous est grande ouverte, maintenant que j'ai mis un visage sur votre nom, je ne l'oublierai pas. - Je suis très touché, je vous remercie, mais pour être honnête je m'entends parfaitement avec Sollers. - Je comprends, vous avez raison, Sollers est très bien, mais on ne sait jamais, le jour où il y a embouteillage chez Gallimard, que vous teniez à faire paraître n'importe lequel de vos textes, y compris dans ma revue, je suis à votre disposition... » Nous sommes interrompus par un coup de téléphone, c'est Gaby Droidlomiki qui tente de le convaincre d'organiser un vol d'intellectuels au-dessus de Sarajevo. Il apprécie moyennement l'idée. « Ça fait un peu zozo ! » Tout en discutant de l'hypothétique coup médiatique il me regarde, hausse et baisse les sourcils en cadence. Je lui souris, je feuillette son dernier essai en attendant qu'il raccroche. Je lui dis que je le lis depuis que j'ai dix-sept ans. « Je suis un de vos vieux fans ! » Décèle-t-il le micron d'ironie dans ma voix ? Il me parle de ses succès et de ses ennemis, de la nécessité dans laquelle il est d'éviter le flop. « Ils n'attendent que cela ! » Il me répète à plusieurs reprises sa formule paranoïde. Je me retiens de lui demander qui sont ces *ils* ?

« J'aimerais beaucoup me contenter d'un tirage confidentiel de 3000 exemplaires, mais je ne peux pas, ils n'attendent que cela ! » Je me retiens de lui faire remarquer que 3000 exemplaires, à l'échelle d'un microbe médiatique comme moi, c'est déjà faramineux. « Je suis assez tenté parfois de conclure un pacte avec un jeune auteur, d'échanger ma place, de rentrer dans la clandestinité. J'y pense souvent, si seulement ils n'attendaient pas que cela ! » Je rêve! Il me fait quasiment à découvert la proposition du Prince et du Pauvre, on permute, à toi projecteurs et soucis, à moi mer d'huile, ténèbres tranquilles, silence suave. Je souris intérieurement. Il tombe mal, je suis précisément le moins envieux des êtres humains. Je m'entends trop bien avec mon corps pour songer à changer de place. Traduction polie: « Je me garderais bien de signer une telle transaction : vous avez trop d'ennemis pour moi ! » Je rigole, lui pas du tout.

Il est un peu vexé, exactement comme une belle femme intelligente découvrant à quel point je suis peu manipulable narcissiquement (par exemple je dévoile rarement que je suis écrivain) et qui se détourne une fois que je l'ai longtemps fait parler d'elle, sentant qu'elle n'aura aucune prise sur moi. Cas typique: Isabelle. Elle se comporte comme une véritable petite bacchante à cette soirée où je l'ai amenée, nue dans la salle de bains avec un banal inconnu alors qu'elle a refusé de m'embrasser quelques minutes auparavant, finissant par m'avouer: « Tu me fais peur ! »

Il me dédicace son dernier essai, écrit mon nom avec un y, « En signe de proximité, - de sympathie; à bientôt. » Dans le couloir il pose sa main sur mon épaule en s'adressant à sa secrétaire: « Je vous présente Stéphane Zagdanski, je lui ai dit qu'il pouvait nous envoyer n'importe quel texte pour la revue... »

Cette invisibilité est mon délice.

Méthode Sant-Simon. Écris comme si tout le monde était déjà mort. Tes phrases n'ont pas à se soucier de faire plaisir ni peine. Exprime juste ce que tu penses tout en laissant parler ton corps, c'est-à-dire ta joie, laquelle ne vise rien que le rire avisé des siècles.

À un ami écrivain.

«Cher Benoît,

Comment vas-tu?

Merci pour ton *Requiem*, reçu ce matin, alors que j'en finis seulement l'avant-propos (mais je l'ai déjà un peu feuilleté, et ai reconnu la Coda que j'avais beaucoup appréciée dans *L'Infini*). Je suis vraiment de tout cœur avec toi. Je n'y connais pas grand chose, mais tout cet art contemporain ignoble m'a toujours paru, spontanément, intuitivement, une imposture généralisée. La maxime générale en est "Frigidité!" J'ai toujours immédiatement méprisé quiconque se pâmait en écoutant un ordinateur de Boulez (*Symphonie pour grand névrosé*, etc.) ou en lisant un Robbe-Grillet (encore récemment, il déclarait que s'il n'avait pas écrit des livres-films, il aurait sans doute violé des petites filles! Bel aveu...) ou en passant devant un étron multicolore de Niki de Saint-Phalle (toute son hystérie puérile résumée dans son nom)...

En espérant te revoir très bientôt, afin que tu me fasses écouter de l'accordéon (l'intrument est en soi, naturellement, très littéraire: plis, souffle, respiration, clavier nacré, drôle de grosse cocotte pneumatique au poumon gorgé de gaîté...).

Amitié et subversion par les classiques.

Stéphane Z. »

Cassis. Les mouettes et les cormorans qui tournoient au ralenti au-dessus des falaises. La mer vue d'en haut, le drapé scintillant, les voilà mes Moires, mes déesses indéfiniment fugaces, éphémères comme l'éternité. Le véritable bleu marine, un coucher de soleil rouge sang, un pas de plus et je tombe dans 400 mètres de vide. Toujours cette infime envie de tenter le diable. Et si par miracle j'arrivais à voler.

Explication de texte. Une lettre à Joan:

« "Foutre!" en français: un vieux mot (tu le trouves par exemple dans la poésie du 17è siècle, comme chez Malherbe) qui a plusieurs significations. "Baiser", comme dans "Allez vous faire foutre!" (= Go fuck yourself) ; aussi "sperme" comme dans les romans du marquis de Sade: "J'avalai tout son foutre..."; ou, troisième possibilité, dans une exclamation qui signifie quelque chose comme *damned*! Enseigne cette leçon étymologique à tes étudiants de ma part. »

Grenade. Un représentant de chez Julliard: « De l'antisémitisme, c'est un titre dangereux. »

Écouté et aimé. Duke Ellington, tous les morceaux de jungle. Thelonious Monk, *Well you needn't*. Louis Armstrong, *Let's do it*. Le s prolongé, son léger rire horizontal qui nappe le phrasé. *Peanut Vendor*. *Memories of you*. *Body and Soul*.

Maxime du détachement. Ne demande rien, tu obtiendras tout.

Idem. Duke Ellington commente la création de son spectacle *Jump for Joy*. « Ça devait enterrer l'Oncle Tom. »

De l'antisémitisme c'est mon *Jump for Joy*.

Le grand écrivain. Tiens, revoilà Mikmakov. Sa trouvaille du jour est « la déréliction du grand écrivain ». Pas besoin d'avoir l'ouïe très fine pour entendre sonner comme un vœu ardent cette pseudo-constatation sociologique. Il finasse sur l'ambivalence du mot. « Grand » à la Hugo (foule à l'enterrement), et « grand » au sens de penseur-styliste de génie à la Proust et Joyce contre lesquels comme par hasard un de ses romans fait s'insurger les personnages. Pure manœuvre de « petit » écrivain (ou de cinéaste) insistant sur l'anecdotique (*perroquet* de Flaubert, *Mademoiselle* Bovary etc.) pour éviter de méditer sur l'auteur en ses hauteurs (c'est-à-

dire sa pensée). En somme la maxime mikmakovienne - cousue de fil blanc - est simple: puisqu'à l'évidence ce n'est pas moi, ce ne sera nul autre !

Mikmakov lagarde-et-michardise, comme tout le monde, c'est-à-dire qu'il confond tout: Voltaire et Zola, Baudelaire et Sartre... Il néglige un fait essentiel (qui lui fait manquer le génie de Céline par exemple), c'est que le *grand* écrivain se caractérise toujours de son vivant par sa *clandestinité relative*. Et s'il arrive qu'il soit célèbre, ce n'est jamais pour la bonne raison (Hemingway).

Ainsi le grand écrivain de notre temps non seulement n'est pas mort mais il se porte comme un charme. J'ai passé deux heures chez lui avec lui la semaine dernière à discuter technique littéraire. Sur son bureau il y a une grosse loupe à manche (elle apparaît dans un de ses romans), une vieille machine à écrire mécanique, une vieille télé noir et blanc, une photo de Rimbaud, des livres de lui et des autres partout et même par terre. Sur le mur une peinture chinoise verticale représente un long roseau à peine courbé. « Je l'aime bien parce qu'il est tendu. » Avant d'aller déjeuner il me montre un exemplaire de la *Hiérarchie céleste* de Denys l'Aréopagyte en grec, une édition ancienne reliée qu'il a trouvée par hasard dans la rue. « Croyez-le ou non, il était là pour moi, par terre, il m'attendait. »

Ça les tracasse, le club très très très fermé du « grand écrivain ». Chacun a sa liste, personne n'en a tenté la définition, l'*essence* du génie comme Baudelaire traque celle du rire. Et faute d'axiome tous les exercices d'admiration ratent l'épreuve, mélangeant mineurs et majeurs, démontrant du coup qu'il ne savent pas faire la différence. Jean-Louis Padeveine, dernier en date, mêle Hemingway et... Drieu la Rochelle! Quel rapport! Le simple fait d'apprécier les deux prouve qu'il n'a pas plus que quiconque la moindre idée de ce qu'est foncièrement un grand écrivain.

Baudelaire, critiquant la liste de poètes de Janin: « Votre paquet de poètes accouplés comme bassets et lévriers, comme fouines et girafes. »

À Florence du Pré de la Clairecharmille.

« Chère Florence,

Comment vas-tu?

Il y a à peu près deux années de cela j'ai eu des nouvelles de toi par hasard, par l'intermédiaire du frère de Fabrice Vieillot. J'ai été très heureux d'apprendre que tu étais très heureuse, mariée, avec des enfants.

J'ai toujours hésité à t'envoyer mes précédents livres, et finalement je me décide pour celui-ci. Comme tu le vois, mes thèmes de prédilection n'ont guère évolué. En réalité, on m'a demandé d'écrire ce livre (j'étais en plein dans autre chose) et j'ai accepté, pour ne plus jamais avoir à revenir sur cette sombre question à laquelle me semble-t-il personne n'a jamais rien compris... Tu trouveras page 243 un éloge de l'aristocratie, né principalement de mes lectures, mais aussi en partie du souvenir de nos longues et fougueuses discussions.

Je ne connais pas ton nouveau nom de famille (le nom de Bernard), aussi j'espère que tes parents (vont-ils bien ? et Aude ?) te transmettront sans trouble ce calme bloc ici-bas chu d'un présent ensoleillé en mémoire d'un passé pas si obscur.

Je t'embrasse, en te souhaitant tout le bonheur possible. »

Si tu désires me raconter tout ce qui t'est arrivé depuis ces presque dix années, ce qui me ferait très plaisir, tu peux m'écrire à l'adresse des Éditions Gallimard, ou bien Julliard qui transmettront.

Stéphane »

A + B. « Mais comment peux-tu être l'ami de cette crapule antisémite de Nabe! - Fais-moi l'amitié de penser que s'il est mon ami c'est précisément qu'il n'est pas une crapule. »

Noyons le poison! Quand le spectaculaire intégré s'en mêle, ça devient carrément grotesque. Un journaliste producteur de télévision amoureux dilettante de la littérature décide de consacrer une série aux plus grands écrivains du vingtième

siècle. Excellente idée aussitôt gâtée par le choix *purement économique* des élus. Il s'agit de durer jusqu'à l'an 2000 à raison d'une émission par semaine, ils ont donc accompli l'exploit de dénicher 256 génies de la modernité. Bien entendu les documentaires sont à peu près tous désastreux. Bien entendu plus l'écrivain est réellement grand plus le film est raté. Inversement plus l'écrivain sera minable meilleure sera l'émission. Le *Proust* est catastrophique, le *Bazin* un chef-d'œuvre. Bien entendu.

À Michelle.

> « J'ai aimé la dernière soirée dans ce bar, quand tout le monde nous entourait et rendait impossible un vrai au-revoir du cœur de mon cœur à tes lèvres et tes délicieux sourcils. Tu sais que tu es mon amour secret mon adorable Michelle. Ne l'oublie jamais. »

Mère et fils. « Est-ce que tu m'aimes au moins ? - Comment faire autrement ! - Alors quand est-ce que tu te décides à me faire un enfant ? – Jamais! »

Toujours vrai. Dans *De l'antisémitisme*, cette maxime essentielle passée absolument inaperçue : « Ne jamais rien attendre de personne est toujours le meilleur moyen d'être parfois agréablement surpris. »

Lavasse & Roublard. Rien n'a changé depuis l'époque où je décryptais la bêtise professorale dans les commentaires du *Lagarde & Michard*. Mélany prépare un cours particulier, elle me montre les exercices proposés dans une édition scolaire de *Candide* : « De quel effet pourrait être dans un Candide transposé en dessin animé par exemple, l'insertion de séquences d'actualités filmées ou de diapositives documentaires ? »

Comme le stalinisme ou le nazisme, l'abrutissement multimédiatique généralisé s'impose *d'avance* dans les cervelles. Le fascisme ne « passe » jamais, il ne fait que réintégrer ses pénates.

Première télé. Le décor du studio, censé illustrer mon livre, est constellé d'étoiles jaunes sur une muraille de moniteurs. L'interviewer, juste avant l'enregistrement: « Un caméraman trouve ça d'assez mauvais goût, il m'a dit que ça faisait arbre de Noël. Ça vous gêne vous ? »

Ma mère: « J'ai eu un choc. Et puis j'ai pensé à mon père, je me suis dit que là où il est il t'endendait parler, et qu'il devait être heureux parce que tu parlais pour lui. »

Palinodies. Il m'injurie dans un magazine sans citer mon nom afin d'éviter le droit de réponse. Nous nous retrouvons dans les couloirs de la télé: « J'espère qu'on vous a informé que cette phrase dans l'interview a été rajoutée par le journaliste, je n'ai jamais dit ça de vous ! » L'émission a lieu, il en profite pour dire beaucoup de mal de *De l'antisémitisme,* ne dissimulant même pas sa grossière jalousie (première page du *Monde des livres*), puis, sitôt les caméras éteintes: « C'est dommage, je n'ai pas eu assez de temps pour parler de votre livre, j'avais aussi beaucoup de choses positives à en dire, il est très riche, original... »

Dédicace à Roth.

> « Je sais que vous ne lisez pas le français mais je tenais à vous envoyer ce livre de moi fraîchement paru, *On antisemitism*, comme un symbole, pour vous dire que si je suis en mesure d'utiliser les mots comme des missiles (*words as weapons*) contre la Calomnie et quelques autres habitudes humaines, c'est parce que vos admirables livres ont été, parmi d'autres, la plus subtile école de guerre qui se pouvait fréquenter. Excusez mon langage enfantin mais écrire en anglais revient à jouer de la guitare avec la langue.

J'espère vous rencontrer un beau jour.
Je vous souhaite une bonne journée. »

Cahin-caha. Elle prononce cinq fois mon nom à chaque fois d'une manière erronnée différente. « Stéphane Zaganski » « Stéphane Zadanski » etc.

Souvenir de Christian, notre professeur de karaté : « Maintenant, pour s'assouplir, chacun va essayer de former les lettres de son nom avec son corps. Alors toi, Jaglanski, t'es dans le caca ! »

Pragmatique. Une bourse du Centre National des Lettres me sauverait la mise pendant un an. Les horripilants détails administratifs réglés je pars dans le Sud.

Seule lueur, l'efficace sollicitude de Sollers comme à son habitude donnant à chaque service qu'il rend la grâce, l'élégance, la discrétion, la prestesse d'un coup de fleuret.

Vacances pourries. Crise d'hystérie de Mélany à Bandol hurlant toute la nuit recroquevillée dans un coin du palier au premier étage. Il paraît que je ne suis pas gentil, que je fais la tête. En réalité je commence à être un peu anxieux à propos de la bourse. Dans un éclair de lucidité je me suis souvenu de ma lettre sarcastique envoyée peu après mon *Céline* au même CNL pour témoigner mon mépris de leur argent que j'attends désormais le couteau sous la gorge.

Prions pour qu'ils soient amnésiques.

Ça ne se discute pas. Une autre émission grand public, débat sur le thème du courage: les pompiers, les alpinistes, les toreros, et moi qui ai droit à deux minutes après l'intervention d'un marin-sauveteur. « Un écrivain est comme le bateau de monsieur: insubmersible et auto-redressable. » Je cite Baudelaire: « Il faut être un héros et un saint pour soi-même. » Regard vitreux du présentateur.

À un philosophe.

« Cher Bernard Sichère,

Comment allez-vous ?

Merci de votre lettre et de vos réflexions. Il faudrait en discuter en détails mais, pour aller vite: je ne suis pas athée, c'est le judaïsme qui l'est, au sens où l'entend Lévinas (l'athéisme c'est la distance, l'inverse de la crédulité, si vous voulez). Le *Nouveau Testament* comme vaste parabole est évidemment une conception typiquement juive du texte comme corps de Dieu. Le NT est le corps du Fils. À mes yeux, c'est un plus bel hommage de considérer l'*Évangile* comme un *roman* que de le prendre à la lettre pour un témoignage historique. Je le pense également de l'AT, et c'est aussi un peu, par exemple, l'idée de Dante (*Paradis*, IV, 43-48). Il suffit de redéfinir théologiquement le roman, la parabole n'étant selon moi qu'une métaphore amplifiée.

Nous aurions beaucoup de choses à nous dire sur Israël et sur le reste, mais je ne veux pas abuser de votre temps, et vous remercie à nouveau de votre lecture si intelligente et attentive. C'est rare, donc précieux.

Amicalement. »

Censure sine qua non. Une bombe explose dans mon été. Le CNL, mollement convaincu par mes quatre livres et mon projet (*Vingtième siècle*), renvoie mon cas à la prochaine session, dans six mois. Ont-ils en mémoire ma farce d'il y a deux ans ? Ou bien comparés aux œuvres des innombrables génies qu'il sustentent communément mes écrits ne leur semblent pas si dignes d'un coup de pouce de quatorze briques ? Ou suis-je simplement rattrapé par mes trois vieilles copines, les érinyes « Fine-Bouche » « Incompétence » et « Aigreur diffuse », filles de « Haine de soi » et de « Dépit fervent » ?

Chômeur. Retour en catastrophe à Paris, inscription à l'ANPE où je sollicite un emploi de veilleur de nuit en songeant à Faulkner. Dans la file d'attente il y a une

jolie blonde à qui j'oublie de sourire et que je néglige de draguer. C'est dire si je suis soucieux.

Dernier résidu de vanité. Un hôtel de Pigalle cherche d'urgence un employé. Je fais lire à mon père le CV que j'ai préparé. « Pourquoi tu précises que tu es écrivain ? - C'est ce que je suis. - Refais-le et mets : "Collaborateur de la maison Gallimard." - Et si on me demande ce que je fais exactement à la "maison Gallimard". - Tu réponds que tu écris des livres pour eux. - C'est le mot "écrivain" qui cloche ? - Exactement. »

De quoi je me mêle. Récapitulons. Un quatrième livre fracassant à peine paru, télés radios articles, et me voilà pour je ne sais quelle durée veilleur de nuit à l'Hôtel Diamond, rue de Dunkerque, Paris 9ème. Réaction hilare d'à peu près tout le monde: « Vous mettrez tout cela dans un roman. »

Cauchemar. Grain de sable dans mon beau plan faulknerien: je suis l'homme des levers de soleil, incapable d'écrire la nuit. Après avoir fait un peu de grec et lu Thucydide je m'écroule de fatigue à deux heures du matin sur le canapé en skaï noir du hall. Des ombres menaçantes passent la porte d'entrée, s'approchent de mon corps allongé, une chape de brume ensommeillée me cloue au divan, je n'arrive pas à ouvrir complètement les yeux, je distingue leurs jambes maintenant, à quelques centimètres de moi, qui sont ces silhouettes d'encre ? des cambrioleurs ? des voyous ? ouvre les yeux bordel ! ouvre les yeux, mets-toi debout, défends-toi. Je me réveille en sursaut, quatre heures vingt-deux, aucun bruit hormis le cliquètement de la pluie tombant par le vasistas brisé dans la cuisine. À cinq heures il faudra sortir les poubelles sur le trottoir, à sept préparer les tables des petits déjeuners, attendre Abdel qui vient me remplacer à huit en comptant une à une comme des gouttes de sang les dernières secondes.

Destin. Je n'arrive même pas à être surpris par cette situation surréaliste. Étrange impression de justesse, au fond. Comme si c'était le contenu de ces dernières années qui était sinon usurpé du moins illogique. Ces mille compliments, cette admiration agacée généralisée, les regards respectueux dans les cocktails, les articles fielleux et dithyrambiques, les lettres de fans, les contrats en un tour de main (le dernier équivalait à sept mois d'un veilleur de nuit), la gratuité des heures.

Tant de pommade t'avait ramolli. Te revoilà dos au mur comme autrefois, et c'est bien. Après tout c'est la meilleure position pour ta nuque raide.

L'inspiration disséquée. Seul dans la nuit au gichet minable de l'Hôtel Diamond je rerédige la présentation de mon projet pour le CNL.

> « Contrairement à un certain travers biographique assez répandu, je considère que les "clés" d'une œuvre ne sont pas fournies par l'existence d'un auteur; c'est plutôt l'œuvre (au masculin), conçu comme un tout architecturé, qui permet a posteriori d'expliquer les péripéties et les hasards de la biographie. Pour chaque écrivain, l'ensemble de la correspondance, les essais, les préfaces, les romans, les récits, les entretiens, les nouvelles... sont envisagés, en dehors de toute hiérarchie chronologique ou qualitative, dans l'unité discursive que leur donne le mouvement de l'écriture, le choix de l'écriture en tant que tel, non pas en vue de délivrer un "message", ni de décrire une "situation", ni de témoigner d'une injustice, mais de *penser* le réel - en l'occurence la dure réalité que constitue notre siècle tumultueux, tout en s'y opposant, en s'extirpant des servitudes sociales, historiques, géographiques, religieuses, familiales, économiques, culturelles ou judiciaires. En un mot, je vais tenter de définir et d'analyser, chez chaque auteur, ce qui fait la susbtance *subversive* de son œuvre. Comme j'ai essayé de montrer déjà qu'on ne pouvait réduire Proust à son homosexualité ni Céline à son antisémitisme (soit les déterminismes biographiques les plus pesants en apparence sur leur écriture), je m'appliquerai à démontrer, *ad hominem*, que les "secrets" du texte (ce que Léo Strauss

nomme "l'art d'écrire") ne sont jamais selon moi repérables hors du texte, au sens où l'existence, la succession d'événements qui forment la vie d'un être voué à l'écriture (cette "vocation" envers et contre tout est le premier dénominateur commun des écrivains réunis dans *Vingtième siècle*) ne se déroule elle-même qu'en marge du texte qui lui est contemporain. Cela signifie par conséquent que les œuvres de la maturité littéraire seules peuvent mettre en lumière l'ensemble des textes d'un écrivain, à rebours, telle une cause finale herméneutique. Les textes de jeunesse, les diverses œuvres mineures, quand il y en a (ce n'est pas nécessaire: ainsi je ne vois aucune œuvre qu'on puisse qualifier de "mineure" chez Kafka qui a atteint très tôt la plénitude de son si singulier génie), ne sont que les notules, les scolies des œuvres majeures, elles-mêmes lues, je le redis, comme un seul texte éclaté en romans, nouvelles, histoires, récits, aussi naturellement qu'un roman peut se scinder en différentes parties qui deviennent autant de romans dans le roman (l'exemple flagrant est évidemment *À la recherche du temps perdu*), sans perdre pour autant son unité de composition et de pensée. On aura deviné que ce parti-pris herméneutique - qui à ma connaissance n'a jamais été aussi systématiquement appliqué, hors de tout contexte religieux, à des auteurs modernes - est fidèle à la mystique juive, pour laquelle tout provient du Texte et tout revient au Texte; pour laquelle les incohérences, les disparités du Verbe dans sa révélation scripturaire, sont réinvesties, *enroulées* si l'on préfère, dans l'unité de son énonciation, que sa réception liturgique et interprétative a charge de retrouver sous l'évidence trompeuse de sa diversité stratifiée. C'est évidemment une idée assez proche de celle du Livre mallarméen, ou de la notion, chez Proust puis chez Borges, de l'Écrivain en lequel se fondent depuis la nuit des temps tous les écrivains. Les auteurs que je traiterai ne sont, on s'en doute, pas choisis au hasard. Chez chacun d'entre eux l'écriture relève davantage du domaine de la stratégie pensée que du pur récit, du message, ou d'une idéologie quelconque. Chacun, à sa manière, a conçu son écriture comme un mode de compréhension, d'analyse

et de "combat entre soi et le monde" (formule de Kafka. On peut songer en outre à son texte intitulé *Description d'un combat*). Conformément à ce que j'écris dès les premières lignes du chapitre ci-joint sur Hemingway, les servitudes de la réalité dont l'écriture a à se dégager se réduisent à un petit nombre récurrent de questions auxquels chaque romancier apporte ses propres réponses, mais qui ne varient, à mon sens, jamais vraiment. Pour le dire autrement, c'est le style, le ton, le timbre de voix de la subversion qui se métamorphose d'un auteur à l'autre. La réalité - ou plus précisément le réel - dans laquelle et contre laquelle cette force subversive surgit, reste la même. Le réel, par une sorte de réflexe, a toujours combattu toute force singulière de subversion (la méthode la plus banale étant la censure - fonctionnant de manière très classique dans le cas d'Artaud; mais il est d'autres modes de censure, le malentendu du succès - comme pour Faulkner, n'étant pas le moindre). Or, si la portée subversive de Molière, de Voltaire, de Saint-Simon nous paraît évidente, si celle de Baudelaire, de Balzac ou de Flaubert nous semble limpide face à leur siècle (leurs combats et leurs victoires sont devenus des lieux-communs scolaires), mon but est de retrouver et de décrire cette force qui agit chez nos grands écrivains modernes, force que nous avons trop tendance, en les lisant, à émousser, sans doute pour la raison simple que nous en sommes encore les contemporains. Pourtant il y a chez Artaud, chez Joyce, chez Faulkner, chez tous les écrivains que je veux étudier, une lutte perpétuelle contre ce qu'on nommait jadis la "Cour", la "Bêtise", la "Bourgeoisie", les "Philistins" (Nabokov reprend explicitement ce terme, qu'il définit ainsi dans *Brisure à senestre*: "Tous ceux qui *sont* parce qu'ils ne pensent pas: réfutation du cartésianisme..."), réincarnés à notre époque en un certain charlatanisme, une certaine propension idéologique, une bêtise, une cécité, une lourdeur très proprement modernes. Cette "tactique" individuelle de chaque écrivain que l'Écriture métabolise en une stratégie universelle, fait selon moi la beauté et la valeur intemporelle des œuvres de ces grands hommes de lettres. Au fond la

société ne change pas, elle ne connaît nul progrès (dans le cadre de cette guerre entre l'Écriture et le Réel), elle perdure, en dépit des immenses évolutions et changements enregistrés par les historiens et les sociologues, figée d'éternité (cette permanence de l'immobilité de la communauté humaine, on le sait, est un des thèmes majeurs de Kafka comme d'Artaud). S'il en était autrement, s'il n'y avait, dissimulé au cœur de la communauté des hommes, un socle universellement négatif et atroce, que les plus grands écrivains sont toujours parvenus à dévoiler et comprendre, ni Pascal, ni Shakespeare, ni Cervantès, ni Homère ne nous parleraient plus. Pour le dire par un autre biais, c'est en tant que nous sommes, à l'aurore du vingt-et-unième siècle, les éternels contemporains de Villon, de Bossuet, de Diderot, de Rimbaud, que leurs œuvres conservent toute leur puissance, toute leur splendeur. La beauté pessimiste de leur prose scintille sur le fond d'obscurité et de laideur de l'histoire humaine. Ce que Kafka exprime à sa fulgurante façon : "L'évolution humaine - une croissance de la puissance de mort." La littérature - une concentration de l'acte de vie. J'insiste (et j'insisterai dans ma préface) sur ce principe conducteur de mes lectures, lié à une certaine conception de l'effet de *vérité* de la Littérature (les biographes et les critiques auraient plutôt tendance à insister sur ce qu'elle comporte de mensonge et de dissimulation), au sens de l'*aléthéia* grecque, le dé-voilement, la révélation, mais aussi le désoubli, la dé-léthargie... Je me permets de jouer sur les étymologies du grec, à la manière à nouveau de la mystique juive, et aussi en me souvenant de l'exemple souriant de Socrate dans le *Cratyle*. La Peinture, qui est un sujet de prédilection, d'étude et de comparaison de tout écrivain qui se respecte, s'est généralement renouvelée autour d'un axe positif, traditionnellement offert par l'éternité de grâce et de beauté de la Nature, du nu, ou des mythes littéraires (à quelques exceptions parfois près chez Goya, Picasso etc.). La Littérature, elle, s'est mue - sur le mode de l'opposition et non comme en peinture de la figuration - sur le fond d'horizon de l'immobilité séculaire de la communauté des hommes. En

d'autres mots si la Peinture se revivifie dans le Léthé et l'Eunoé qu'évoque Dante dans son *Paradis*, la Littérature a toujours plutôt aimé naviguer sur le Styx et l'Achéron. C'est ainsi que la Littérature avance, par inédits mouvements de pions sur l'échiquier vitrifié de la Comédie humaine. Et c'est précisément en tant que les écrivains se succèdent en un vaste mouvement stratégique infini qu'il n'y a pas de progrès en art. C'est donc cette unité "chorégraphique" de la Littérature que *Vingtième siècle* va tenter d'illustrer, de décrire et d'expliquer. Ma préface servira également à poser quelques jalons dans le repérage des diverses "tactiques" propres aux écrivains étudiés. Je les ai réunies sous le sigle I.H.S.V., *In Hoc Signo Vincet*. Ma démarche herméneutique puisant, comme je viens de l'expliquer, à la fois aux sources de la pensée religieuse et de l'art de la guerre (après tout le vingtième siècle est une époque farouchement guerrière), il était normal que je choisisse un symbole qui qualifie une victoire à la fois militaire et mystique. Voici le détail de ce "repérage", le dénombrement des "armes" de la littérature, que je donnerai également dans ma préface, et qui se retrouvera implicitement dans chaque étude (pour aller vite, on pourrait dire que lorsque ces quatre critères d'écriture sont réunis, on est devant un grand écrivain): I désigne l'intuition, l'intelligence (au sens anglo-saxon), l'illumination, en un mot: la *pensée*, la radiographie du lien social dans ses rapports problématiques avec l'écriture qui ne cherche pas à distraire, mais à mettre à nu. H désigne l'humour, soit la fantaisie (fondement de la fiction), le comique, le sarcasme, l'ironie, le *rire* substantiel de la subversion littéraire, laquelle ne saurait se rêver d'écho formateur ni réformateur, politique ni idéologique - l'idéologie réclamant de croire (et le rire est plus fréquemment du côté de l'incrédulité que de la foi) en une complicité minimale avec ce que l'on dénonce (c'est un autre point commun des auteurs étudiés, l'absence de toute visée idéologique dans leur œuvre). Ce qu'Artaud nomme "HUMOUR-DESTRUCTION" (les majuscules sont de lui), ce qui s'oppose à l'optimisme du "message" et de l'utopie. Le rire dépasse (pour la réinventer autrement)

toute complicité entre l'écrivain et le public, le premier déroutant toujours le second (la commercialisation, le marketing et la médiatisation forcenés de la "littérature" contemporaine tendent à nous le faire oublier). C'est un principe qu'a formulé Nabokov: "Le véritable écrivain devrait ignorer tous les lecteurs sauf un, celui de l'avenir qui à son tour, n'est nul autre que l'auteur réfléchi dans le temps." S comme STYLE, c'est-à-dire la manière dont les mots se cristallisent en une prose singulière, inimitable et donc immédiatement repérable (on reconnaît à l'oreille une phrase d'Artaud), en un phrasé qui, traversant la langue d'où il naît, en décèle comme par une radiographie négative tous les tics et les rigides mensonges. Ainsi Joyce, poussant la singularité du style à l'extrême limite musicale du sens, pouvait-il écrire qu'avec *Finnegans Wake*, il était "au bout de l'anglais", qu'il avait "envoyé coucher le langage". V comme VOLUPTÉ, autrement dit la question millénaire du sexe et des relations que les corps entretiennent entre eux, complices (rarement) ou hostiles (souvent), tel qu'en un résumé domestique de tous les conflits de l'univers. Le viol dans les romans de Faulkner offrira évidemment une clé parfaite pour étudier cette question.

J'espère que ces quelques explications, concernant l'entreprise davantage que le contenu de *Vingtième siècle*, sauront convenir aux membres de la Commission, qui comprendront qu'il est plus aisé de délivrer la méthode de mon discours que de dire d'avance quel sera pas à pas et pour chaque auteur le cheminement de ma pensée. Mes principes d'interprétation - on l'aura compris - sont d'autant plus décisifs et conscients que ma plume, elle, est libre dans ses associations. C'est la raison pour laquelle il est important de lire le chapitre déjà rédigé (*Hemingway*), qui en dira davantage que ne le pourrait une longue argumentation.

Si, avant l'écriture de mon *Céline* ou de mon *Proust*, on m'avait réclamé un synopsis de ces ouvrages, ou même un vague plan, je n'aurais pu les donner. Il s'agit sans doute de ma part d'une ultime fidélité à la mystique juive, que de

faire une totale confiance à l'impromptu de l'inspiration, de laisser à mon écriture une liberté d'improvisation qui, par définition, m'est inconnue par avance. Une chose est certaine, chaque chapitre de *Vingtième siècle*, pouvant être lu comme un essai en soi, se situera dans la continuité de mes précédents livres. Mon objectif est d'offrir une vision originale d'œuvres pourtant sur-commentées et décortiquées. Mon ambition d'aider à révéler quelques unes des règles de navigation de l'antique Génie, et de rendre à ce mot galvaudé toute son énergie, toute sa grandeur, toute sa fraîche nouveauté. »

Bravo. C'est Mélany Béauce qui a découvert (et commenté) la phrase la plus courte d'*À la recherche du temps perdu*: « Long à écrire. »

Bouée. Au lever avant de partir faire mes douze heures d'affilée à l'Hôtel Diamond pour me donner du courage je prononce mentalement en yiddish une maxime vitale : *Saïe a mench*. « Sois un homme. »

À un écrivain féministe qui me demande mon avis sur la question Nabe.

« Chère Françoise d'Eaubonne,

Comment allez-vous?

J'espère que vous passez de bonnes vacances. Les miennes se sont subitement interrompues fin juin à cause de problèmes financiers imprévus. Je travaille actuellement comme gardien de nuit dans un hôtel, ce qui me permet de continuer à lire et écrire. Ma devise, ces temps-ci, est : "Il y a pire."

Nabe est un ami, et je pense comme vous qu'il n'y a pas d'antisémitisme dans son *Lucette*. Il a un peu dépassé cette phase-là qui lui venait d'une fascination mal digérée pour Bloy et pour une rhétorique 19è siècle un tantinet moisie à mon goût (je suis Baudelairien sur cette question), et en totale contradiction avec son âme jazzistique. Nous en avons souvent discuté ensemble. Si vous désirez le rencontrer, on pourra organiser ça. »

Ma vie d'homme. Elle est prostrée sur son divan, je fais mine de rentrer chez moi pour la laisser dormir (raison officielle). Elle se remet à pleurer puis à hurler et m'insulter.

- Ne me touche pas ! Je te hais ! Tu es une ordure ! Tes bras c'est de la merde ! Tu es sourd et aveugle ! J'en ai marre de t'entendre parler de toi ! Toi ! toi ! toi ! Tes petits problèmes d'hôtel de merde !

Une autre fois, chez moi, elle hurle si longtemps et si violemment que les flics alertés par les voisins viennent vérifier que je ne la tabasse pas. Elle a de la bave aux lèvres, me repousse quand j'essaie de la prendre dans mes bras. Son corps est tendu et tordu comme celui d'un nouveau-né qui braille de colère. Somnambuliquement hors d'elle elle me frappe et me griffe. Un jour Nabe me voit débarquer avec de grosses scarifications roses sur le visage: « Qu'est-ce qui t'est arrivé ? - Rien, je me suis cogné contre une porte. - Une porte avec des mains et des ongles ? » Rires.

Une autre fois après une longue crise, à bout de patience je rentre chez moi. Quinze coups de fil à la suite s'accumulent sur mon répondeur. Je l'écoute geindre sans décrocher puis m'appeler au secours puis me demander plus calmement de revenir. Je me dis que j'ai l'âge d'être plus intelligent que mon exaspération et ma cruauté. Je reviens. Sitôt franchi le seuil de sa porte elle repart dans les hurlements et les pleurs hoquetés sous l'étouffement. Son faciès infantile se liquéfie, elle reste prostrée dans un coin de son salon comme un petit lamantin échoué. Sa jolie figure ronde déformée par les pleurs, ses lèvres écumantes, hululantes, circulaires, hagardes. Je pense à la Bouche de la Vérité à Rome.

Une autre fois, exaspéré par ses quarante-cinq minutes de retard, je pars sans elle à une soirée. J'interroge mon répondeur. « Hmmmmmmmouuuuuuuuu ! Stéphane, comment tu peux me faire ça, c'est pas possible, comment tu peux biiiip ». Interrompue par le répondeur elle rappelle aussitôt. « (deux mots hoquetés incompréhensibles)...tellement, tellement, j'en peux plus, j'en peux plus biiiip ». « Stéphane je suis prête, toute seule, tu ne peux pas me laisser toute seule,

bouuuuuuuuuuuuh, toute seule biiiip ». « (entrecoupé de gémissements) Je n'en reviens pas, Stéphane, Stéphane, Stéphane, ce n'est pas possible que tu me laisses comme ça, moi j'étais prête, je suis toute seule biiiip ». «(voix un peu plus calme, elle essaie de se contenir, ses pleurs la rattrapent après quelques mots) Tu ne peux pas me laisser une minute de plus dans l'horreur où je suis, tu ne peux pas, ouaaaaaaah, il faut que j'appelle mes parents, tu ne peux pas... monstre... me laisser comme... dans cet état-là, vraiment, vraiment, tu... dois venir tout de suite, tout de suite tout de suite *biiiip*. « Tu laisses tout tomber, immédiatement pour moi, tu laisses tout tomber, tout tout tout, et tu viens me voir moi biiiip ». «(voix calme) Il est huit heures et demie, et j'attends ton coup de fil. Je veux vraiment que tu viennes me chercher. »

Patience. Longues heures d'ennui entre deux clients à servir à la réception avec la même courtoisie physiologique que je dispense habituellement moi-même aux serveurs dans les restaurants.

Je rédige le dialogue sur la folie de Nietzsche pour *Agenda*, assenant un coup de tampon de l'Hôtel Diamond sur mon manuscrit comme souvenir si je réchappe jamais de ce petit purgatoire portatif.

Lectures sur le divan noir. Marx, Aristophane, Hölderlin, Leo Strauss, Diogène Laërce, Borges, *La femme frigide* de Stekel que je dissimule lorsque Mlle Crouton - qui ignore tout de mon passé honteux (écrivain) - vient me remplacer.

Dans ma solitude nocturne à l'Hôtel Diamond j'ai soudain l'idée de réintituler *Agenda* selon un pamphlet du Cardinal de Retz : *Le solitaire*.

Qu'on s'explique. *Le Monde Radio Télévision* me contacte pour que je fasse un article sur le documentaire sur Proust qui passera la semaine suivante. Il y a donc encore des êtres humains qui se souviennent que j'étais écrivain avant d'entrer dans le *no man's land* actuel de mon existence. « Je peux dire ce que j'en pense vraiment ? bien comme mal ? - Vous êtes parfaitement libre. Je vous fais envoyer la cassette par

coursier. » Je regarde le truc en ayant comme référence dans les prunelles le beau film de Roger Stéphane avec Morand splendide et Céleste en larmes à la fin.

J'écris mon texte, ils le refusent, je l'envoie à *Libé*, il paraît. Floppée de félicitations, droit de réponse plaintif la semaine suivante et quelque mois plus tard un pamphlet consacré aux intellos insurgés contre la télé me fait l'honneur de me citer parmi les Kundera, Finkielkraut et Debray divers.

J'allais oublier. L'objet du litige s'intitule *La frigidité de l'Image*.

> « Le véritable écrivain n'a pas peur de la télévision. Aucune concurrence n'est à craindre entre deux camps aussi éloignés. La télé permet néanmoins d'observer un conflit métaphysique primordial qui concerne tout particulièrement l'écrivain, à savoir la guerre perpétuelle entre l'Image et le Verbe.
>
> L'Image a réalisé cette harmonie suprême que prophétisait Baudelaire dans son adresse *Aux Bourgeois* : "Vous êtes la majorité, - nombre et intelligence; - donc vous êtes la force, - qui est la justice. Les uns savants, les autres propriétaires; - un jour radieux viendra où les savants seront propriétaires, et les propriétaires savants. Alors votre puissance sera complète, et nul ne protestera contre elle."
>
> On comprend que ce n'est pas à l'occasion des jeux télévisés, des variétés, ni même des informations, que cette idéologie télévisuelle - cette vidéologie - se dévoile, mais lorsque l'Image feint de s'intéresser au Verbe, autrement dit quand la télévision s'occupe de littérature.
>
> Récemment la télévision a diffusé un documentaire de Pierre Dumayet et Roger Bober consacré à Proust. En 1961, Roger Stéphane avait réalisé un excellent film sur Proust. On y voyait Morand, sentant le dérapage vers l'anecdotique et revenant à l'essence du phrasé *viril* de Proust. On y voyait également Céleste Albaret, en pleurs, racontant l'agonie de l'écrivain. Va-t-on revoir ces beaux passages dans ce nouveau film? J'allume ma télé, je la regarde

consciencieusement durant 50 minutes, j'éteins ma télé. On veut mon avis ? Je le donne : *c'est un gag*.

Les réalisateurs de ce documentaire désastreux se sont dit: "Voici l'un des plus grands génies littéraires de tous les temps, voici un chef-d'œuvre de 3000 pages qui bouleverse la littérature moderne de fond en comble, voici une prose rapide, musicale, souple, subtile, sensuelle, profonde, déliée, odoriférante, vive, colorée, voici un style qui brise les bornes universelles de la pensée... Eh bien, organisons une gigantesque supercherie: *traitons tout cela par le vide*. Ne disons pas un mot de ce style parfait ni de cette pensée complexe et redoutable. Rédigeons un commentaire accablant de mièvrerie oedipienne sur le petit Prouproust-à-sa-Maman. Résumons dans le style d'un résumé sportif quelques scènes admirables du roman: rien de trop original surtout, n'évoquons que les épisodes auxquels s'applique le logo "Vu au cinéma!". Et pour achever d'enfouir Proust sous les moisissures d'un 19ème siècle parfaitement vitrifié, faisons se succéder truquages kitsch, photos jaunies, travellings neurasthéniques, cadrages somnolents. Notre mot d'ordre: Ne pas réveiller le spectateur."

Franchement, je crois que la télévision a rarement atteint de tels sommets d'idiotie contrastée. La loi est: Sujet grandiose *donc* traitement au-dessous de tout. Ici la niaiserie le dispute au ronronnement, et c'est l'ineptie qui l'emporte! Même une adaptation de *Sodome et Gomorrhe* en dessin animé porno japonais eût été préférable. Au moins on aurait ri.

Une autre hypothèse, plus plausible, vient à l'esprit: Les producteurs de ce diaporama n'ont tout simplement pas lu *À la recherche du temps perdu*. Ce serait leur seule excuse. Ils se sont arrêtés à *Jean Santeuil*, épuisés, d'où le ton nasillard, monocorde, comateux du commentateur. Ils ont trouvé un dernier résidu d'énergie pour feuilleter quelques pages de la *Correspondance*, puis, exténués, ont allumé leurs caméras et se sont contentés d'enchaîner d'interminables plans fixes: un chien dans l'herbe, un ciel nuageux, une plage,

une fenêtre, un escalier, une chaise, un lit, des bateaux, encore une fenêtre, un chandelier, encore un lit, encore un chien dans l'herbe... "Autour du pot", c'est leur devise.

Aux trois quarts de l'émission, on en est encore à la vieille affaire rebattue, *et absolument sans intérêt*, des amis de Proust. Toujours aucune citation conséquente de la *Recherche* (sur l'amitié, par exemple). Soudain un tome de la Pléiade apparaît. Ouf ! Nous allons peut-être enfin entendre une des mille merveilles phrasées tirée du coffre au trésor. Eh non, ce n'est que la notice biographique qui intéresse la caméra. Car la télévision n'oublie jamais sa double mission marketing : faire *acheter* les livres tout en *dégoûtant* de les lire. C'est logique. Qui lit vraiment un livre s'arrête de regarder la télévision, et manque par conséquent la réclame pour le livre suivant.

Bon. Le documentaire est raté, ce n'est pas la première fois ni la dernière. Il fallait même une bonne dose de naïveté pour s'attendre à mieux. Reste à savoir ce qu'en aurait pensé Proust. D'autant plus aisé à deviner que son œuvre, contrairement à ce que laisse entendre cette émission effroyable, est d'une actualité prophétique sans faille.

Aujourd'hui, donc, Mme Verdurin ne mène plus un salon, elle travaille à la télévision. Elle consacre une émission à Proust, évidemment, où elle s'étend de longues minutes sur son "fou rire nerveux" pour mieux passer sous silence son humour immense. Sans jamais prononcer le mot "homosexualité", le reportage de Mme Verdurin ne tourne qu'autour de *ça* (les amis, la maman, la maman, les amis), d'autant plus obsessionnellement que Mme Verdurin n'a rien d'intéressant à en dire. Car, par définition, Mme Verdurin n'a pas compris une syllabe aux analyses révolutionnaires de Proust sur cette passionnante question. Elle insiste sur la "curiosité souffrante sous la biographie", la "douloureuse sensibilité" et autres poncifs de la critique. Mais non ! Mme Verdurin. La curiosité de Proust est *triomphale* (il ne cherche pas, lui non plus, il trouve), et sa sensibilité *extra-lucide*. J'aurais sur le sujet six cent treize citations à vous

faire, Mme Verdurin, plus splendides les unes que les autres, si j'avais la candeur de croire que vous fussiez digne de les goûter.

En résumé, tout est fait dans ce documentaire pour éviter *le corps* de Proust, c'est-à-dire son *style*. Il ne s'agit même plus de la cécité et de la surdité esthétiques d'un lecteur parmi tant d'autres, mais bien de cette guerre entre l'Image et le Verbe que Proust, en un sens, ne cesse précisément d'analyser. Le corps d'un écrivain est un complexe mobile de sensations hétérogènes qui se diffusent en lui par l'organe de ses phrases. Ce qu'une image ne peut saisir qu'à la condition de le figer, en imposant comme un sceau la censure revancharde de son échec. Car l'Image, qui est substantiellement frigide, fait un complexe vis-à-vis de la volupté du Verbe. Le Verbe est trop plein de mystères, d'inattendu, de divergences, d'étincelles possibles. Le vœu secret de l'Image est donc d'abolir le Verbe. Et quand elle se déclare, l'Image possède la rigueur d'un oukase, la froideur d'un couperet. Ainsi la conclusion de Pierre Dumayet ne peut que satisfaire l'Image, pusqu'elle se réduit à un *cliché*. À l'heure du Rwanda et de la Bosnie, nous intime Mme Verdurin, les phrases de Proust doivent s'effacer: "Ce n'est pas bien de lire si quelqu'un crie à côté de nous." Tel est le fin mot de ce documentaire affligeant.

Alors l'écrivain, le valeureux vélite du Verbe, va-t-il succomber à la tyrannie ordinaire de l'Image ? Non, parce qu'elle vient trop tard. Il a déjà lu Proust. Et à une injonction imbécile il répond par une citation indocile: "Un esprit original sait subordonner la lecture à son activité personnelle." »

Mon article a trop fait rigoler la Censure pour qu'elle prenne la peine de sévir autrement qu'en rebaptisant vulgairement mon texte *Marcel vu à la télé* et en coupant (pas de hasard) le passage de fond du pamphlet : «Le corps d'un écrivain est un complexe mobile de sensations hétérogènes qui se diffusent en lui par l'organe de ses phrases. Ce qu'une image ne peut saisir qu'à la condition de le figer, en imposant comme un sceau la censure revancharde de son échec. Car l'Image, qui est substantiellement frigide, fait un complexe vis-à-vis de la volupté du Verbe. »

Preuve de la pertinence de mon propos (et raison publicitaire de sa censure), mon texte côtoie dans la même livraison de *Libé* une publicité Benetton: la jolie fille avec un pénis d'homme.

Gamine. La jeune stagiaire du CNL à qui j'explique un peu mon cas en déposant mon re-dossier. « C'est très artiste, veilleur de nuit! - Non mademoiselle, ce qui est "artiste" c'est de créer de l'art et pour cela on n'a encore jamais trouvé de meilleure méthode que de rester tranquillement chez soi. »

Épiphanies. La seule image intéressante pour un écrivain est celle du corps en mouvement d'un autre écrivain. On a ainsi pu voir Faulkner se déplacer durant quinze secondes *après* son discours du Nobel. Le Simulacre s'est vite repris et a coupé court à la scène (le Simulacre ou plutôt son avatar essentiel, l'Argent: 30 000 F la minute d'archive...). Joyce et Nora dans la rue - Nora observant Joyce fixer la caméra de ses lunettes d'aveugle. Henri Miller parlant et remuant doucement dans une piscine. Hemingway essayant une lance de Massaï, Nabokov faisant une partie d'échecs avec Vera etc.

À un ami écrivain.

« Cher Sollers,

Comment allez-vous?

Merci pour le Hemingway, cela me fait très plaisir, vraiment. Juste eu le temps de lire votre préface, qui est parfaite. L'histoire avec la fille qui veut le faire écrire encore mieux grâce à elle me semble géniale. Comme je suis en plein dans Homère, endormi avec Ulysse sur le navire des Phéaciens le ramenant "plus vite que l'aile ou la pensée" vers Ithaque *où ils le déposeront encore endormi* (quelle trouvaille !), je dois ronger mon frein pour me retenir de tout lire dès aujourd'hui. Connaissais seulement le génial *Intelligence critique* et les deux nouvelles sur père et fils. "Une armée invincible est

appelée une « Armée Père-Fils »" (Sun-tse) Autrement dit, être à soi-même ses propres père et fils. La photo de la jaquette est belle comme un tableau: le visage concentré indifférent à l'appareil, la main gauche déposée sur le papier, le crayon avec gomme, le pansement au doigt (coupure de pêche ?), les chaussettes, les pantoufles de cuir, la robe de chambre, le pyjama blanc, la terrasse ensoleillée derrière avec la chaise, l'ombre sur le mur... En voilà bien un à qui convient aussi "le cœur battant". Très belle photo de Faulkner également dans *Le Monde*, je la découpe pour le mettre à côté de Joyce (il paraît qu'il l'a vu une fois dans Paris, de trottoir à trottoir, mais pas osé l'aborder). Mon amie me fait remarquer qu'il ressemble comme deux gouttes à Mallarmé, qu'il aimait beaucoup et a traduit, je crois. Et votre texte, bien sûr, splendide, enfin le venge de toutes les grossières conneries accumulées sur son compte. La Guerre, le Temps, hé oui. Vous ai-je déjà dit que vous étiez le meilleur ? Persiste et signe pour les siècles des siècles.

À bientôt. »

Journal intime. Mélany passe ses matinées à retranscrire ses rêves dans son petit carnet.

Ouf. Après trois mois de goujaterie dilatoire Bernard Barrault accepte de me mensualiser contre deux manuscrits. À la suite de plusieurs rendez-vous secrets avec une charmante inspectrice spécialisée dans le droit du travail la méthode pour m'extirper de l'Hôtel Diamond est trouvée. Je peux enfin ôter mon déguisement de larbin exploité et repasser mon costume de Superman en envoyant au directeur une lettre qui doit lui sembler tombée de la planète Mars.

« Monsieur,

J'ai reçu seulement avant-hier votre lettre recommandée datée du 6 octobre, et n'ai pu vous répondre plus tôt pour vous fixer un rendez-vous à cause de la grève générale d'hier, mardi 10 octobre.

Je crains malheureusement qu'il ne soit plus temps de se donner des rendez-vous, pour la raison simple que le temps m'est désormais compté heure par heure, littéralement et financièrement, et cela à cause de vos propres atermoiements et de la situation *parfaitement intenable* qui m'a été faite à l'Hôtel Diamond. Je vais donc vous expliquer clairement les raisons de mon impossibilité de revenir travailler à l'Hôtel.

Lorsque vous m'avez embauché, après une annonce officielle de l'ANPE proposant *un emploi à temps complet*, soit quatre nuits par semaine ou le week-end en alternance, pour un salaire estimé de 6250 francs brut mensuels, vous m'avez demandé si j'avais de l'expérience dans le métier de veilleur de nuit et j'ai eu l'honnêteté de vous répondre la vérité, à savoir que non. Il me semble que vous auriez pu avoir la courtoisie à ce moment-là de me prévenir qu'il existait certaines clauses de la convention collective hôtelière distinguant les heures de présence et les heures de travail, et que par nuit de douze heures je ne percevrais que l'équivalent de quelques dix heures effectives. L'omission de ce détail, *crucial quand on est rémunéré au SMIC horaire*, n'est peut-être pas illégale rigoureusement parlant, mais est pour le moins peu honnête, humainement parlant.

D'ailleurs, lorsque je me suis étonné de ne pas retrouver mon compte d'heures en recevant mon premier bulletin de salaire, au début du mois d'août, et vous ai demandé des explications par l'intermédiaire de la réceptionniste Mlle Crouton, vous n'avez pas daigné à ce moment-là m'accorder de rendez-vous ni répondre à mes interrogations. On m'a vaguement promis une explication qui n'est jamais venue.

Comme vous le savez, j'ai toujours parfaitement fait mon travail durant mes deux mois et demi de présence à l'Hôtel Diamond. J'ai accepté de remplacer la réceptionniste de jour régulièrement dans l'après-midi, pour pouvoir grapiller quelques heures supplémentaires et tenter vaille que vaille d'obtenir un salaire tout juste décent, et de toutes façons encore inférieur au

SMIC. J'ai néanmoins accepté d'accomplir des tâches qui n'avaient rien à voir avec celles d'un veilleur de nuit, pour vous rendre service et servir l'hôtel, telles que m'occuper du linge sale dans les chambres, vous apporter votre dîner dans votre chambre, ou préparer et servir les petits déjeuners aux clients. Après que vous avez licencié toutes les femmes de ménage de l'hôtel, j'ai, sans faire d'esclandre et sans m'offusquer, décliné une seule tâche à l'instar des autres veilleurs de nuit, et avec raison car elle n'était pas de mon ressort: nettoyer les toilettes et faire le ménage dans le hall, comme vous l'avez militairement exigé par une note de service comminatoire, à nouveau peu courtoise, et sans aucune valeur légale. Un veilleur de nuit ou un réceptionniste n'est pas une femme de ménage.

J'ai donc dû louvoyer en permanence entre des heures de jour et des heures nuit, ce qui est exténuant et n'a rien à voir avec le travail normal d'un veilleur de nuit, sans jamais pouvoir réunir un nombre d'heures suffisant à atteindre le SMIC, ce qui m'était pourtant dû selon le contrat de l'ANPE.

Il a fallu que j'attende encore plus d'un mois, après plusieurs demandes réitérées auprès de Mlle Crouton, pour recevoir sans davantage de détails, outre un contrat antidaté (plus d'un mois et demi après mon premier jour de travail !) et ne correspondant absolument pas à la réalité de mon travail journalier à l'hôtel, une photocopie des conventions collectives et un vague griffonage m'apprenant l'existence d'équivalences horaires dans le métier de l'hôtellerie. Il n'était étrangement pas question, à ce moment-là, de « parler entre nous » comme vous me l'écrivez comiquement dans votre lettre du 6 octobre.

Il m'a donc fallu vous envoyer début septembre une première lettre recommandée, pour vous demander formellement des explications quant au non-respect de votre part du contrat ANPE, ce qui est un problème autrement plus grave que celui de simples équivalences horaires. À ce jour je n'ai toujours reçu aucune explication, et ce problème n'a nullement été réglé. Vous n'avez pas daigné me recevoir dans votre bureau la dernière semaine de septembre,

comme vous me l'aviez pourtant promis oralement par un imprécis « Il faut qu'on parle tous les deux, voyons-nous demain... » Le lendemain vous n'êtes pas apparu à l'Hôtel Diamond quand j'y étais, et ma situation absurde et intenable reste inchangée.

Que l'hôtel soit en restructuration ne change rien à l'affaire. Je ne suis pas actionnaire de cet hôtel mais un simple salarié, et l'insuffisance de mon nombre d'heures n'est pas une question de patience mais de *survie*. Je me suis retrouvé le couteau sous la gorge, endetté auprès de ma propre famille, à cause de toutes vos irrégularités commises en tant qu'employeur, à la suite de vos omissions, de l'impossibilité de vous rencontrer et de vous parler, et des semi-explications nébuleuses griffonnées comme sur un comptoir. Et le planning prévu pour le mois d'octobre ne me laissait pas espérer un changement de ma situation. Mlle Crouton m'a vaguement et officieusement prévenu que vous prévoyiez, pour que j'obtienne peut-être un jour enfin toutes mes heures de travail de nuit, comme cela aurait dû être le cas dès le mois de juillet, de licencier un autre veilleur de nuit, ce qui m'a semblé d'une part hautement improbable, cette personne se trouvant être le frère d'un des propriétaires de l'hôtel, et ne m'a d'autre part pas réjoui, n'ayant pas pour habitude d'obtenir satisfaction au détriment d'autrui. Des salariés ne sont pas des colis qu'on place ici ou là en fonction de la place dont on dispose et en attendant mieux.

Ce n'est donc pas par calcul ni ruse si je ne vous ai pas prévenu avant le 4 octobre de mon refus de revenir à l'hôtel, mais parce que j'ai dû, *contraint et forcé par votre attitude*, me décider sans plus tergiverser à faire en sorte d'assurer ma survie financière, ce qui est de manière évidente impossible dans le cadre de mon travail à l'Hôtel Diamond.

Veuillez agréer, Monsieur, mes salutations distinguées.

Cordialement

Stéphane Zagdanski »

Gentil. Josy Eisenberg pour justifier sa générosité: « Quand on a une grande œuvre à écrire on ne doit pas faire de petits boulots. »

Surprise.

« Cher Sollers,

On m'apprend seulement à l'instant que vous faites partie du jury du "Prix Novembre", ce qui résout ma perplexité. Je n'arrivais pas à comprendre comment mon livre avait pu se retrouver sur la liste d'un prix littéraire. Maintenant tout s'éclaire.

Je vous remercie sincèrement pour cette intention qui me touche plus, vous le savez, que tout l'or du monde. »

Famille. Nouvelle bonne idée de la civilisation perfectionnée: réunir tous les écrivains français vivants sur une seule photo. L'idée vient d'un portrait réunissant tous les chefs d'État, ce qui aurait dû mettre la puce à l'oreille de tout « écrivain » digne de ce nom. On y trouve donc peu ou prou l'ensemble des charlatans contemporains aussi peu subversifs que permis, le véritable grand écrivain de notre temps ayant bien entendu décliné l'invitation ridicule à apparaître sur ce cliché de famille fantomatique - un vrai poncif gélifié.

Mallarmé dans *Igitur*: « L'infini enfin échappe à la famille. »

Pris homo. Louis Pipelot me refait le coup du Charlus outré à un cocktail. « Tiens, voilà le calomniateur de Proust ! » Il le répète bien haut deux ou trois fois pour que son ami saisisse. L'abruti ne saisit rien et commence un speech sur Sartre en me dévisageant. Je me retiens de demander à Pipelot si la calomnie exactement a consisté à dire que Proust était *juif* ou *hétérosexuel*. Je me retiens surtout de lui rappeler cette soirée où il m'avoua qu'il adorait « convertir » les garçons. Plus tard, ivre mort, il me déclarait sa flamme: « Tu dois avoir un beau petit cul toi, je suis sûr qu'il est couvert de poils blonds ! »

Et l'adorable Jean Gueulier, à cette soirée de réveillon, maugréant d'un air féroce que je devrai payer un jour ou l'autre pour mes « théories vaseuses ». « Toi il faudrait qu'un gros vit te défonce l'anus pour t'apprendre à écrire ! »

Quand un seul petit livre provoque de tels effets, c'est gagné.

À un historien célèbre.

« Cher Léon Poliakov,

Comment allez-vous?

Merci pour votre lettre. Votre sens de l'humour (il faut en avoir pour aimer mon livre) ne me surprend pas le moins du monde, c'est à mon sens la clé de votre grandeur de "midrachiste" de l'Histoire, et ce qui vous distingue de tous les nombreux autres spécialistes.

Pour la photocopie, si j'ai bien compris, il s'agit en somme de démontrer que ce sont les juifs qui ont inspiré les nazis... Et ces clowns osent s'offusquer que Freud, Marx *et vous* leur refusiez votre caution. Qu'ils sont lourds ! comme disait Céline à la fin de sa vie. C'est encore la meilleure façon de qualifier la bêtise antisémite.

Encore merci de votre soutien qui me va droit au cœur.

Bien à vous. »

Exercices du style. Cinq années d'hébreu quotidien peu ou prou et depuis trois ans je grignote du grec aussi régulièrement que possible.

C'est le geste qui compte.

À un jeune professeur.

« Cher Monsieur,

Merci de l'envoi de votre revue et de cet article qu'on m'avait annoncé. Vous avez raison, il n'y a plus de lecteurs, mais y en a-t-il jamais eu, et en avons-nous vraiment besoin ?

Cordialement. »

Jugement dernier. Le stigmate brun apposé par l'embouchure de sa trompette sur les lèvres d'Armstrong tel un baiser chauffé à blanc. Il mord la queue des mots à pleines dents pour ne laisser s'échapper hors de sa bouche que leur jus de râle rauque.

Encore une folle du RU ? Delphine s'avoue un peu détruite. « Il y a plusieurs personnages à l'intérieur de moi: une murène aux yeux rouges tapie dans l'obscurité, prête à mordre. Une petite fille apeurée qui a énormément besoin d'affection. Une femme très forte... » Elle ne se détend lentement qu'à la Paillotte, me laisse l'embrasser par émulation en voyant sa copine et mon copain se pelotter sur la banquette en face de nous. Puis très vite les filles prennent les choses en main. Arrivés chez elle, plus de retenue. Elle m'enfile elle-même un préservatif, les doigts refermés sur mon sexe comme des serres d'oiseau. Elle jouit en balançant violemment la tête de droite à gauche et de gauche à droite sans un mot, en un « NON » muet impénétrable. Lorsque je me retire d'elle la capote a craqué. Elle dit d'une voix très calme: « Bon, il va falloir faire le nécessaire. »

Papa pas dupe. Hemingway splendide, interviewé par la NBC à la Finca, répondant au journaliste avec la ponctuation.

À un journaliste juif.

« Cher Henri,

Comment allez-vous?

Je reçois seulement votre lettre du 4, très en retard, donc, mais en avance sur le Messie qui poursuit la grêve.

Merci de vos encouragements. Tout cela me passe un peu au-dessus de la tête ces temps-ci car j'achève un roman qui n'a rien à voir avec *De*

l'antisémitisme, je suis déjà loin en pleine mer, dans les parages de la Grèce antique, où je me sens parfaitement bien.

Amicalement. »

Comment dire. « Fiancée »? « Amie »? « Épouse »? « Femme »? « Petite amie » ? « Copine »? Mieux : « Je vous présente mon intime. »

À la mère d'une ancienne camarade de classe.

« Chère Madame,

Je vous remercie pour votre lettre si aimable. En effet, je me souviens très bien de Corinne, avec qui j'ai été en classe plusieurs années, qui était une excellente élève et une très cordiale et douce jeune fille. Passez-lui le bonjour de ma part.

Il serait un peu long et fastidieux de vous raconter mon itinéraire, mais je n'ai pas lu Élie Wiesel, et la découverte solitaire de Kafka a suffi à me faire aimer Kafka, sans l'aide d'aucun professeur.

Tout ce que je puis vous dire, c'est que je me suis métamorphosé en écrivain le jour où j'ai décidé de quitter la fac pour m'enfermer dans ma tour d'ivoire, bâtie à l'aide de centaines d'heures de lecture et d'écriture, seule méthode d'initiation que je connaisse.

Merci encore de votre gentillesse.

Cordialement. »

Roth le Zoulou. Je rencontre à un cocktail une très jolie militante lesbienne brune bouclée californienne d'origine italienne, fan de Simone de Beauvoir, Hélène Cixous, Luce Irigaray... J'accomplis l'exploit de lui résumer mon *Proust* et mes théories sur Albertine en anglais. Éloge inconditionnel du *Jardin d'Éden* qu'elle n'a pas lu. Et Philip Roth, elle connaît ? Moue de mépris : « C'est un écrivain ethnique. »

Un beau baiser sur les lèvres avant de partir pour me dire au revoir, aussi simplement qu'un vers de Verlaine.

À Joan.

« Chérie,

Merci de te rappeler mon anniversaire aussi précisément que je me souviens de ton corps et de ton esprit. Tu es la plus délicieuse et je t'aime. Je t'embrasse tendrement, ma belle Joan. »

Conversation. « Allô, Stèph ? - Oui. Pourquoi est-ce que tu cries comme cela Mélany? - (elle pleure) Mais parce que... c'est plus fort que moi, parce que tu es tellement injuste. - (agacé) Je ne suis pas injuste. Essaie de ne pas pleurer, de ne pas crier, on ne peut pas parler sinon, d'accord? - Mais on ne peut pas parler avec toi, toi tu ne cries pas, mais ce que tu dis c'est comme fermer la conversation, parce que c'est toujours « Mélany tu ne prends pas bien les choses, il faut changer ta manière... » - Je n'ai pas dit cela. - C'est toujours moi qui... - Mais non ce n'est pas toi, on a chacun... - Tu ne veux pas entendre, tu ne veux rien entendre. - J'entends mais... - La seule chose que tu me dis, à travers ce que tu dis, tu crois parler de quelque chose, mais en réalité tu parles d'autre chose. (*crié*) Et tu me parles de ton refus de changer quoi que ce soit, de ton absence totale d'envie de quoi que ce soit, voilà de quoi tu me parles... - Je... - Tu parleras toujours calmement mais... - Je t'explique au contraire... - ...c'est pire que crier, parce que ça veut dire que tu n'en as rien à foutre, et que de toute façon tu ne changeras rien du tout et que tu n'as rien envie de comprendre et rien envie de savoir et rien envie... t'as pas envie de parler, du tout, c'est pire que tout, c'est que tu n'as aucune envie de parler, c'est que tu me diras toujours la même chose, tu me diras: « Écoute Mélany, si tu pleures si tu cries moi je m'en vais, si tu continues à pleurer et à crier eh bien ce sera définitivement terminé... » - Je n'ai pas dit ça. - «... et puis si tu parles autrement c'est que tu n'as rien compris à la vie, que t'as tout à changer, tout à réformer chez toi... » - Ne crie pas. Ne crie pas. Est-ce que je t'ai déjà dit ça ? - Mais

tu m'as dit tout le temps ça ! - Mais si c'était vrai (*ricanement étouffé*) depuis le temps je serais déjà parti, si c'était vrai. - Qu'est-ce que tu m'as dit tout à l'heure Stèph? Mais t'es déjà parti! Tu m'en parles tout le temps de partir! - Non. Arrête. Est-ce qu'une seule fois je t'ai fait du chantage comme ça... - (*toujours en pleurs*) Mais tu rigoles ou quoi Stèph! Est-ce que t'as un petit brin de mémoire ou quoi? - Oui j'ai de la mémoire justement. - Eh bien Stèph, si t'as un petit brin de mémoire, tu te souviendras que tu me l'as dit, plusieurs fois, et que bien sûr tu m'en as fait du chantage, et tu veux que je te dise un truc (*reniflement, sanglot*), j'ai vraiment quelque chose à te dire, parce que toi tu me dis que je suis susceptible, et que mon humeur elle est trop fragile, eh bien je vais te dire quelque chose, Stèph, c'est qu'on part en vacances ensemble, et que tu te permets de faire la gueule pendant tout le temps où je suis là, je te demande d'aller faire un tour et tu fais la gueule. Alors qu'est-ce que tu veux faire contre ça? Qu'est-ce que tu veux faire contre la mauvaise volonté tout le temps qui revient, parce que c'est des choses qui viennent de moi, ou des envies qui viennent de moi... - Je ne te dis pas que tout vient de toi, des fois aussi je ne suis pas agréable à vivre... - (*crié*) Mais je te dis... - Ce n'est pas pour cela que je te fais des reproches. Quand je ne suis pas agréable à vivre ce n'est pas contre toi. Ça peut arriver. Bon j'avais des soucis, j'étais soucieux, je ne dis pas que c'est bien, mais ça peut arriver. Ce n'est pas toi qui es en question. Tu comprends, il n'y a pas moyen de vivre tranquillement à deux si on fait des reproches à l'autre. - (*hoquet*) Mais toi tu les fais à ta manière... - Mais non je ne te les fais pas chérie. - ...tellement froide, tellement tranquille... - Je te dis simplement les choses... - ...de me dire: « Mélany tu ne fais pas comme il faut. Mélany tu n'as pas compris. Mélany ce que tu veux c'est n'importe quoi... » - Je ne t'ai jamais dit ça. - « Tu transformes les choses, tu les vois mal, ce que t'as envie j'en ai rien à foutre de tes envies, je ne suis pas là pour te faire plaisir... » - Qu'est-ce que tu racontes. - Mais qu'est-ce que tu racontes toi hein! booooooooou ooooooooouh! - Je n'ai jamais dit ça, je t'ai dit simplement... - Tu me fais demander mille fois les choses. Tu es capable de me laisser pleurer cinq jours toute seule, et d'aller chez tes amis, où il n'y a que des morts-vivants, tu peux faire tout ça à moi, moi, tu peux me laisser dans n'importe

quelle situation, tu n'en as rien à foutre, tu n'as pas un petit peu d'imagination pour moi, pour te dire: « Qu'est-ce qu'elle veut, qu'est-ce qu'elle a ? » Après tout tu ne me dois rien, alors tu sais, eh bien il faut être comme des étrangers, eh bien je crois qu'il n'y aura que tes frères et tes parents, ben c'est largement suffisant pour toi, y a rien besoin d'autre. T'as rien... t'as rien besoin d'autre! - (*doucement*) Arrête de crier chérie. - Booooooooooouh, je suis découragée, découragée de la tournure que ça prend. - Mais quelle tournure qui prend, il ne se passe rien, on ne s'est pas vus depuis trois semaines. - Ben justement, tu es resté incapable... tu n'as pas été capable, quelques secondes, de me dire une chose gentille... Et moi je passe ma vie comme ça au téléphone à te dire (*quelques mots déformés par les pleurs*) ...que j'aimerais... (*incompréhensible*) qui soit douce... tout ce qui est doux pour moi. (*hurlé*) Tout, tu me refuseras tout, tout le temps, toi... (*égaré entre des hoquets*) mais rien pour moi. - Je ne peux pas te dire des choses douces si tu cries. - Mais parce que de toute façon tu ne les diras jamais, que je crie ou que je ne crie pas. - Ne crie pas, ne crie pas. - T'adores me faire crier, me refuser encore et encore et encore, et tu ne peux céder sur rien. Qu'est-ce que ça veut dire, que je demande ou que je ne demande pas, t'es qu'un hypocrite parce que ça ne change rien, du tout. - Écoute, je t'explique une chose, soit tu la comprends soit tu ne la comprends pas. Ça ne sert à rien de faire des reproches. Ne fais pas de reproches si tu veux obtenir quelque chose. - Mais que j'en fasse ou... - (*ferme*) Ça ne sert à rien d'attaquer l'autre, je t'ai déjà dit... - Et toi, qu'est-ce que tu fais Stèph! - Moi je ne t'attaque pas. Moi je ne te reproche pas: « Tu es comme ceci avec moi, tu es comme cela. » - Mais si! Tu me dis que c'est moi qui ne comprends pas, que c'est moi qui n'ai qu'à ne pas avoir de désirs, à ne pas m'occuper de toi... - (*exaspéré*) Non! - ...à ne pas m'occuper de ta mauvaise humeur permanente quand c'est pour moi! Mais comment veux-tu que je fasse... - Écoute-moi. Écoute-moi. Arrête de pleurer, écoute-moi. - Wouaaaaaah! - Écoute-moi, je te dis que la vie à deux n'est pas possible si on passe son temps à faire des reproches à l'autre, c'est tout. Chacun a ses défauts. Je sais que j'ai de gros défauts, je sais que je ne suis pas facile à vivre. Ne fais pas de reproches. Ça ne sert à rien d'attaquer quelqu'un pour qu'il

devienne meilleur, c'est impossible. Tu sais bien que j'ai changé en cinq années. Mais ce n'est pas en réclamant et en revenant à l'assaut toutes les cinq minutes qu'on obtient du changement. C'est en laissant les choses s'apaiser d'elles-mêmes, c'est pour ça que je te dis fais-moi confiance. Quand ça va mal tu te dis: « Eh bien il ira mieux un peu plus tard et puis c'est tout. S'il est méchant eh bien je ne lui parle pas, et je ne suis pas gentille avec lui. » Ça ne sert à rien... - Mais c'est toi... - Ça ne sert à rien d'entrer dans un conflit parce que les choses ne s'apaisent pas par le conflit, tu comprends? - Booooooooooouh! - Elles s'apaisent par l'apaisement. C'est vrai pour chaque seconde que l'on vit. Tu comprends ? Et contrairement à ce que tu penses, moi je n'aime pas quand tu cries, je n'aime pas quand tu es énervée et tout ça, moi ce qui me plaît le plus c'est quand tu es gaie... - Menteur!... Menteur!... - Non ce n'est pas menteur, c'est vrai. - Parce que tu ne refuserais pas de me faire plaisir, Stèph. (*en hurlant*) De me donner... - Ne crie pas. - ...Tu ne comprends pas, tu ne comprends pas... - « Tu ne comprends pas » quoi? - Ça, tu ne comprends pas. - Bon, tu comprends ce que je te dis ou pas? - Écoute, moi je comprends toujours tout, c'est toujours à moi de comprendre... - Non, je ne dis pas ça! Mais arrête, tu retombes dans le... - (*hurlé*) Tu ne veux céder sur rien, t'es toujours comme ça sur la défensive, à rien vouloir entendre, à toujours ressasser les mêmes choses, tu ne changes pas! - Il y a une différence entre être sensible et entendre les choses et accepter les reproches. Moi je ne peux pas accepter les reproches, c'est tout, c'est comme ça, c'est peut-être un grave défaut mais dès que je me sens attaqué je me défends. - Toi tu te sens attaqué pour un rien. Dès que je demande quelque chose pour moi c'est un reproche que je t'adresse. - Non. - (*hurlé dans l'aigu*) Mais c'est ça! Je te demande quelque chose pour moi, tu crois que c'est un reproche que je t'adresse. Tout est par rapport à toi. Moi ce que je dis, ce que je veux, ça t'arrive à toi complètement détourné, c'est par rapport à toi que tu entends ce que je dis pour moi. Y a rien que je peux dire pour moi, je parle dans le vide, je peux rester à des centaines de kilomètres de toi toute seule, jamais tu écouteras ce que je te dis, (*crié, pleuré*) jamais, je peux rien dire, je peux rien dire, bouuuuuuuh... - (*voix très calme*) Tu peux dire tout ce que tu veux

mais ne crie pas, c'est tout. Ne le dis pas sous une forme de reproche contre moi. Pourquoi tu pleures, pourquoi tu t'énerves comme ça? - T'enregistres Stèph? - Quoi? - Tu enregistres? - Mais non! »

Biiiiiiiip. Interruption de l'enregistrement.

Écouté et aimé. *Variations Goldberg*, Annick Le Gaillard au clavecin. Les cycloïdes de la 26, les scintillations de la 28. La 1 au piano par Gould, les pièces prennent place sur l'échiquier.

Le Verrou. Une autre fois après une longue crise chez elle, elle prend une douche en gémissant. Je feins de partir en claquant la porte, je revérouille le loquet pour laisser un indice et je vais me dissimuler dans une encoignure de sa chambre. Elle sort de sa douche, me cherche dans le salon. Je l'observe par la rainure entre les gonds de la porte. « Stéphane ? » Sa voix hurlante quelques instants auparavant s'est subitement radoucie, apeurée. « Stéphane ? » Elle m'aperçoit soudain par la rainure, je sors de ma cachette en riant. Injures et hurlements, je suis un sadique ignoble etc.

Écouté et aimé. *Clavier bien tempéré*, Prélude et Fugue 21 en si bémol majeur BWV 866, Christiane Jaccottet. Prélude bien ventilé, fugue bien aérée.

Théâtre. Elle fait de grands gestes, formule des phrases, cherche ses mots (les trouve bien plus rapidement que lorsqu'elle est calme) à travers un rideau de hurlements, hoquètements, mugissements, puis me caricature en train d'argumenter avec d'ailleurs un réel talent qui me fait aussitôt éclater de rire, d'où re-explosion, accusations, pleurs etc.

Écouté et aimé. Prélude et Fugue 24 en si mineur BWV 869. Les dernières notes de la fugue, fières, sûres, lentes, inattendues, sont très touchantes. On dirait du Monk. Bach et Monk, mathématiciens de l'inouï.

Que fout sa psy. « Maman ! Bouuuuuh ! Maman ! Bouuuuuh... J'appelle ma mère mais ce n'est pas ma mère que je veux ! Je le sais bien ! Bouuuuuuh... Maman ! Maman ! Ce n'est pas ma mère... Je suis seule au monde... Bouuuuuuuh ! Tu es comme mes parents ! J'ai toujours dû me battre pour tout ! Toujours on me fait payer ! »

Écouté et aimé. Ben Webster, *In a sentimental mood*, le chuintement rebondi du dernier souffle comme l'hélice d'un hydravion qui s'arrête lentement.

Incarnation. C'est fascinant de voir cette phrase de mon *Proust* (sa-mère-en-elle) prendre vie devant mes yeux sur son canapé, beau comme un envoûtement. Je fais au jugé une interprétation miracle, pleurs et symptômes s'interrompent sur-le-champ. Quand une théorie apparemment loufoque prend aussi manifestement corps, c'est qu'elle est vraie.

Écouté et aimé. Mozart, *Divertimento en ré majeur*. L'élan tranquille du violon.

Raté. Une autre fois je tente de renouveler mon exploit, je tâtonne pour trouver l'interrupteur de la sirène.

- Peut-être est-ce ta grand-mère qui te manque chérie?

- (*pleurs cessant à demi*) Je n'arrive même plus à me souvenir d'elle.

- Comment tu l'appelais?

- « Mamie »... Mais ce n'est pas mon enfance qui me fait pleurer! Je le sais! C'est toi et ta méchanceté!

Tout redémarre. Elle finit par s'endormir entre mes bras trois heures plus tard. Je suis couvert de griffures.

Écouté et aimé. Nat King Cole, *On the sunny side of the street*. Le sourire dans la voix, le velouté de l'allégresse.

Bifrons. Après une nouvelle longue crise d'hystérie d'une grande violence, enfin apaisée. Nous sommes nus sur son lit, je joue au lion, je rugis et la mordille sur tout le corps. Elle rigole, la mégère a cédé la place à la nymphette. Elle saisit mon érection dans sa main et murmure: « Toi tu es doux par ton désir. »

Écouté et aimé. *Parker's mood*, l'intro, la fin. La boucle de la beauté est bouclée comme un collier de perles autour du cou brillant de Bird.

Direct. Sollers au café, peu après la mort-tralala de Mitterrand: « Femme égale Bébé plus Caveau. »

À un abruti qui croit connaître la cause de l'antisémitisme.

«Cher Monsieur,

Merci de votre lettre et de votre franchise. Ce serait un trop long débat que de répondre à chacune de vos objections. Disons, pour aller vite, que mon idée du "juif glorieux" était une référence à la "gloire" selon Georges Bataille, et non à je ne sais quelle arrogance ou défi que les juifs lanceraient par le biais de leur rire aux non-juifs. D'ailleurs la "joie" sous ma plume est une notion théologique présente dans la pensée talmudique. L'Histoire, malheureusement, vous donne tort: quoi qu'aient pu faire ou dire les juifs, quel que fût leur comportement - et le plus souvent, au cours de siècles et partout dans le monde, ils ont adopté un *profil bas*, croyant naïvement ainsi désarmer leurs ennemis -, ils n'ont jamais réussi à convaincre les antisémites qu'ils n'étaient pas haïssables.

Je suis simplement sorti de cette dialectique "honteuse" et inepte-là.

Cordialement.

SZ

PS: Les deux références que vous n'avez pas trouvées sont: *Exode* 33:12, dans la traduction de Chouraqui (Segond traduit: "Je te connais par ton nom"), et *Proverbes* 4:18-19 repris par Dante. »

Pas d'illusion. Sa mère le vomit, sa femme le fuit, sa maîtresse l'exaspère. Je lui dis: « N'oublie pas que ce qu'elle a de pire, toutes les femmes l'ont. Ce qu'elle a de meilleur, elles sont rares à l'avoir. »

C'est aussi à moi que je parle.

Gnangnangue maternelle. Pourquoi je ne peux écrire des lettres d'amour qu'en anglais à des étrangères qui vivent à des milliers de kilomètres de moi.

Vases communiquants. Je lui annonce que mon éditeur aime beaucoup mon manuscrit. Elle se réjouit sincèrement avec moi. Deux heures plus tard crise de larmes à propos de tout autre chose (mon égoïsme, mon impatience, ma famille...). Elle ne se calme que lorsque je lui propose de l'emmener au restaurant. À peine sortis du restaurant, nouvelle crise. « Ce n'est pas parce que tu m'offres de beaux restaurants que tu n'es pas une sale petite crapule. » Résolution de garder pour moi mes bonnes nouvelles dorénavant, que j'abandonnerai évidemment à la prochaine occasion, ma clairvoyance théorique craquant sous les coups de boutoir de mon enthousiasme pratique.

Accalmie. « Même quand je suis très en colère contre toi, tu m'émeus encore. »

Pour être franc. En trente-trois ans d'existence as-tu jamais entrevu, croisé, rencontré, vu, connu, baisé ou simplement entendu parler d'une femme qui ne soit pas - par à-coups dans le meilleur des cas - *une abominable emmerdeuse* ?

Non.

Constat. J'arrive en sifflotant *Stormy Weather* dans la cour de son immeuble. Olivier: « Voilà la joie de vivre qui s'annonce. »

À un abruti qui veut écrire un pamphlet contre la Bible.

«Cher Monsieur,

Merci de votre lettre détaillée.

Je crains malheureusement que vos efforts pour dénoncer les subterfuges, les incohérences et les maléfices de la Bible n'aient été déjà entrepris par Voltaire. Il vous sera difficile de faire mieux.

Pour ma part, mon avis est que nul n'est obligé d'aimer ni de lire la Bible. Le fin mot de cette histoire est: Chacun ses goûts. »

Shhhhhhhhhhhh. Neigé toute la nuit, Paris est molletonné de blanc comme il arrive rarement. Promenade à Montmartre avec Mélany qui boude pour d'obscures, irrépressibles, sempiternelles et incommensurables raisons. Je fais de longues glissades sur le parvis du Sacré-Cœur. J'essaie de la raisonner: « Tu vois c'est cela le bonheur, rien d'autre. »

Chansonnette. « Si rue Simart on s'y marre, rue Marcadet habite un grand dadet. » Son hilarité éraillée d'enfant. Pour cela je l'aime.

Soyons clair. Barrault au téléphone après avoir découvert les 80 premières pages du manuscrit de *Mes Moires*: « Je suis perplexe pour tout vous dire. On a l'impresion que vous êtes un génie et que tous les autres sont des crétins. Toutes les femmes que vous fréquentez sont des sottes, des névrosées, des frigides, vous lisez plus vite et mieux que tout le monde, vo»s vous masturbez six fois par jour, vous faites du karaté, vous êtes premier de la classe... On se dit: "Il plaisante, ça va finir par se retourner à un moment ou à un autre!", mais non.

- Mais à quoi vous attendiez-vous! dis-je en éclatant de rire.

- On aimerait apercevoir au moins une faille, il n'y en a pas. Tous les grands écrivains révèlent leur faille. Céline que vous prétendez aimer avait sa faille. Même votre ami Nabe, pourtant largement mégalomaniaque dans son genre, ne va pas aussi loin que vous et laisse voir ses failles. Votre faiblesse à vous c'est votre absence de faille. Vous parlez de "puérilité de l'espèce humaine", de "mégalomanie", de "narcissisme", eh bien vous êtes dans la photo mon cher. »

Il avait employé la même expression en signant mon contrat: « Je cherche de jeunes auteurs originaux, audacieux, insolents, qui savent écrire, qui ne dissimulent pas ce qu'ils pensent... Vous êtes dans la photo mon cher! »

Je suis sans doute trop arrogant, trop égoïste, trop impertinent, trop sûr de moi, trop fanfaron, trop sarcastique, trop misanthrope (donc trop misogyne et pour cette raison même d'une indéfectible compagnie enjouée charmante), trop méprisant, trop complaisant, trop satisfait... Je veux bien admettre tous les défauts qu'on me trouvera mais à la fin de l'envoi je touche. Tout est là. Car je ne suis ni incommensurablement puéril, ni narcissique délirant, ni mégalomaniaque aigri. Mes preuves sont faites, textes sur table.

Et vous n'avez encore rien lu.

À un ami écrivain.

« Cher Sollers,

Merci pour ce splendide *Cézanne*. J'ai beaucoup aimé le passage sur les pensées masques chinois, qui m'a fait penser à un passage de Hölderlin que je venais de lire:

"Les fleurs, il y a,
Non produites par la terre, d'elles-mêmes
Hors d'un sol poreux elles poussent,
Un reflet du jour, il n'est
Pas convenant, celles-là, de les cueillir,

D'or, en effet, se dressent,
Inapprêtées,
Bien sûr, déjà les privées de feuilles,
À des pensées pareilles."

Et aussi ce que vous écrivez sur le temps, la célérité dans la lenteur, sur les sensations, la touche ("Pas touche!"), les baigneuses (le baigneur de la première repro a les coudes ensanglantés, comme un enfant, et des jambes de faune). Les citations sont parfaites. Celles de Heidegger s'éclairent lentement d'elles-mêmes, un peu à la façon dont vous le dites des tableaux de Cézanne: chaque mot devient une fenêtre sur la phrase entière (je pense à celle sur "l'auto-imposition" de la valeur et l'"image conçue", très pré-debordienne)...

L'anecdote Zola, que je ne connaissais pas (les tableaux au placard) est inouïe. Le dialogue sur les réunions littéraires (les tirages) aussi. Le jardinier christique en sage taoïste aussi grand que la montagne est passionnant. Bref, *tout est accompli*, comme d'habitude.

Sur le mur à ma gauche, pendant que je vous écris ces mots, il y a une repro d'une table avec une conque, une tasse, un citron, un vase, une nappe pliée comme une étole, et une pendule *sans aiguilles*. Ils vous saluent, comme moi.

À bientôt. »

Illustrations. Un mégalomaniaque aigri c'est cet homme qui vend ses poèmes en maugréant devant les files de cinéma au métro Odéon, qui se vante en pestant que Simone Gallimard lui a promis la postérité posthume et me répond méchamment lorsque je lui cite Mallarmé (« Art, dèche. »): « Mallarmé, c'était un bourgeois! »

Le narcissisme givré c'est ce psychanalyste célèbre qui intente un procès à un jeune photographe pour avoir publié un portrait sur lequel scintille à travers ses pupilles dilatées d'extase le reflet sanguin du flash, se plaignant d'être assimilé de la sorte à un spécialiste de l'hypnose.

La puérilité de l'espèce humaine c'est ma mère prostrée dans son lit, à cinquante-cinq ans, la photo de son père déporté jetée par terre dans un geste de rage et qui pleure en répétant: « Pourquoi m'a-t-il abandonnée ? »

Laboratoire. Faire l'amour à trois femmes différentes en moins de vingt-quatre heures d'intervalle est une expérience littéraire passionnante, proche d'un rituel. Le sexe devient un moulin à prières, le corps un taleth (châle de prières) qu'elles enfilent et se repassent à leur insu (chacune ignore l'existence des deux autres, rien à voir avec la théâtralité froide d'une partouze).

Granet, les danses des sorcières en Chine, « nues et parfumées » elles se passent les esprits comme d'extatiques fardeaux. « Elles attiraient et captaient les âmes séduites, se relayant pour tournoyer une fleur à la main et se passant l'âme et la fleur au moment où, les yeux pâmés, lasses de porter le dieu, l'épuisement les jetait à terre. »

On constate en outre que leur prétendu sixième sens est une risible chimère. Elles sont au contraire d'une cécité totale sur tout ce qui ne les *regarde* pas. Comme si mes yeux étaient un interrupteur électrique, certaines femmes ne s'animent qu'à la seconde où elles se sentent observées, se reléthargisent dès qu'elles se croient seules.

Sodome et Sodome. Mon ami le génie me demande des nouvelles d'un copain commun. « Ça ne va pas fort, il est englué dans ses problèmes avec ses femmes. - Après tout peut-être que ce n'est pas son truc. »

Méditation. L'*Hymne à Aphrodite* d'Homère. Aphrodite - que les Grecs désignaient du raccourci affectueux d'« Aphro » - est la déesse du désir. Les fleurs et les herbes poussent sous ses talons, dans son sillage les fauves copulent et les dieux s'éprennent de mortelles. Pour la châtier, plus exactement pour qu'elle ne puisse se vanter de ne pas avoir succombé à cette déchéance du désir dont elle use comme d'un sortilège, Zeus la fait s'énamourer du mortel Anchise. Ils font l'amour, elle le regrette

aussitôt (coup classique: les dessins d'atelier du 8.10.64 de Picasso, couples copulants debout, la femme pénétrée cache son visage dans son bras gauche) tandis que lui comprenant enfin qu'il vient de baiser une déesse craint de devenir impuissant. L'enfant de cette union (archétypique en somme - les hommes ne voient rien avant, s'endorment pendant, s'effraient après, les femmes s'en veulent d'avoir cédé malgré elles au désir qu'elles inspirent *à d'autres*), c'est Énée, de *ainos*, « affreux », « parce qu'une affreuse angoisse m'a étreinte, pour ce que je me suis laissée choir dans le lit d'un mortel ».

Par contraste, une hétérosexualité qui ne soit pas honteuse consiste à désirer toute femme accessible - belle ou non -, c'est-à-dire toute femme susceptible d'aimer son propre désir, de ne pas s'aveugler avant, de rester tout ouïe pendant, de ne rien craindre ensuite (Anchise annonce le terrorisme du sida).

À un jeune dramaturge.

« Cher Grégory,

Merci pour tes textes que je finis de lire à l'instant. Celui sur le terroriste part d'une excellente idée: parler depuis l'intérieur du crime (*invaginer* le crime); je le trouve néanmoins encore un peu trop romantique. De la pensée, de la pensée, de la pensée! A mon avis, il aurait mieux valu élaborer une théorie, solide et puissante, de la terreur (pas facile) - ce dont un vrai terroriste est évidemment incapable. Faire de ton terroriste un génie théorique du passage à l'acte, un analyste hors-pair de la généalogie de la terreur sécrétée par la société et dont elle s'arrange, etc. Cela non point sociologique ni philosophique, mais émis depuis le cœur battant de l'acte. Peut-être quelque chose à la Bataille... Le texte sur Tod Browning (c'est le nom d'une arme, non ?) m'a sincèrement donné envie de voir ses autres films dont tu parles. *Freaks*, je l'ai manqué l'autre jour, et je l'ai vu il y a trop longtemps pour me souvenir des détails, mais tu m'as donné envie de le regarder lentement, ce qui est énorme pour moi, tu le sais. *Le refus* est très bon. Le plus mûr, me semble-t-il. Et, tactiquement, une

pièce est une excellente idée, pour la publication, le fric, la notoriété. Et si tu maintiens le texte tout le temps au même niveau que cet extrait, cela n'a rien de déshonorant du point de vue de ton écriture.

À bientôt.

Stéphane

P.S. La citation du jour est le rapport négatif d'un mouchard qui assista aux spectacles que Sade organisait à Charenton, faisant jouer ses propres pièces aux fous:

"Qu'on se figure une quarantaine d'aliénés, moitié mélancoliques et moité convalescents, placés en amphithéâtre comme des objets de curiosité, exposés aux regards avides d'un public léger, inconséquent et quelquefois méchant... La toile se lève, une intrigue d'amour se développe sous leurs yeux, toutes les passions sont mises en action devant eux et exprimées avec toute l'énergie dont les acteurs sont capables. Quel remède pour les femmes susceptibles d'attaques hystériques! Pour celles dont le délire mélancolique est un amour contrarié ou trahi! Quel effet produisent les saillies d'une gaîté folle sur cet homme que dévore un chagrin profond... Alors ils s'applaudissent de ce que nous osons nommer leur délire; ils rapportent tout ce qu'ils voient à leur passion favorite; seuls ils sont sages avec les acteurs et c'est le public qu'ils regardent comme digne des petites maisons..."

Puis, pour donner un exemple des effets désastreux de la méthode de Sade, il cite l'exemple du fou Trénis à qui Sade fit jouer le rôle d'un Roi, qui le prend au sérieux et considèrera ensuite plusieurs années durant son enfermement comme un crime de lèse-majesté...

"Quant au bal qui a lieu tous les jeudis, c'est une extravagance à laquelle je n'ai rien à comparer: un bal dans une maison consacrée au traitement des aliénés! Cela est bon à l'Ambigu Comique dans *La Fille coupable* pour amuser des habitués des Boulevards, mais dans une maison de santé où il faut affaiblir les passions qui ont causé le mal, on ne craint pas de les exalter par la réunion

des sexes, par l'illusion de la musique, par la danse, les attouchements, les postures etc.....! Et ce sont les femmes dont l'excitation nerveuse est la plus vive, les hystériques, les nymphomanes que l'on fait danser!"

Ciao. »

Leçon de l'Enfer. Dante: « Combien se prennent là-haut pour de grands rois, qui seront ici comme porcs dans l'ordure. » Et sur l'orgueil, l'envie et la colère, chant 17 du *Purgatoire*: « Le mal qu'on aime est celui du prochain. » Et chez Ovide, l'histoire de Polyphème et Galatée, la déclaration de l'hideux cyclope à la nymphe: « Assurément je me connais bien; je me suis vu récemment dans le reflet d'une eau limpide et ma figure m'a plu. » La puissance d'auto-suggestion du monstre humain est sans limites. N'ai donc pas la naïveté de penser que tu séduiras qui que ce soit par la grâce de ton merveilleux talent. Tout ce que la beauté de la nymphe provoque, c'est la fatuité jalouse du cyclope. *Vae soli*.

« Avec cela ». Mille-et-unième promenade à Montmartre avec Mélany, mille-et-unième pensée pour Saint-Simon en descendant la rue du Cardinal Dubois.

Déclaration d'intention. « À un blasphème, j'opposerai des élancements vers le Ciel » dit Baudelaire.

Rien n'a vraiment changé, et même tout est pire. À la vulgarité j'oppose l'ironie. À l'indécence la logique. Aux logiciels les jeux de mots. À la haine le sarcasme. À la bêtise le sourire. À l'ignorance la gaîté. À la médisance la citation. Aux vœux de mort l'indifférence. Au cynisme la méditation. Au narcissisme la générosité. À l'invective la métaphore. À l'offense le pardon. À l'aigreur la bonne grâce. Au poncif la pensée. Au mensonge l'ellipse. À la méchanceté le silence. Au silence l'éclat de rire. Au ronronnement l'allitération. Au racisme le raisonnement. À l'illettrisme l'allusion. À l'amateurisme l'application. Aux lieux communs mes noms propres.

Mobilité et persévérance. Changement d'aile permanent et fidélité triomphante. Baudelaire (« Puissance de l'idée fixe. ») va avec Voltaire (« Diversité c'est ma devise. »).

Jazz. Signifie « entrain », « allant », synonyme de *liveliness*, « vivacité », « pétulance », « vie », « animation », « vigueur », « gaîté ».

Longue conversation pliée de rire avec Nabe au téléphone sur mon « absence de faille ». « Je ne suis quand même pas le premier fanfaron de l'histoire de la littérature! Homère déjà, avec son jumeau Démodocos, l'aède aveugle des Phéaciens, « il est tel que sa voix l'égale aux Immortels »! Et les *Odes triomphales* de Pindare! « Oui, pour moi la Muse tient en réserve des traits tout puissants. » Et Cervantès après avoir perdu la main gauche à la bataille de Lépante, « pour la gloire de la droite »! Et Nietzsche! « Pourquoi j'écris de si bons livres. » Et Proust! « J'écris un opuscule par qui Bourget descend et Boylesves recule. » Et le fanfaron Céline! Et le fanfaron Hemingway! Et le fanfaron Gombrowicz! Et les *Intransigeances* de Nabokov! et le *Panégyrique* de Debord!

Trois heures du matin. Son hystérie, ma colère froide. « Ça suffit maintenant ces conneries! Je n'ai rien à foutre de ta mère et je n'ai rien à foutre de ma mère. Les mères m'emmerdent, c'est clair? » Elle ricane tristement: « Tu imites Sollers! »

Lorsque votre petite amie se met à parler comme les critiques littéraires, tout va vraiment mal.

Étrange et pénétrant. Nuit du 10 avril, je fais un rêve tissé d'un tas de péripéties bizarres, comme d'habitude. En particulier dans une ruelle montante en escalier qui se transforme en appartement, une femme d'une quarantaine d'années, très petite, brune aux yeux bleus, les jambes légèrement arquées, est en train d'arranger un pot de fleurs, me parle et me sourit, se laisse embrasser, puis me branle et se laisse branler.

Son sexe dégouline de foutre, elle se met à crier très excitée: « Tu as tes arguments toi hein! »

Toujours. Jamais le jour ne m'a nuit et j'ai toujours joui de la nuit.

Candeur. Angelina, ma jolie voisine ivoirienne. « Dans ces disquettes il y a tout ton travail? - Oui. - Donc si je te les volais il faudrait que tu reprennes tout à zéro! »

Mélany énervée. « Tu peux parler, toi tu as des règles ricanantes de l'encéphale! »

Plouf. Le rabbin qui dit à Marc Dachy que mon *De l'antisémitisme* serait parfait si la dernière phrase sur le juif glorieux ne donnait l'impression d'une locomotive se garant dans une niche.

Déclaration. Tu es belle comme le jour et intelligente comme la nuit.

Changement d'aile. On enfouit mon livre non orthodoxe écrit à la grandeur de la pensée juive ? J'en écris un autre sur le plus grandiose des écrivains antisémites. On me reproche de trop aimer Céline ? J'en écris un autre sur Proust. On l'enfouit ? J'en écris un autre à nouveau sur la pensée juive. Cela requiert deux qualités principales: mobilité, persévérance. Un torchon spectaculaire me réclame dans ses colonnes ? J'accepte et me consacre à la glorification des classiques, aboutissant ainsi périodiquement à un résultat saisissant. Sur la même page Baudelaire côtoie Cindy Crawford, Marivaux Rodolphe Töpffer (l'inventeur suisse de la bande dessinée). Parfois le hasard fait mieux les choses et Saint-Simon sourit à Philip Roth.

Théologie. À défaut d'être un sot je me plais à être un saint. La définition du saint? Ni vierge ni martyr, il jouit de rendre coup pour coup le bien pour le mal.

Épitaphe illisible. Mon père part en Israël voir sa vieille mère de 94 ans. Il fait un tour au cimetière du Mont des Oliviers où est enterré son père. Son beau-frère va prier sur la tombe, mon père décide de la filmer. Il me passe la cassette une fois de retour à Paris, on voit le paysage tournoyer comme si mon père était tombé à la renverse, l'objectif finit par se poser sur l'une des centaines de tombes beige gravées en hébreu et parsemées de cailloux rituels, à quelques mètres de celle de mon grand-père. « Ça va, c'est bien celle de Pépé ? Je ne me suis pas trompé ? » Mon père ne connaît pas l'hébreu. Je mens: « Oui oui, tu vois les lettres, là, on peut lire "Azril Zagdanski..."»

À une amie écrivain.

« Chère Cécile,

Comment allez-vous?

Merci pour ce beau *Pour* et votre gentille dédicace. Il est arrivé hier, je l'ai lu d'une traite tandis que s'imprimait mon roman qui, vous le verrez, rejoint souvent votre *Debord*. Votre livre est tout à fait ce qu'il (Debord) méritait, élégance, dignité, hauteur (comme le dandysme dont vous parlez bien). Il faudrait discuter en détail de beaucoup de choses, l'oisiveté (nous sommes tombés sur la même citation de La Bruyère), la "froideur", la langue (j'aime beaucoup, entre bien d'autres, votre phrase: "Chaque mot est une éponge que mouille l'esprit d'un temps."), le multi-média, Régis Debray (vous êtes là aussi d'une élégance critique qui vous honore, bien loin de ma manière sardonique de le ridiculiser en lâchant mes meutes de sarcasmes), les livres électroniques (oxymoron flagrant), "Je t'écoute et je sais tout." (je vous cite de mémoire), Proust jugé "tournure lourde" par le logiciel de grammaire (j'ai éclaté de rire), les nouveaux billets de banque, le SATAN de Bill Gates (anecdote hurlante, que j'ignorais, alors que je connaissais sa phrase sur l'"évangélisation": "franchise désarmante"), le puritanisme obscène du spectacle, l'ordinateur qui

écrit sans les mains d'IBM (l'antidote, c'est Sun Tse: « Avoir en main le facteur "esprit". »), l'illettrisme, toutes vos citations (Debord bien sûr, Retz, Baudelaire, Joyce, Pascal...), etc, etc.

Je vous embrasse, à bientôt. »

Vu à la télé. Deux femmes assises dans un bureau face à un ordinateur dans une banale banque de sperme américaine. « Vous préférez des cheveux raides ou ondulés. - Raides. - Quelle couleur? - Blonds. - Pour les yeux? - Bleus. - Voilà, j'ai le donneur qu'il vous faut, je peux vous dire que c'est un étudiant, blond aux yeux bleus, il mesure 1m80, pratique beaucoup le spo»t. - Quelles études fait-il? - Il fait des études de philosophie. - Oooh, c'est bien. - Oui, et son dossier précise qu'il rédige actuellement un roman. - Ooooh! »

Dix ans plus tard dans une cour de récréation. « Elle faisait quoi ton éprouvette à toi? - Elle était philosophe-romancier. - Oooh! »

Conseil. Sollers: « Il faut que vous vous relisiez comme si vous étiez votre pire ennemi. »

Présomption. Jolie rousse aux yeux verts rencontrée à une conférence, elle m'écrit, je l'invite. Aussitôt après avoir fait l'amour elle s'indigne de voir cette photo sur ma bibliothèque. « Pourquoi elle plutôt que moi! »

C'est comme ça, elle a joui donc je suis son débiteur. C'est sa photo à elle qui devrait être sur-le-champ dans ma chambre. Aucune conscience du temps ni de l'espace, aucun détachement. Elle repart après une semaine de promenades parisiennes (prétexte pour ne pas l'accompagner: travail fou en retard, bloqué toute la journée dans mon studio, elle me rejoint le soir, nous dînons ensemble, nous baisons, elle redémarre le matin), assez contente d'avoir une occasion solide de rendre furieux de jalousie son petit copain.

Doigts de la main. L'arrogante fragilité des femmes. Leur lourdeur vient de leur faiblesse. Une femme légère est une femme forte et une femme forte est une femme gaie.

Préhistoire. Le Grand-Pressigny, la luminosité sablée comme dans un Corot. Allongé sur le dos sur le muret de pierres du jardin, ma radio-cassette près de moi, j'écoute Billie Holiday en regardant le ciel virer lentement à l'orange. Les petites chauve-souris endormies dans la cave à vin.

Walkyrie. Elle pleurniche pour la milliardième fois, je ricane et me prends une violente gifle qui fait valdinguer mes lunettes de soleil sur le gravier. Je ris par orgueil puis vais les ramasser lentement en regrettant *ma* cruauté - une femme qui blesse est une femme blessée -, et en songeant fièrement que je n'ai jamais de ma vie frappé aucune femme (ni aucun homme d'ailleurs).

Nietzsche : Si les femmes menaient les guerres l'humanité serait décimée depuis longtemps.

Nulla dies. Encore dix lignes, encore une page, « jusqu'à midi », « jusqu'à ce que la bougie soit consumée », « jusqu'à l'heure du dessin animé »... L'épaisseur du temps comme un presse-papier.

Attendu que. *De l'antisémitisme* me vaut mon premier procès. C'est de ma faute, j'ai surestimé le sens de l'humour d'un de mes personnages qui, saisi d'une poussée paranoïde, finit ainsi de se ridiculiser dans bien des esprits. À l'issue du ping-pong des plaidoiries - Maître Zylberstein parachève la sienne en lisant ma quatrième de couverture avec l'accent yiddish: la Présidente et toute la salle écroulées de rire -, je suis condamné à payer « un franc à titre de dommages-intérêts ». « Symbolique » ? Ça tombe bien, le symbolique c'est mon dada.

J'envoie dans une enveloppe à l'adresse du *ploshèr* une pièce de un franc et une carte « HOMMAGE DE L'AUTEUR » de chez Gallim', sur laquelle j'écris: *Sans rancune. Stéphane Zagdanski*

Stentor. « Pourquoi hurles-tu comme ça! » Comment expliquer qu'il s'agit d'un subterfuge pour qu'on n'entende pas le cliquetis de mes radars à l'écoute. Ma grosse voix (question de poumons) a pour vertu principale de couvrir mon oreille vorace. « Stentor, magnanime guerrier dont la voix est de bronze et qui, tout seul, crie aussi fort que cinquante hommes. » À noter que Stentor n'est autre que Héra camouflée dans sa voix.

Écouté et aimé. Pavarotti dans *Idomeneo*. « Torna la paaaaaaaaaaaaaace al core... » Le souffle radieux, la voix comme radiation. Lui aussi a dû longtemps s'entendre vociférer: « Pourquoi hurles-tu comme ça! »

Lazare. Maurice Cloakecq, cas intéressant de jeune débris. C'est un être humain littéralement avarié. Rencontré dans un cocktail bien avant son best-seller *Défaite sur tous les fronts*, un miasme morbide se dégageait de sa personne, pire qu'une mauvaise haleine: une aura moisie. La simple vibration de mon rire dans la même pièce l'indispose positivement comme une amphore d'acide chlorhydrique indisposerait une statue de craie. Il se décompose un peu davantage à chacune de mes phrases.

À ce dîner il tente longuement (et lentement) de me convaincre d'abandonner mes génies et de me mettre à lire de la science-fiction. Je lui parle de mon projet d'essai sur Baudelaire. « Ah non! Pas toi! Pas sur Baudelaire! Si tu fais ça (trois secondes de pause essoufflée à chaque ponctuation), je t'attaque dans *Les Inrockuptibles*. - Avec joie Maurice. Je trouve mille fois plus glorieux d'être éreinté par toi que défendu par Gilles-Arnaud Schtroumph. » Mon assurance l'ébranle un peu (qu'est-ce qui n'ébranle pas un homme qui se laisse des messages misérables sur son répondeur pour se sentir moins seul...), il finit par décider qu'il lira mon phénomène

futur - *Baudelaire ou les pétales de la pensée* - avant de rédiger sa critique (« Hors de question Maurice! Je veux mon éreintement! Tu me le dois! »). Il repart en taxi avec Nabe (à peu près comme si Miles Davis et Mike Brandt mal ressuscité habitaient face-à-face) à qui il déclare dans une dernière exhalaison méphitique: « Zagdanski, il pense trop vite pour moi. »

Vite. Je reçois un roman historique contemporain avec son communiqué de presse. « L'auteur attire l'attention des journalistes pressés sur les chapitres suivants: Mademoiselle Keiffer, page 48. Duel, page 204. Harloup! page 220. Le bal, page 276. Le bois de Gory, page 303. »

Après tout ce n'est pas une si mauvaise idée. J'attire pour ma part l'attention du lecteur pressé sur le titre: *Mes Moires*. S'il est aussi rapide qu'il est impatient cela doit lui suffire.

Bonheur dans l'après-midi. En semaine, fin du mois de mars, il fait beau, nous louons deux vélos chez le marchand de la rue du Mont-Cenis. Rien à voir avec nos nonchalantes promenades à pieds. En dix minutes nous doublons l'obélisque de la Concorde. Paris se déploie sur un tapis roulant, la Seine nous dit bonjour en passant, nous prenons deux glaces chez Berthillon dans l'Ile Saint-Louis, Mélany une boule chocolat avec de la chantilly, moi trois boules poire cassis citron. Le long des quais je fais des acrobaties sur mon vélo pour la faire rire. Nabokov: Mon bonheur est une espèce de défi. À vélo, mon défi défile.

Sans blague. Mort de Duras, extase universelle. Son mot d'ordre exprimé dans son morbide morse morose: « Écrire, souffrir. »

Mon père: « Tu as déjà lu cet écrivain qui vient de mourir, là, Marguerite Duras? Ce matin à la radio ils ont dit qu'elle est le plus grand écrivain du 20è siècle avec Proust, c'est vrai? - C'est un peu exagéré. »

Paresseuse. Mélany regarde un documentaire à la télé. Un aigle fond sur un paresseux au sommet dégagé d'un arbre, le hape, l'emporte dans son nid où il achève d'un coup de bec sa lenteur à peine affolée pour ensuite nourrir son aiglon de lambeaux sanguinolents qu'il déchiquette calmement. « Ça me touche, moi, cet animal fauché dans sa paresse. »

Cécité. Tombe sur Jean-Edern Hallier au Flore. Pathétique pantin aveugle d'une mégalomanie dérisoire d'enfant trouvé. « Mais vous vous êtes dans le camp de Sollers », me lance-t-il tristement. Il se rappelle m'avoir entendu parler sur France-Culture, trouvé très brillant, invente aussitôt qu'il a déjeuné avec Sollers et le Grand Rabbin de Paris. Je l'écoute vanter son prochain chef-d'œuvre, l'observe, le flatte charitablement, à ma manière, et m'étonne in petto qu'on ait osé comparer ce simiesque Hallier au substantifique Sollers. Autant confondre un rollmops avec une Rolls-Royce.

Arithmétique. Elle revient de quinze jours de vacances à la campagne, attrape immédiatement une angine. Picasso: Les femmes aiment bien être malades. Je ricane, elle reste malade quinze jours de plus, pour se venger.

Hic. Il a tout pour être heureux. Il est jeune, beau, célèbre, riche à flots, sa femme est splendide. Son seul problème: il m'en veut de ne pas l'envier.

Boîte de conserve. « Vous avez la télévision? - Pourquoi pas? - J'imaginais que ça ne vous intéressait pas. - Ça ne m'intéresse pas, mais parfois ça m'amuse. - Vous regardez quoi? - Dessins animés, films débiles, documentaires sur les animaux, un peu tout. - Émissions littéraires, débats, reportages d'information? - Jamais. »

Il faut être étrangement crédule pour ne pas aimer la télé, c'est-à-dire pour croire en son amélioration possible (se réformant pour mieux réformer ses spectateurs). Les intellectuels engoncés qui critiquent sa niaiserie en ont peur. Ils imaginent qu'elle les

concurrence, ce qui est très révélateur de leur propre faiblesse. Ils lui en veulent surtout de ne pas assez s'occuper d'eux. La télévision est une boîte de conserve dont l'étiquette hautement technologique remue, voilà tout. Une étiquette sert prétendument à distraire et informer, c'est-à-dire en réalité à faire vendre, rien de nouveau. Je regarde la télévision pour me divertir comme je lis ce qui est écrit sur une boîte de céréales au déjeuner, en pensant à autre chose, comme je mâchonne un chewing-gum en faisant des bulles. Ça m'amuse, mais je n'ai jamais confondu un chewing-gum avec une bouchée de homard.

Surhomme. On ne peut pas qualifier Michael « Air » Jordan d'homme: c'est un lémurien. Ses jambes arquées de cow-boy. Sa manière d'alpaguer le ballon comme on pose la main sur l'épaule de quelqu'un qui s'enfuit, puis de le laisser pendre au bout du bras comme un gros abricot granulé ventousé à son pédoncule d'ébène. Un saut, il pose le pied droit sur un marchepied invisible et tout le reste du corps suit, s'élève aussi aisément, par déduction. Il dépose le ballon dans le panier avec un bye-bye blasé de l'extrémité des phalanges effleurant l'anneau, se laisse posément redescendre sur le sol. Ses métaphores militaires. « Ce tir que j'avais effectué presque instinctivement avait allumé une espèce de détonateur en moi. » Une fois en l'air, à trois secondes de la fin d'un match, il se fait une passe à lui-même, change le ballon de main, marque, point décisif, sifflet de fin, victoire au rasoir. Son art du *kairos*. « C'est aussi une question de sens. Il faut être prêt au bon moment et au bon endroit. » Sa perception dilatée de l'espace. « Le panier est comme une immense bassine. Je ne pouvais pas le rater. » Après un panier d'une virtuosité inconcevable, il sourit à ses adversaires, écarte les bras dans un geste d'excuse. « Ce n'était pas moi, c'était le moment. » En ascension, il tient le ballon dans la main droite, le bras gauche fait un mouvement de brasse comme s'il remontait à la surface, puis le droit pivote comme un ressort qui s'arme, et se détend mollement en poussant le ballon dans le panier, du haut vers le bas. Il pose pour une publicité, assis en tailleur, ses genoux arrivent au niveau de ses épaules. « Vous êtes arrivé au sommet de la colline, et maintenant vous

allez devoir défendre votre place. » En l'air, ses jambes se désarticulent, exécutent une chorégraphie indépendante, chacune suit un parcours différent. « Vous pouvez jouer avec celui qui vous marque comme avec une marionnette. » Ses sauts ont une vie propre, avec des pauses, des accélérations, des conciliabules, des renversements de gouvernement, des alliances et des insurrections. « Un instinct de tueur m'envahit. C'est comme un assassinat, un assassinat silencieux. C'est au moment où vous vous y attendez le moins que je frappe. » Ses doigts donnent une dernière impulsion au ballon comme s'il pianotait sur un clavier suspendu vertical. Une finale décisive contre les Suns de Phoenix: « Nous étions vraiment le dos au mur. Et si on devait mourir, on allait mourir le barillet vide. » Finale inouïe contre les Blazers de Portland en 1992: « J'ai joué sur un rythme que je ne peux même pas expliquer. » Il intervient comme une hallucination entre deux joueurs adverses, déchire une passe, subtilise le ballon, repart en sens inverse, fait un saut horizontal titanesque, une longue rature transparente qui le mène au panier. Phil Jackson, entraîneur en chef des Chicago Bulls: « Sa défense en réalité est une attaque, on sait qu'il est prêt à jaillir, et on finit par faire la faute. » Son corps de Massaï musclé.

Retrouvailles. Un mois et demi que nous ne nous sommes pas vus. « Oh mais elle a bon goût ta langue! »

Encore! Un rêve. Je suis invité chez les Bilboquet, notre brouille est terminée, ils habitent un immense château avec de nombreuses pièces. Le salon où nous dînons, tout en haut d'une tour, est muni d'un système d'enregistrement qui se déclenche automatiquement pour ne pas perdre une miette des interventions de Simon. Le dîner s'interrompt, je me retrouve seul, je découvre les haut-parleurs et les bandes qui tournent dans une pièce à côté. Arlette, cheveux courts, jeune et svelte, revient, elle veut absolument entrer dans mes draps pour coucher avec moi. J'en ai assez envie mais je flaire le piège et je résiste en rabattant les draps jaunes sur moi, persuadé qu'il

s'agit d'un guet-apens pour m'intenter un procès, que Simon va surgir sitôt qu'elle sera nue avec moi.

Ça ne se discute toujours pas. Débat à la télévision autour d'Internet. Présentation du « Café Orbital » à Paris où des ordinateurs connectés à la « Toile d'Araignée Mondiale » sont proposés aux clients pendant qu'ils consomment. « J'ai envie de sortir prendre un verre, et il fait beau » explique une femme sans quitter son écran des yeux, en pleine conversation virtuelle avec un homme du Kansas au premier étage du café éclairé par des néons, « et je suis mieux dans un café en face d'un écran d'ordinateur que dans mon bureau en face du même écran ». L'animateur présente un « des rares écrivain de science-fiction dignes de ce nom en France ». « On sait que les prévisions faites par Orwell dans "84" heureusement se sont révélées en partie fausses. » « La science-fiction et toutes les sciences devraient s'intéresser à l'être humain, à l'humanité en tant que telle. »

Alicia. Vénésuélienne dodue mais jolie draguée à la sortie d'une cabine. Longues pelles devant le porche de Notre-Dame. Je lui explique les différences entre l'allégorie triomphante de l'Église et celle brisée de la Synagogue. Elle ponctue en riant: « Et elle compte son argent! » Elle est effarée de me voir faire l'aumône sans exception. « Je sors avec le Crédit Lyonnais! » C'est drôle, il ne lui viendrait pas à l'idée de penser: « Je sors avec saint Martin. » Trois longues heures à s'embrasser et se caresser chez moi en écoutant à répétition *The girl from Ipanema* par Stan Getz avant de la convaincre de baiser. « Esteban, il faut que je te dise quelque chose: c'est la première fois! - Et ce garçon avec qui tu as vécu pendant quatre ans? - Nous n'avons jamais fait l'amour, il était homosexuel. »

Ça n'arrive qu'à moi, une de mes phrases s'incarne et croise ma route pour que je la déflore.

Mégalo. À un cocktail je lui demande ce qu'il pense de son concurrent direct. « Dès que j'écris un livre je retrouve toutes mes idées six mois plus tard dans le sien... »

Ilham. Jolie infirmière arabe draguée dans la rue. Elle se prétend juive sépharade. Promenade au soleil devant le porche de Notre-Dame. Je réitère mon petit speech sur l'Église et « nous », représentés par la pauvre Synagogue aux yeux bandés. Elle s'inquiète: « Qu'est-ce que nous devons faire ? - Rien, ce n'est pas grave, c'est juste à prendre en considération. »

À quoi sert un ordinateur. Eh bien l'été, une saison qui me va à ravir. Concrètement nous sommes le cent soixante-douzième jour de l'année, le soleil s'est levé ce matin à cinq heures quarante-huit, il se couchera se soir à vingt et une heures cinquante-huit, il reste officiellement deux cent quatre-vingt-huit minutes avant le solstice, l'immense sphère gorgée de flammes en fusion est distante exactement de cent cinquante-deux millions quarante et un mille cent cinquante-trois kilomètres de mon crâne, sa déclinaison est de vingt-trois degrés quarante, tandis que la lune, qui sera à nouveau pleine dans cent quarante et une heures, se trouve à trois cent quatre-vingt-seize mille cinq cent soixante-sept kilomètres d'ici.

Tout va bien.

Matelda. La belle du *Purgatoire* qui explique à Dante les sons de la forêt et les mouvements de l'eau et de l'air, et qui le baptise. Tiens-moi! tiens-moi!

Signal. Les poils dans le dos de Don Quichotte. Les miens dans le mien.

Fenêtre en vue. Deleuze à la télévision, interventions abécédaires consternantes de banalité. Il a l'air en cours de clochardisation, légèrement maladif, déprimé dopé

par les spots. Ses ongles pointus jaunes, griffes sales. Il se prenait sans doute pour le Diable.

Simple comme au revoir. Cette jeune et jolie personne répond à vos avances, accepte de vous accompagner au restaurant, vous laisse l'embrasser et lui faire l'amour? Tant mieux. Elle refuse? Tant pis. Passons à autre chose.

Éprouver aussi peu de dépit, ne pas en vouloir à une femme de ne pas vous désirer, se détourner sincèrement, sans le secret espoir que cela la fera revenir, savoir pardonner l'indifférence, vice majeur dans un monde gorgé du fiel liant de la rancune.

Mon crime est simple, je ne crois pas aux femmes. C'est un grave défaut, j'en ai conscience, mais leurs chichis me laissent absolument froid. Il se trouve que je les vois. Souvent je préférerais être aveugle. Je n'ai quasiment jamais rencontré une femme parfaitement dépourvue de grimaces, vraiment, spontanément, concrètement et sérieusement féminine. Elles sont toutes si invariablement gamines, adolescentes encore ou bien hargneuses de ne plus l'être, puériles à vie ou mémères d'avance (ce qui revient au même), y compris les plus apparemment stables, les poseuses comme les posées, les savantes et les sévères, les intellectuelles ou les tracassées. Chaque phrase, geste, regard déclenche aussitôt dans mon esprit sceptique (quand je bande - c'est-à-dire très souvent - je m'en fous) un invisible néon clignotant sous la forme du mot MANŒUVRE. Manœuvre de séduction, manœuvre d'intimidation, manœuvre de rétorsion, manœuvre de contorsion, manœuvre d'obsession, manœuvre d'érosion. Manœuvre des manœuvres, tout est manœuvre. J'aimerais beaucoup tomber dans le panneau mais c'est au-delà de mes forces. Un peu comme distinguer clairement les trucs d'un prestidigitateur qui émerveille toute la salle, la carte qui perce dans le repli de la manche, l'éclat du miroir derrière le haut-de-forme, la fente mal dissimulée de la trappe sous la malle enchaînée. Ça tue toute magie.

Définitif Céline: « Le vagin tabernacle. »

Logique. Il veut mon avis sur le manuscrit de son roman. Il aimerait évidemment beaucoup que je le passe à Sollers. Je survole le truc bourré de grossières fautes d'orthographes (infinitif au lieu de passé simple etc.). Je le complimente, puis je lui suggère d'utiliser le correcteur d'orthographe automatique de son traitement de texte. Il pâlit violemment.

Quelques mois plus tard il me donne de paternelles leçons de prose par article interposé.

Illumination. L'aimée idéale de Rimbaud (ni tourmentante ni tourmentée) ne court hélas pas les ruts. Pour ma part je suis sincèrement épris de la radieuse - souriante et pensive - jeune femme de *La lettre* de Fragonard.

Règle de base. Ne jamais discuter de littérature avec elles, jamais trop, ça les fait baîller, comme l'Hôtelière lorsque K. entreprend de lui expliquer en quoi consiste son travail d'arpenteur. Ne pas laisser entrevoir qu'on peut être occupé ailleurs. Pendant sa lune de miel David Bourne doit se souvenir de ne pas trop montrer qu'il brûle de se remettre à écrire. Il s'y remet, et sa femme brûle concrètement le manuscrit.

Ce n'est pas celui qui le dit qui l'est. Je ne compte plus les hommes de lettres qui m'ont avoué dans un souffle mégalo qu'ils se considéraient comme le plus grand écrivain contemporain. On devrait les réunir, les laisser débattre, entre génies. « C'est moi le plus grand contemporain, le vrai successeur de Proust, le digne héritier de Céline! - Non, c'est moi! - Vous délirez! vous ne savez pas lire ou quoi! - Vous voyez bien que c'est moi! »

Ce serait drôle.

Colérique en pleurs. « Je te préviens que moi je ne mettrai jamais des gants sur mon visage pour ne pas suer des larmes! »

L'Époque. Désastre feutré, ignominie multicolore, censure entraînante, mensonge affable, calamité malléable.

Toucan magot et ouistitis. Le zoo exotique de Bandol. Longue conversation sifflotante avec les ménates. Poignées de pop-corn caramélisé aux ouistitis, aux perroquets, aux daims, aux poissons, aux poneys, aux boucs, chèvres, biquettes, même aux affreux cochons du Viêt-nam. Les flamants roses approchent lentement. L'immense ibis manque me cisailler un doigt. Le toucan a le bec lézardé, mais il réclame sans se lasser ses petites hosties caramélisées. Le magot du Maroc surexcité quand il me voit revenir pour lui donner la fin du paquet. Sa petite main brune dans la mienne, comme un enfant confiant.

Primordiale leçon littéraire des animaux: la plénitude du non-dit.

Hors de prix. À la poste de Bandol, pour réexpédier les épreuves corrigées des *Intérêts du temps* (nouveau titre, un autre pamphlet du Cardinal de Retz). « En recommandé je vous prie. - Quelle est la valeur de votre envoi? - Comment ça? - Je dois connaître la valeur du contenu, monsieur, pour déterminer le tarif d'un recommandé. A combien estimez-vous votre paquet? - Je n'en sais rien, madame, ça n'a aucune valeur, c'est juste du papier avec des mots dessus! - Alors pourquoi l'envoyez-vous en recommandé? - Parce que ça m'embêterait beaucoup que ça se perde, c'est tout. - Disons "cent francs" comme valeur approximative, d'accord? - Ça ira, merci. »

Émissaire. Noun, la petite chatte de Mélany adoptée le jour de l'Annonciation. Sa grâce torsadée en l'air pour attraper une balle qu'on lui lance. La nuit elle vient se blottir dans le creux de mon épaule et ronronne.

Un jour elle tombe du deuxième étage par la fenêtre et se brise une clavicule. Mon serrement de cœur en la voyant avec son bandage, silencieuse dans sa douleur. L'agonie de la chienne Bessy dans *D'un château l'autre*. Cela faisait longtemps que je

n'avais pas eu à réprimer des larmes aux yeux. Mes parents, quelques amis, tout le monde éclate de rire lorsque je raconte l'incident. Ils sentent cette chatte comme notre point faible, me font payer le détachement habituel à leur égard. Pauvres cons sadiques jaloux.

Mélany hélas n'est pas claire non plus. « Elle avait l'air si heureuse le matin même. Après elle ne rigolait plus, je peux te le dire! »

Quelques mois plus tard la chatte va jouer sous le capot d'une voiture garée. La voiture démarre, la chatte se fait déchiqueter la patte avant gauche. « Il y avait du monde, je ne pouvais pas m'occuper de tout. J'ai déjà pleuré tout le week-end, alors je te préviens, tu n'arriveras pas à me culpabiliser. »

Je regarde la petite chatte de moins d'un an amputée jusqu'à l'épaule en pensant: voilà, elle paye pour toi.

Vieux fiel. L'éditeur Ferdinand Surin, à ce dîner où il m'explique que la littérature est morte, qu'on ne peut plus innover, que Marcel Arland dépasse Céline etc. Arland? Dictionnaire: «L'Ordre (Prix Goncourt, 1929), roman dont les personnages, solitaires et condamnés, sont guidés "avant tout, toujours, par le refus d'être heureux". » Aujourd'hui Cloakecq est son écrivain fétiche. « Vous vous êtes dans le ressassement. » Il évoque Blanchot à l'île de Ré. « Mais c'est encore ce salaud de Sollers qui a la maison la mieux placée, au bout de l'île, face à l'Oocéan. » Je lui dis avec un grand sourire: « Parlez-moi un peu de Debord, vous l'avez croisé. » Il rougit violemment. « Ah non, tout a été dit là-dessus! » En effet. Guy Debord: « M. Surin s'aventure à qualifier d'inexactes, au nom de son exactitude fameuse, et de sa compétence bien connue, des affirmations contenues dans une lettre de moi qu'il n'a pas voulu, ou pas su comprendre par la simple lecture. »

Sollers: « Comment va ce vieux flic fatigué de Surin? »

Déception. Isabelle: « Virginie dans *Les intérêts du temps*, c'est moi? - Qu'est-ce qui a pu te faire penser ça? Tu te trouves frigide? - Non! - Tu avortes à répétition? -

Non, mais j'ai cru que c'était une métaphore, avec tout ce que je t'ai raconté à propos de mon père, et puis comme je t'ai aussi parlé de mon avortement. » Elle a une petite moue triste, je la prends dans mes bras en riant. « Ce n'est pas toi, ne t'inquiète pas! Tu l'as vraiment cru? - Bien oui. - Tu n'es pas déçue au moins? - Si. »

Danseuse. Sylvie Guillem à la télévision. Splendide de dilatation concentrée auburn et fuselée. Le marbre sous la chair, la nervure à l'air libre, sa jambe de profil ressemble à une accolade. Un des personnages du Royal Ballet de Londres, très agacé: « Ses extensions extravagantes, jambe au ras de l'oreille, ne se justifient pas, et parfois nuisent à la chorégraphie. » Un autre, bourré de tics mais plus juste: « Toutes les danseuses essaient de lever la jambe aussi haut qu'elle, seulement c'est elle qui est la plus douée pour y parvenir. » Ses mollets incurvés. Le cygne noir dans *Le lac des cygnes*, elle lévite au-dessus du mouvement. Ses genoux sont un peu rougis, c'est touchant. Dans *Don Quichotte* de Kitri, elle métamorphose l'élan en élan, un grand écart en vol comme un large coup de sabre. Pure animalité du muscle, déplacements au compas que sont ses jambes. Elle fluidifie l'hystérie.

Ça laisse rêveur, évidemment. Difficile ne pas s'imaginer en train de faire l'amour avec elle par devant, derrière, dessus, dessous.

Bouvard et Pécuchet. Roger Débrouille et Jean-Pierre Godiche devisent de l'Image à la télévision. Le documentaire est tiré du dernier pensum sociolosophique de Débrouille, *Contre Debord*.

Mon frère imaginaire me téléphone surexcité après l'émission qu'il se repasse déjà sur son magnétoscope. On entend la voix du fatal fantôme fantoche en arrière-fond de notre conversation.

« Ce Débrouille est extraordinaire! Sa bêtise ne connaît décidément plus de frein. L'intarissable girouette confond tout, n'aboutit à rien, touille sa mayonnaise de lieux communs (« ...l'Image va au-delà du mot... ») et de faux paradoxes débiles sous le pâle prétexte que toute chose est susceptible de tomber sous le regard! -

L'expérience révèle plutôt une majorité d'êtres humains se complaisant dans la non-vision rigoureuse de ce qu'ils ont sous les yeux. *La lettre volée* reste indémodable. - Debord le dit: « Le spectacle n'est pas identifiable au simple regard. » Ce n'est pas tant l'Image qui compte en soi que le rapport social imposé entre les images devenues marchandises. Tout assimiler à l'Image sans distinction est inepte et inopérant. (« ...l'inconscient collectif... ») Cette erreur a toutes les chances d'être commanditée par l'Image même dont à l'évidence Débrouille n'a nullement saisi le statut singulier. - On peut raisonnablement se demander s'il ne rêve pas sourdement que l'Image, qu'il feint de fustiger, assimile enfin le grand Tout. (« ...Image et magie, c'est le même mot... ») - Le gros malin! Le professoral bouffon frileux du calembour mêle merveilles pariétales de Lascaux et photos de Marylin, tableaux de maîtres de tous siècles se succédant à toute allure sur le même chevalet par un minable petit truquage de vidéaste valétudinaire et reliques napolitaines, posters publicitaires et talismans indiens, sculptures et affiches de propagande fasciste, tombeaux égyptiens et icônes byzantines, statuettes africaines et clips de Madonna, vitraux de cathédrale et dessins animés de Tex Avery, gisants romans et panoplie complète des nouveaux gadgets de synthèse. - Bref un hégélien. Il est agrégé de philo, non? - Exact. Cette gargouille acariâtre à la moustache cryogénisée est un désagrégé de la Synthèse, un hégélien gaga qui triture nerveusement son kaléidoscope mental. Il s'est fait de l'Image un totem, de la pensée un tabou. - Tu es déchaîné. - Il est trop nul! Chacune de ses phrases est une insulte à la mémoire de Debord. Tu as vu comme moi. Il commence par les parois de la grotte sous-marine de Cassis, les frémissants taureaux roux, les cavales rougeoyantes, les bouquetins veloutés qui respirent à même la pierre. (« ...l'image a trente mille ans de plus que l'écrit. Fille de la peur et de l'insécurité, ce fut longtemps un objet de première nécessité.... ») L'imbécile! Comme si Bataille n'avait jamais existé. - Pas donné à tout le monde d'assister à la naissance de l'art, du jeu, de la grâce. - Et puis il a un goût de chiottes. Il ose comparer Picasso et ce pauvre impuissant crispé de Duchamp. (« ...ce siècle commence par un jongleur et finit sur un dynamiteur... ») - Le « jongleur », c'est Picasso? - Ouais. Faire semblant d'admirer

en dénigrant gentiment, vieille méthode. Il accomplit même l'exploit de cracher sur l'esthétique de la Contre-Réforme. (« ...la graisse du Baroque... ») Son Idéal hideux du Moi aigre-mou, c'est le protestantisme. Il passe une heure à se pâmer sur l'ignoble bunker que cette buse morbide de Le Corbusier a érigé pour les Dominicains de la Tourette. – À vomir. - Du kitsch en négatif, grisaille nihiliste, grande muraille mondrianesque. Il interroge un Père dominicain qui affirme très sûr de lui que « l'art catholique, ça a été longtemps la nullité absolue ». - Je vais le répéter à Raphaël et Michel-Ange, ça les fera beaucoup rire. Et je connais une petite figurine tout en haut du porche de Notre-Dame qui en a d'ores et déjà le sourire au lèvres. - Le contemporain favori de Débrouille, c'est Soulaille, l'endeuillé perpétuel. Débrouille s'extasie douceureusement sur les nouveaux vitraux de l'Église Sainte-Foy de Conques. (« ...peut-être annonce-t-il les temps nouveaux... ») - Ah oui, les barreaux de prison. - Voilà. - Mais comment fait-il pour être aussi mauvais? - La réponse tient en un mot: Œdipe. - Comment ça? - Sa Maman le tiraille. Son cervelat est resté coincé à la phase intra-utérine. Son documentaire regorge de plans fixes de vagues, de rivages hypnotiques sur fond de déesses primordiales. Vénus en sa coquille. - Et alors? - Alors il ramène tout à ça. (« ...l'Image nous conduit incessamment au ventre de notre mère, et à l'Océan, source de toute vie... ») La *conque* mise sous les verroux de Soulaille, l'*antre* de la Sibylle de Cumes, la *fente* de Naples... - Quoi? - Les longs plans de la Spaccanapoli, l'artère qui lézarde la vieille ville. (« ...la femme attire l'Image et l'Image attire les femmes, parce que l'Image est douée de vie, l'Image nous a servi à triompher de la mort... ») - Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il ne vole pas haut. En seconde mes rédactions étaient déjà d'un meilleur niveau. - Et re-rivage au soleil couchant, et re-vagues qui viennent mourir sur le sable! - Un indécrottable romantique, ce Débrouille. - Il termine son documentaire par les nouvelles techniques, bien sûr. Et re-conneries générales invérifiables. (« ...l'Image n'est plus une empreinte, c'est une matrice... ») - Encore! - Toujours. Il n'a strictement rien compris au phénomène. (« ...avec l'Image de synthèse, le monde a perdu de sa chair, sans doute, mais il a gagné une dimension supplémentaire: un certain état

d'apesanteur... ») - Tu as raison! il se prend pour un fœtus. - Il interroge un radiologue à propos des possibilités de l'IRM. Le mec est très clair: « On a envie d'accéder aux fonctions complexes du cerveau, c'est-à-dire les fonctions de réflexion, et pourquoi pas, un jour de mettre une image sur l'intelligence. » - Ce jour-là, l'intelligence réelle sera cliniquement morte. - Attention, planque-toi! Débrouille commence à s'agiter, je discerne un friselis d'enthousiasme qui lui parcourt la moustache. (« ...virtualiser, c'est dupliquer, répliquer, réduire un fragment du monde extérieur, c'est rendre maniable ce qui ne l'est pas, c'est voyager dans le temps, dans le passé, dans l'espace... ») Dire qu'il se prend pour l'interlocuteur de Debord, c'est trop drôle. - Quoi d'autre? - Il interroge un spécialiste de l'image qui dénonce les risques de manipulation politique (« ...il faut de toute urgence appeler à la nécessité d'une éducation du regard, d'une éthique de l'image. Il s'agit d'une alphabétisation d'un autre ordre. Il faut appeler à une juleferrysation nouvelle de cette écriture. Parce qu'il ne s'agit pas de technologie... ») - Il ne s'agit que de cela. - Bien entendu. (« ...il s'agit d'une véritable écriture, et la civilisation qui s'ouvre, n'en doutons pas, sera la civilisation du virtuel. Après l'écrit, après l'image, voici le temps du virtuel!... ») - C'est bien là que Débrouille, ivre de sa propre audace, jette un exemplaire d'*Un Amour de Swann* à la mer ? - Oui! Message très clair. C'est à ce moment qu'intervient Godiche, le grand cinéaste nô. Débrouille et lui font la paire. « La madeleine de Proust, c'est du cinéma! » lance Godiche au ralenti. Devant tant d'inspiration, Débrouille exulte. Sa moustache tressaille d'un millimètre. Il a enfin trouvé son parfait confrère dans l'art de sodomiser le n'importe quoi. Godiche godille, oscille, s'embrouille, il cherche une citation, ne la retrouve pas, suspense, si, ça va, ouf, il rebondit sur son bric-à-brac. (« La phrase que tout le monde connaît: Longtemps je me suis endormi de bonne heure... ») Puis il parachève sa cure de sommeil par une maxime ronflante (« ...la Presse, c'est du papier et des avocats. Le Papier est plus fort que jamais... ») avant de sombrer dans le dédale de sa narcose galopante. Un truquage fait alors émerger l'*Ulysse* de Joyce du rivage où le Proust avait coulé. Débrouille enchaîne. Après n'avoir rien démontré il est très optimiste, il pousse un demi-soupir

d'extase exténuée en reprenant la trouvaille de son ami Godiche. (« "Le Papier est plus fort que jamais." Oui. Une fois l'écran éteint, on peut rouvrir notre œil intérieur, rouvrir les espaces du dedans... ») - Toujours sa mère optique. - Je te le dis, c'est sa vision du monde, une vulvanschauung. (« ...avec la poésie, l'hypothèse, l'utopie, le rêve, le roman. ») Tu remarques qu'il finit comme il a commencé, en mélangeant tout, *mais pas n'importe comment*. Le roman se retrouve à la fin, comme par hasard. »

Dalila. « Travail de sape » est la maxime invisible des femmes. Après la période incubatoire de séduction, toute résistance palpable à leur volonté congénitale de régresser l'élu en fœtus les révulse, pouvant les conduire à la furie comme la croix le vampire.

Le jardin d'Eden, jamais cité par personne, est une démonstration en diamant, un joyau d'enseignements.

Subversion. Je réfléchis à une idée de roman vraiment, follement subversif: décrire la froide équipée d'un violeur d'enfants. Il y a eu un film, *C'est arrivé près de chez vous*, une parodie de documentaire, bien fait, drôle, très violent, où les enfants sont épargnés curieusement. Il y a bien un viol de femme devant son mari apathique mais le comique de la séquence en pastellise toute l'horreur. Et puis une autre scène avec justement un petit garçon qui parvient à se cacher derrière sa maison pendant que son père et sa mère sont assassinés. Ensuite les assassins le retrouvent et l'étouffent à son tour sous un oreiller, mais tout va très vite, est très confus (c'est la poursuite à travers l'appartement qui est le clou de la scène), comme s'il y avait là un tabou suprême dont on n'oserait pas rire, de même qu'est juste suggéré, à la fin du film, l'assassinat de la mère du tueur par ses rivaux crapuleux. Ces joyeux iconoclastes belges ont pu tout filmer - désamorçant l'horreur par le rire - *sauf* le viol d'un enfant et le meurtre d'une mère. Comme tous les iconoclastes de tous les temps, ils se révèlent de la sorte de parfaits idolâtres.

Toute la difficulté du roman consisterait précisément dans le sérieux du style et l'exhaustivité de la narration. Sans humour apparent, sans emphase lyrique, sans aucune invraisemblance rhétorique. Comprimé dans la seule glaciale observation phénoménologique de son existence, un maniaque sexuel confie à son journal ses abominations au jour le jour. *Journal du violeur*. Duras a eu certes une bonne idée, lors de l'histoire du petit Grégory aux oreilles décollées (il me ressemble comme deux gouttes d'eau de la Vologne quand j'avais son âge), seulement sa grave, très grave erreur, aura été de *prendre parti*, avec son emphase grotesque (« Sublime... ») et ses palinodies alambiquées. Elle s'est à son propre insu rangée avec la foule, d'où le pseudo-scandale de son article et le vrai triomphe de son faux scoop. Si l'écrivain doit se ranger, c'est avec le criminel. Mieux, il doit se placer du point de vue du crime. Nul n'est mieux placé que moi, le crime, pour observer en direct le criminel en train de me commettre. Le crime est le plus parfait des narrateurs. Bien construit, un tel livre serait une vraie bombe. Le scandale *Lolita* puissance 10. La majorité morale forcée de rugir sa fascination obscène pour les infamies qu'elle-même produit et condamne.

C'est le type de roman concrètement impubliable, et que personne ne me semble capable d'écrire aujourd'hui parmi les jeunes romanciers les plus doués. Il y faudrait un sang-froid hors du commun, l'essentiel étant évidemment de ne pas se laisser prendre soi-même au fantasme tout en ne laissant rien paraître, hormis aux rares autres experts, de la machination fictive. Autant dire que le moindre soupçon de pédophilie refoulée disqualifie rhédibitoirement l'auteur. La seule ironie, allusive, doit se condenser dans l'incompossibilité du sadisme et de l'écriture, comme le savent les lecteurs pertinents de Sade. Ce serait d'ailleurs le vrai roman sadien moderne, le roman que Sade, le plus grandiose écrivain de son siècle et l'être le moins sadique de son époque d'épuration criminelle, écrirait peut-être aujourd'hui. Lorsque les seuls rivaux du marquis étaient des imbéciles de la trempe de Rétif, la grâce spirituelle et l'audace pensive de Juliette, de Clairwil, de Saint-Fond et des autres suffisaient. Mais la Terreur s'est chargée de concurrencer le marquis, humour et génie fictif en moins,

horreur et mensonge réels en plus; puis après elle le dix-neuvième siècle - « tout le dix-neuvième siècle conjuré » (Baudelaire) - muni de son grotesque ritualisme athée et de sa religiosité passionnément occulte; puis le vingtième siècle, avec son moderne terrorisme massif et son ignominie rationalisée.

Méthode Proust. Mes flatteries ironiques sans distinction l'agacent beaucoup. « Pourquoi ne dis-tu jamais ce que tu penses? - Par charité, ils sont trop faibles. - Ça finit par être vexant! Qu'est-ce qui me prouve que tu es sincère avec moi? - Rien, il faut me faire confiance, c'est tout. »

La réalité c'est que je ne me lasse pas de tester l'élasticité de la cécité humaine.

Un rêve. Réveillé doucement à quatre heures du matin par un refrain. J'ai enfin reçu ce nouvel ordinateur portable IBM que je me suis commandé, j'essaie d'effacer de l'écran le logo *Windows 95* lorsque je m'aperçois que mon engin flambant neuf est en carton-pâte. Je vais le montrer à mes parents dans la cuisine de Louveciennes, je leur dis: « Regardez, l'écran est normal mais tout le reste est en carton! » C'est alors que la petite chanson entendue dans un film de Debord s'insinue dans mon crâne, à deux reprises, pour m'extirper de mon songe: « Radio-Paris ment... Radio-Paris ment... Radio-Paris est allemand... »

À Mélany.

« Mélany chérie,

Je ne suis plus en colère, et je veux que tu te reposes et te détendes à la campagne. J'ai rêvé de toi cette nuit, tu étais en robe blanche fendue, et Noun était un petit singe qui me tendait sa petite main comme celui du zoo de Bandol où je suis allé la semaine dernière. Nous discuterons de *tout* à Paris, en attendant j'ai un mois de travail intensif devant moi.

Pas de téléphone, merci.

Je t'aime bien sûr.

Stéphane »

Candeur de la terreur. Un kamikaze palestinien âgé de 17 ans s'avance vers un groupe de soldats israéliens, ferme les yeux, actionne la mise à feu de son sac bourré d'explosifs. Il se réveille à l'hôpital, une balle dans la hanche, l'engin n'a pas fonctionné. Les agents israéliens qui le questionnent mettent plusieurs heures à le convaincre qu'il n'est pas au paradis. Interview sur CBS quelques années après les faits. «À quoi ressemble le paradis selon vous ? - Il y a des châteaux, des arbres, des fleurs et les jolies filles du jardin d'Éden. Dieu offre à chaque martyr soixante-douze vierges... »

Incommensurable niaiserie du fanatisme. Ces gamins immaîtrisables, cauchemar de tous les stratèges occidentaux, se font sauter le caisson et déclenchent d'effroyables effusions de sang dans le seul misérable but d'aller faire une partouze de houris à Disneyland !

Chinoiseries. Elle s'appelle Yun, "nuage" en mandarin. Pour la faire mollir je lui dis que ma petite amie est morte il y a six mois dans un accident de voiture. « Pourtant tu es si rieur, si trépidant, si vivant! - C'est grâce à toi. » Sa grande muraille de pudibonderie se lézarde lentement sous l'artillerie lourde de mon baratin. Mais je lui montre aussi mon *Tao-tê-king* bilingue, *Les Trente-Six Stratagèmes*, et nous déchiffrons ensemble quelques signes d'un tableau sur une page de mon Granet. Elle veut voir les livres que j'ai écrits, je lui offre *Le sexe de Proust* dédicacé avec l'idéogramme de son nom. Après tout il sera aussi bien chez lui à Hong Kong puisqu'ici pour tout le monde c'est de chinois. Ses huit années passées au Canada nous permettent de parler en anglais mais l'ont imbibée de minauderies, grimaces, phobies hygiéniques nord-américaines à la différence de son amie Judy qui vit à Paris, charmante de promptitude audacieuse.

Après quelques heures de oui-non mes leurres trempés dans la plus dégoulinante mièvrerie la font nous imaginer en couple. « Tu utilises les mots comme un démon! »

À demi nue elle brandit encore vers moi le petit crucifix en or qu'elle porte autour du cou et lance en riant: « Éloigne-toi méchant démon! » Elle pousse un soupir d'appréhension en palpant mon sexe. Lorsque je la pénétre elle geint légèrement de douleur. Je veux me retirer mais elle me presse contre elle en gémissant: « Il faut que je m'y habitue, il faut que je m'y habitue. »

Le lendemain elle s'est habituée. Nous passons l'après-midi au lit. Après une partie d'échecs et deux massages, elle grimpe sur moi, lèche mes paupières, mordille mes oreilles, son vagin s'enrobe autour de ma queue comme un rouleau de printemps. Ses bras graciles, ses poignets de faïence, ses seins infinitésimaux, ses cuisses oblongues, ses pommettes plates, son minuscule nez épaté, sa peau de pétale pâle et son pubis ras teinté d'encre dessinent dans l'air un très soyeux idéogramme de chair vive.

Après avoir fait l'amour nous restons étendus sur mon lit, je regarde la reproduction de *L'origine du monde* sur le mur en commençant de métamorphoser mentalement ma jolie sauterelle jaune en mots de moire. Elle se méprend, veut me faire avouer une bouffée de nostalgie pour mon fantôme. « Tu n'as pas besoin de cacher tes sentiments avec moi, tu peux me le dire, tu m'as promis de ne jamais me mentir. » J'esquive: « Ne remuons pas les choses douloureuses. » Lie-tseu s'éloigne, hélas.

Le soir Nabe et moi emmenons dîner Miss Lui et Miss Chu au restaurant. Les deux Français véloces et déliés échangent des anecdotes sur les insomnies de Mallarmé tout en écoutant d'une oreille attentive les deux jeunes femmes bavarder en chinois. Elles donnent de la pointe de la langue des coups sur les mots qui résonnent comme de petits gongs. Marc-Édouard pourtant gorgé de cinéma japonais jusqu'à la glotte commence à succomber sérieusement au charme tao de la juteuse Judy. Il veut que nous filions immédiatement à Épernay pour les soûler au champagne et incarner ainsi la dernière phrase de *Rigodon*. Ivres de rire nous nous rabattons sur une carte postale à Sollers toute en chinois hormis nos deux signatures. « Cher Sollers, las de la France et de ses lents et lourds occupants, nous émigrons pour Hong Kong avec deux

vivaces Chinoises. » Marc-Édouard dicte la fin en français que je traduis au vol en anglais à Yun qui le retranscrit directement en idéogrammes horizontaux: « Nabe s'occupe de creuser son trou à travers la Grande Muraille et Zag d'adapter le Petit Livre Rouge en hébreu. Vous recontacterons quand serons assez forts pour traduire *Femmes* en chinois... »

À l'aéroport Yun m'offre une adorable photo d'elle aux cheveux courts et un minuscule bouddha de jade. Des larmes perlent de ses jolis yeux bridés.

Un rêve. Je regarde la télévision, Kafka est l'invité d'une émission de variétés, il joue du piano (il a le physique de Gould). Je me tourne vers mes parents qui ne se rendent compte de rien et leur dis: « Mais vous ne comprenez pas, c'est un génie, il est l'auteur de *Joséphine* (je cherche d'autres titres de nouvelles pour les convaincre, n'en trouve pas)... du *Château* (ce n'est pas une nouvelle mais ça ira)... » Puis Kafka est avec moi dans la pièce, métamorphosé en une sorte de prestidigitateur, je lui pose des questions tout en lui montrant que je sais, moi, quel magicien il est.

Raison. « Pourquoi tu appelles tout le temps Mélany "Mélanu" ? - Je me parle à moi-même. - Comment ça ? - "Mets-la nue". »

Dernières acquisitions. *Hymnes* d'Homère (Budé bilingue); *Du Sublime* de Longin; *Carnets américains* de Hawthorne; *The Essential Hemingway* (40 francs chez Shakespeare and Co); *Nouvelles* de Bocace; *Œuvres complètes* de Pindare (en quatre volumes); *Écrits et Lettres* de Clausewitz; *Album Chateaubriand* en Pléiade; *De l'Allemagne* de Mme de Staël; *Les ruses de l'intelligence, la mètis des Grecs* de Detienne et Vernant; *Œuvres* d'Hölderlin en Pléiade; *Traité de versification et dictionnaire de rimes* (datant de 1866, Baudelaire a pu le lire); *Les grands courants de la mystique juive* de Gershom Scholem; *Picasso* par Jaime Sabartés; le *Mallarmé* de Mondor; *Morceaux choisis* de Hegel en folio; Tome 4 des *Mémoires* de Saint-Simon en Pléiade; *Traité Haguiga* du Talmud de Babylone; Tome 2 du *Traité*

Pessahim; *Œuvres choisies* de Calvin en folio; *Les maîtres de vérité dans la Grèce archaïque* de Marcel Detienne; Tomes 3 et 4 du *Zohar*; *Nouveaux dialogues* et *Ultimes dialogues* de Borgès; *La pensée chinoise* de Marcel Granet; *Œuvres choisies* du Prince de Ligne; *Éloge de la folie* d'Erasme avec dessins d'Holbein; Tome 1 des *Œuvres complètes* d'Artaud; *Sappho, Anacréon et anacréontiques*; *Les Trente-Six Stratagèmes*, anonyme chinois; *Aux jeunes gens sur la manière de tirer profit des lettres helléniques* de saint Basile (Budé bilingue); *Œuvres complètes* d'Homère (y compris *Hymnes*, *Épigrammes* et un fragment du *Margitès*) en un volume (1880); *L'Âme de la Vie* de Rabbi Haïm de Volozhyn; Livres 1 à 4 de l'*Anthologie Palatine*; *Chefs-d'œuvre des orateurs attiques* (1888); *Tout l'œuvre peint de Vermeer de Delft*; *Harangues* de Démosthène en deux volumes; *Bruegel*; *Chefs-d'œuvres du Musée Picasso*, *du Musée des Offices*, *du Prado*; *La désobéissance civile* de Thoreau...

Comme on peut le constater je ne me soucie que très modérément de mes contemporains.

Questions de cocktails. Elle a prévenu tous ses copains cinéphiles que j'étais écrivain. Chacun parle fort sans me regarder et tente de rivaliser d'anecdotes culturelles. Je fais la sourde oreille et un tour de magie à une fille pour l'impressionner. J'agace beaucoup une autre fille superbe qui a la même voix qu'Ophélie Winter. « J'aimerais surtout avoir ses tunes! » Je l'accuse en riant de trop regarder la télé, ça la vexe énormément: « Qu'est-ce que tu as contre la télé? - Rien, je trouve qu'elle abrutit. - Et pourquoi? - Hypnotisme à haute dose. - Et en quoi? - Parce que c'est un écran et qu'on n'a jamais vu quelqu'un devenir intelligent en contemplant un écran. - C'est faux, le cinéma aussi est un écran. - Justement. » Elle connaît pertinemment la réponse à la question qu'elle finit par ne plus se retenir de me poser: « Tu fais quoi dans la vie ? - Plombier. » Sa copine qui m'a invité, furieuse: « Tu es nul, Stéphane, vraiment nul! » Ses amis passent leur soirée à me vanner sur mon mauvais goût vestimentaire (un tee-shirt jaune) « très plombier ». Lorsque je m'en vais, l'Ophélie aliénée me lance: « Tu n'es pas habillé comme un plombier, plutôt

comme un écrivain. - Quelle horreur! » dis-je sans me retourner en refermant la porte sur moi.

Comment leur expliquer sans vanité qu'un écrivain digne de ce nom ne parle jamais de littérature en public. Que demander: « Il paraît que vous écrivez? » est à peu près aussi incongru que s'approcher dans un zoo de la cage de l'éléphant et lui dire: « Alors comme ça vous venez d'Afrique? » Que ma modestie est si parfaite qu'elle se dissimule elle-même, par modestie, sous mon arrogance fanfaronnée dans tous les autres domaines.

Mystique intime. Motus absolu sur l'essentiel, rodomontades rigolardes sur tout le reste. C'est ma manière de rendre le bien pour le mal. Comme écrit Éléazar de Worms au début du treizième siècle à propos de la gloire de Dieu: « Il garde le silence et porte l'univers. »

À l'auteur d'un texte intitulé « Zagdansaurus Lex » destiné à Internet.

« Cher Monsieur,

Merci de votre hilarant compte-rendu que j'apprécie sincèrement.

Si notre combat (dinosaures littéraires contre embryons congelés connectés à Internet) pouvait être toujours aussi drôle et fair-play, ce serait bien. Hélas, la guerre en dentelles est destinée tôt ou tard à laisser place à la boucherie des tranchées...

Cordialement. »

Cris du cœur. « Tu es beau, tu as des couleurs, tu es majestueux! - Merci. »
« Toi seul est vivant! - Merci chérie. »

Au rapport. Je raconte tout à Marc-Édouard qui répète tout à Laura qui balance tout à Mélany.

Colmatage de la brèche. « Chérie, tu imagines bien que si j'avais couchée avec une autre fille, personne au monde n'en saurait rien. Si on te le rapporte c'est que c'est faux. »

Agonie. On l'appelle *Faitè*, « Oncle » en yiddish. C'est un vieux communiste fâché avec toute la famille, d'une intransigeance qui a horrifié ses meilleurs amis, expulsé des plus vitrifiés cercles staliniens par son dogmatisme infrangible, trouvant Brejnev trop libéral, Gorba hors de contrôle, Eltsine ultra-lubrique. Il ne parle jamais de sa première femme et de son fils exterminés dans le ghetto de Varsovie. Lui seul a pu s'enfuir, est allé en URSS à l'époque paradisiaque où le métro était gratuit, en est revenu stal à mort et jusqu'à sa mort qui ne va plus tarder.

C'est l'été, je vais le voir à l'hôpital du Val-de-Grâce où il agonise doucement d'un cancer de la peau tandis que les moineaux pépient par la fenêtre. Un goitre énorme jaillit latéralement de son cou vers la droite comme un hurlement ossifié, le cri silencieux d'un déviationniste enfoui. Ses lèvres sont jaunies, putréfiées par la maladie, ses cheveux longs et hirsutes. Il ne veut pas que je l'embrasse mais j'insiste, lui donne un baiser sur la joue. « Tu sais Faitè, il y a eu un colloque à la Sorbonne le mois dernier, consacré à Marx, et tu sais ce qu'ils ont dit, ils se sont aperçus que Marx avait toujours eu raison, que tous les autres avaient tort, tu te rends compte! » Il se ranime dans sa douleur, me parle longuement de Marx et des autres, je comprends un mot sur dix, son accent yiddish rauque aggravé par le souffle court et ses lèvres détruites. « Alors tu me poses une question... alors je vais te répondre. » «Mais... parce qu'il y a un "mais". »

Olivier va le voir le mois suivant, il est en phase terminale, les poumons en charpie. « Tu dois manger Faitè, il faut te nourrir pour reprendre des forces. » Le vieil oncle tourne doucement la tête vers mon frère, soupire dans sa souffrance et déclare avec son accent caricatural: « Il y a la théorie, et il y a la pratique. »

On s'amuse. Lettre d'un fan concernant *Les intérêts du temps*, un gamin paternaliste qui signe « Nietzsche » et m'appelle « Cher Martin ». Il m'explique comment penser et écrire: « Ce qui me gêne dans les 3/4 de vos références (je vois tout, jamais dupe), c'est que l'on retrouve presque tous les écrivains dont on a fait l'éloge dans la première page du "Monde des livres" depuis 1 an ou plus. Affranchissez-vous, affranchissez-vous!» N'ayez pas peur d'affirmer (le Grand OUI): "Sollers est mort" afin de ne plus vous engoncer dans des références sublimes qui font la moëlle épinière des romans Telquel-liens: Mallarmé-Proust-Dante-Homère-Rimbaud-Céline-Joyce... Vos références vous étriquent trop, vous étouffent, créent de l'asthme dans votre style - Ouvrez votre coffre, vos poumons, vous en avez là-dedans... Sinon la sclérose en prose vous guette. Vous êtes un enfant pas encore sevré qui dégoise par mimétisme des phrases de votre père. Lorsque vous tentez de vous échapper de ces fardeaux (les livres sont souvent lourds lorsqu'on ne les a pas tous digérés avec lenteur et légèreté) votre style retrouve une limpidité réjouissante. Vous avancez dans le sens contraire du roman. À l'instar de Kundera qui saupoudre ses fictions de digressions habiles, drôles et philosophiques, nageant dans l'art du roman, vous écrivez un essai, vous tissez une interrogation de notre monde en distillant des digressions romanesques. Vous tirez le roman vers l'essai, trop, donc vous perdez le roman par des références trop sacrées! La trame romanesque en reste aux digressions, comme s'il y avait chez vous une frustration de la fiction. Affranchissez-vous, vous aurez le temps (voici un de ses intérêts) de vous convertir vers la fin. Vous oubliez l'extrême onction, Hemingway, Rimbaud, et j'en passe... Aurez-vous la force de baiser Sollers? Pas encore! Deux joies en rut? Bientôt peut-être! Mais la nuit vous sauve, l'insomnie, l'amour, l'écriture! Vous avez des élans de liberté. Ce que j'aime dans votre "Ironie", c'est que vous baisez Dieu, cette Virginie Guignolbandante, genre de petite femme que j'aimerais bien arroser de foutre dans les ruelles étroites du vieux Gênes. Et les fentes (Éléphante) aux doux bruits mouillés, zones du jouir! Ce moment et la nuit à minuit, cet érotisme, la sensualité du verbe-corps. Je bandais, mon cher, à vous lire, bon signe! Je déchirais la page 103-104 et après des flips/flops

rapides je balançais des purs rais de lumière spermeux. Le lecteur doit jouir aussi... Merci - Bravo! Votre Friedrich Nietzsche Toujours trop lucide »

Sempiternelle volaille qui veut enseigner la voltige. Je lui réponds, toujours trop gentil.

« Cher Laurent Fax,

Merci de votre longue lettre et de vos avisés conseils.

Je vous félicite de votre lucidité incorruptible. Vous avez sans doute tout vu *sauf* ma référence essentielle qui est le Talmud. Rassurez-vous, vous n'êtes pas le seul à être affligé de cette étrange cécité-là.

Si je puis à mon tour vous donner un conseil, c'est de moins lire *Le Monde* et davantage les classiques, qui sont ma seule et unique échelle de valeurs. Quant à votre extravagante idée de "baiser" et de "tuer" Sollers, ou qui que ce soit d'autre, je vous en remercie mais n'ayant aucun penchant homosexuel ni œdipien je vous l'abandonne volontiers. D'ailleurs savoir que vous avez joui en lisant la description d'une *étreinte frigide* me laisse songeur.

Ironiquement vôtre.

SZ

P.S. "Textes sur table", c'est ma devise. »

Cybersexe. Un jour il sera devenu rarissime d'avoir un épiderme, et criminel de savoir s'en servir.

Encore heureux. Au café avec Sollers. Je lui explique en riant que Barrault fait la moue pour *Mes Moires*. « Il faut montrer que vous êtes content sans montrer que vous êtes content d'être content. »

Eh bien je persiste, signe, et redouble la dose: je suis content d'être content d'être content.

Sarah. Je bute sur elle en sortant de mon immeuble. Au café elle me raconte sa vie, je l'écoute. Elle est kabyle, est passée par la DDASS, s'est prostituée à partir de 17 ans, s'est droguée, a fait de la prison, suit un traitement psychiatrique. Elle me montre ses cuisses, son plexus, sa mâchoire édentée et son nez couturé après un accident de scooter. Elle partage une chambre dans un hôtel minable à deux pas d'ici avec un Algérien clandestin jaloux qui la séquestre. Elle possède sept cent mille francs d'économies (« l'argent du péché ») avec lesquels elle compte s'acheter un appartement qu'elle louera à des Français (« Pas de Noirs, pas d'Arabes! Ça suffit. »). « J'ai connu le pain noir, puis le pain gris, maintenant je commence à goûter au pain blanc. » Elle me montre comment elle se maintient en forme en faisant des pompes à la verticale contre un mur imaginaire. « Les Arabes, dès qu'ils apprennent que je parle arabe, ils m'appellent "Ma sœur! ma sœur!" pour m'avoir dans leur lit. Ça va pas non! Je leur dis: "Et alors, ta sœur, tu la baises?» Elle insiste pour me montrer les préservatifs qu'elle a dans son sac, à la vanille, à la fraise, au chocolat. « Moi je fais l'amour auto-reverse, à l'américaine! »

À un lecteur angoissé.

> « Cher Monsieur,
>
> Merci de votre lettre.
>
> Difficile de répondre clairement à votre question. Le seul moyen de savoir si vous n'êtes pas aphasique c'est de *l'écrire* (quitte à décrire votre aphasie). Si vous y parvenez, c'est gagné. »

Kaddish. Le *Faitè* est mort à peu près à l'heure même où j'écrivais sur lui. Je lis un passage de *Job* sur sa tombe. On m'a dit que j'avais la voix émue, je ne m'en suis pas rendu compte.

Quelques mois après, c'est Mémé qui meurt. Mon père se retient de pleurer devant moi. Je lui dis: « Il faut penser qu'elle dort maintenant, elle n'a plus mal. Et puis elle est avec Pépé et Madeleine. »

Ces vieilles banquises yiddish qui s'effondrent l'une après l'autre me laissent songeur.

Gynécologique. Elle a des problèmes de saignements, des mini-règles perpétuelles. « C'est l'utérus qui pleure! » déclare sa gynécologue. Les saignements sont probablement causés par l'usage saturé de la pilule, l'hypocrisie contraceptive qui consiste à flouer les hormones. « Votre endomètre en a marre de faire semblant! »

Satanski. Laure Adler à Françoise Sagan après l'enregistrement: « Zagdanski, c'est simple, chaque fois qu'il vient j'ai quatre coups de fil pour me demander de ne pas l'inviter! ». Avant, elle m'a appris que Bilboquet a téléphoné pour la persuader de m'annuler. « Ça, ça ne m'a pas plus! » Je lui dis en riant: « C'est juste de la neutralité malveillante! »

À une critique littéraire qui m'a défendu (sur une carte postale représentant l'Oedipe d'Ingres).

« Chère Josyane Savigneau,

Comment vous dire merci?

Merci de tout cœur, simplement.

Quant à l'"épreuve des pères", il n'y a pas à se faire de souci, j'ai plus d'un tour dans mon Œdipe...

À bientôt.

SZ

"Tout ce qu'on fait à temps est bon." *Œdipe Roi* »

Ondes radio. Il perd beaucoup d'énergie à essayer de *captiver* les femmes. Je réussis avec une injuste aisance à les *capter*.

À Joan qui m'a vu sur une chaîne cablée canadienne et pense que je pense que toutes les femmes sont frigides.

« Mon cœur,

Tu regardes trop la télé, chérie. Si tu me trouves une conférence à faire à l'Université de Montréal, je viendrai et leur dirai que je connais une superbe fille qui n'est pas du tout frigide et que j'aime beaucoup.

Je t'embrasse tendrement, ma Joan. »

À un journaliste juif se demandant si je crois en Dieu.

« Cher Henri,

Comment allez-vous?

Figurez-vous que Dieu en personne a répondu à la question que vous me posez, votre lettre s'étant égarée (preuves ci-incluses) dans une... entreprise!

Comment voulez-vous ne pas croire en un type qui a un tel sens de l'humour...

Amitiés.

Rigolardement vôtre. »

Corps à corps avec l'ennemie. Névine, adorable syrienne, profil grec, yeux bleu clair-foncé, dodue à point, ardente et souriante, français parfait acquis chez les Sœurs de Besançon au Liban, chrétienne orthodoxe, va à la messe tous les dimanche, fréquente le milieu des hommes d'affaires et politiciens arabes.

Au Flore, en lui présentant mon cigarillo pour allumer sa cigarette, je lui cite Mallarmé: « C'est un clair baiser de feu. » Frémissement de plaisir. Chez Cosi pendant que son amie nous parle de sa carrière elle me fait du pied en dévorant son sandwich au saumon et aux épinards. Érection des érections. Dans la rue elle dit: « Tu es si gentil, tu donnes de l'argent à tous les mendiants, peut-être que tu fais ça juste pour m'impressionner mais je ne pense pas, et puis tu es tellement poli, tu t'occupes de moi, tu es sensible. - Je suis une sorte d'ange, tu vois (baiser dans le cou), tu ne

cours aucun risque avec moi. - C'est vrai ce qu'on dit des anges? Ils n'ont pas de sexe? - Ça reste indécidable. Les anges ont un sexe indécidable (bras autour de sa hanche, réaction très enjouée). Ce dont ils sont vraiment dépourvus, disent les théologiens, c'est le dos. Ils ne font donc jamais demi-tour. » Elle rit de bon cœur.

À la Paillotte nous prenons des « Tequilla Shot » en léchant chacun le citron vert et le sel sur la main de l'autre (mon idée). « J'ai mal tellement je suis excitée! » Nous dansons un slow en riant dans l'alcove. « Je te jure, j'ai la chair de poule de sentir ton sexe si dur! - Ce n'est pas mon sexe, je t'ai dit que j'étais un ange. - Et ça là, si dur et chaud, hmmmmmm, c'est quoi alors! - C'est mon stylo. » Rires et rerires.

Dans le studio du seizième que lui prête une copine pour ses escales à Paris, elle me montre le nouveau pull sans manches qu'elle s'est acheté. Nous sommes très gais et très excités. « Arrête arrête, je n'en peux plus! - Tu veux vraiment que j'arrête? - Non!!! » Plus tard elle prétend avoir jouie rien qu'en nous frottant à travers nos jeans sur le lit. Deux heures du matin, lumière éteinte, elle est torse nue maintenant, moi complètement, elle avale mon sexe puis mon sperme avec un plaisir consciencieux. « Tu aimes? - J'adore ça! D'habitude j'attends un mois avant d'en arriver là. » Nous échangeons du vocabulaire hébreu-arabe.

Retour en taxi à quatre heures du matin. Ces imbéciles de politicards israéliens peuvent restituer le Golan, je me charge de la guerre psychologique.

À une amie écrivain qui voudrait tordre le cou à mon héroïne.

« Chère Cécile,

Vous êtes la plus belle et la plus intelligente et vos compliments me font rougir de plaisir.

Appelez-moi ou je vous appelle disons la semaine prochaine (nous sommes jeudi). Dînons, organisons, avec plaisir, mais réservez-moi aussi un tête-à-tête dès que vous aurez un peu de temps. J'ai à l'esprit un projet de revue dont je veux vous parler (pur prétexte).

Je vous embrasse au creux de votre beau cou qui ne donne nulle envie de tordre ni de vampiriser.

Ciao. »

Attentat. Troisième bombe envoyée à *Libération* pour la rubrique « Rebonds ». *Pauvre Franik*! en est le titre

« En certains nœuds d'une Époque la polémique signale moins la vitalité d'une démocratie que la sourde veulerie d'une majorité trop peu silencieuse. Il n'y avait pas à débattre aux temps de l'Esclavage, de la Terreur, de la Collaboration. Il n'y plus de débat quand l'Histoire elle-même déblatère.

Il faut choisir son camp, d'urgence, en son âme et conscience. Mon camp à moi, c'est Shakespeare: « Alors je jurerai que noire est la beauté et que, sans ta couleur, on ne peut qu'être laid. » Mon camp c'est la Chine classique où le teint noir de Confucius était signe d'une sagesse profonde. Mon camp c'est les Grecs qui gardaient au mot *xénos* le double sens d'« étranger » et d'« hôte ». L'heure n'est plus au débat depuis que tous ces gens qui sont MES hôtes, VOUS les traitez comme des chiens.

Je serai clair. Aussi bien intentionnée soit-elle toute personne qui prononce désormais les mots « immigration », « frontières », « économie », « chômage », « insécurité»... se déshonore à jamais à mes oreilles. J'irai plus loin. Parler désormais d'« assimilation » ou d'« intégration », *c'est-à-dire parier sur le blanchiment de l'étrangeté*, est aussi infiniment méprisable que de prononcer les mots « quotas » et « charters ».

Concernant un étranger tout autre mot que « bienvenu » est ordurier.

Pour la théorie pure, voici ce qu'écrivait dès 1989 le philosophe turc Azissah Getnepdnak: « Le fantasme de pureté répond à un désir de coexistence de deux entités autonomes qui ne se mélangeraient jamais. La garantie la plus radicale contre le mélange consiste paradoxalement en une réintégration de la différence, en une annihilation totalisatrice de la frontière pour éviter qu'elle

soit jamais franchie. Ainsi le discours visant à l'assimilation rapide et à l'intégration complète des immigrés est issu du même purisme qui fait réclamer aux racistes l'expulsion des étrangers, ce que l'étymologie dévoile à qui veut bien la sonder: *integritas*, "état de ce qui est entier, pureté". Plutôt que l'intégration, qui joue de manière ambiguë avec l'idée d'une limite entre l'intérieur et l'extérieur qu'il s'agirait de respecter, c'est la migration qu'il est urgent de réhabiliter, en soulignant que les immigrés sont *a priori* français, qu'ils le sont du point de vue de l'éthique si le droit et la douane ne leur reconnaissent pas cette identité sous le prétexte parfaitement arbitraire qu'ils ne sont pas d'ici; c'est l'"ici" et l'"au-delà" qu'il s'agit de ne pas scléroser en un patriotisme geignard. »

La couleur d'un passeport n'est pas un sceau métaphysique. Hitler et Mozart avaient le même passeport. Il n'y a pas davantage de fierté à être français que bantou ou serbo-croate. Au contraire, il est de la dernière imbécillité d'être fier de ce qu'on n'a pas choisi. Le « sol »? le « sang »? comment pouvez-vous vous vautrer sans vergogne dans ces problématiques de nazis! C'est simple, toute personne vivant en France devrait avoir les mêmes papiers que moi. Et vivre en France, c'est très simple - c'est évangélique -, cela signifie s'y réveiller le matin, s'y endormir le soir. C'est une question aussi flagrante que l'érotisme. Si vous avez une érection en pensant à Jeanne d'Arc, nous ne parlons pas la même langue. N'importe quelle plante africaine de Barbès a plus de grâce que la pucelle hystérique, la frigide hallucinée en gorgerin et cotte de mailles!

On a trop tourné autour de l'Ignominie, il est temps de l'invectiver. « Je connais à fond la sottise française » écrivait Baudelaire qui, lorsqu'il rédigeait *Pauvre Belgique!* pensait évidemment *Pauvre France!* « Ici, chacun veut ressembler à tout le monde, mais à condition que tout le monde lui ressemble. » « Tout ce qui est abîme, soit en haut, soit en bas, fait fuir le Français prudemment. Le sublime lui fait toujours l'effet d'une émeute, et il n'aborde

même son Molière qu'en tremblant et parce qu'on lui a persuadé que c'était un auteur gai. » « Le Français est un animal de basse-cour, si bien domestiqué qu'il n'ose franchir aucune palissade. Voir ses goûts en art et en littérature. »

J'ai longtemps réfléchi pour trouver un mot digne de qualifier aujourd'hui l'indigne type global du Français, moins « moyen » que médiocre et inévitable. « Petit-Bourgeois » ou « Beauf » ne conviennent plus, trop marqués socio-culturellement, leurres dissimulant l'universelle banalité du mal. J'ai fini par me remémorer un terme yiddish à décocher comme un carreau d'arbalète trempé dans la ciguë du sarcasme.

Laissez-moi vous présenter le *FRANIK*.

Le Franik est l'avatar avarié, la combinaison contemporaine du Tartuffe de Molière, de l'Infâme de Voltaire, du Bâtard de Saint-Simon, du Vertueux de Sade, du Bourgeois de Baudelaire, du Philistin de Flaubert, de l'Antisémite de Proust, du Psychiatre d'Artaud, du Blablateur de Céline, du Blanc de Genet, du Spectateur de Debord. Le Franik échappe à toute sociologie, c'est un caractère, un spectre d'ombre qui irradie les beaux quartiers comme les bidonvilles. Le Franik peut même être étranger, l'ignominie n'étant pas davantage une question de passeport que l'honneur ou la grâce: ce qui a moins de frontières que tout c'est encore l'immense bêtise humaine.

Le Franik est essentiellement caractérisé par cette nouvelle servitude volontaire enténébrée que Rimbaud nomme dans la *Lettre du Voyant* l'« intelligence borgnesse ». Un exemple? Intelligence borgnesse de ce vieil oncle pétaniste qui prétendit ne pas plus avoir discerné les étoiles jaunes dans les rues de sa jeunesse qu'il ne vit quarante ans après le sang qui souillait les mains de son si rigolo ami de tablée Bousquet. Le Franik a pour hymne ignoble un chant barbare que toutes les lois de la décence devraient avoir interdit de diffusion depuis longtemps. Les flics franiks? Bovins molosses, arrogants pinailleurs majoritairement racistes, spontanément suspicieux, ruminants clébards butés jusqu'aux dents, inébranlables de connerie servile et de

méchanceté rancie. Les politiciens franiks? Pépé Tintouin? Phasme Éraillé? Gros Lard Contemporain? Chinois Chuintant? Francisquemitée? Gomina Gaulliste? Porc Faisandé Nauséabond?... Blanc bonnet et bêtise blafarde! Ça fait longtemps qu'on vit sous l'emprise de Rebut-Roi.

En un mot la France du Franik semble avoir été inventée pour que le Déshonneur puisse se targuer de posséder sa patrie attitrée. Aucun espoir, la guerre est perdue d'avance. Vous ne l'avez pas remarqué mais Porc Faisandé Nauséabond est déjà au pouvoir, la lourde et lente démence de l'intelligence borgnesse a largement passé le stade de la vocifération dégénérée. Non pas que la France soit allée plus loin dans l'abjection que l'Allemagne nazie ou l'Amérique ségrégationiste. Il y a toujours eu et il y aura toujours foule aux Jeux Olymiques de la Bassesse. Mais elle n'a pris aucun retard et surtout elle seule s'estime hors concours. La France, un des pays les plus traditionnellement xénophobes et antisémites de la planète, ajoute à sa séculière infamie l'obscénité de se proclamer une terre d'accueil et de bon droit. Que le Franik cesse de se vanter de valeurs dont il a toujours été le plus acharné adversaire. Il y a autant de rapport entre le Franik et le « génie » français qu'entre Dutroux et Dorothée, Jeanne d'Arc et Jeanne Duval, McCarty et Charlie Parker.

Le grandiose Baudelaire écrivait à sa mère concernant *Mon cœur mis à nu*: "Je tournerai contre la *France entière* mon réel talent d'impertinence."

Il n'aura pas eu cette opportunité.

Je l'ai fait pour lui. »

Jamais paru. Il semble que cette fois-ci j'ai été trop loin, la France sombre dans la pire des bassesses mais il n'est pas permis de l'insulter. Tant pis pour elle.

À un philosophe.

« Cher François Fédier,

Je termine juste de lire votre défense de Heidegger qui est parfaitement belle et juste, donc vraie.

Je me souviens avoir "entendu" votre voix par l'intermédiaire de Étienne Vaudou il y a déjà quelques années lorsqu'il me lut, un peu à son corps défendant, une lettre de vous le félicitant pour la qualité de sa revue *Marges* où un texte de moi avait paru.

Cet hommage d'un grand penseur à un jeune homme de lettres qui avait alors le plus grand mal à se faire publier m'a infiniment touché.

Je ne l'ai jamais oublié, ce dont veut témoigner à sa façon le nom du narrateur de ce roman que je me permets de vous envoyer, en hommage et remerciement. »

Ironie. C'est amusant comme je déchaîne les schizophrènes. J'ai déjà un « Céline » et un « Nietzsche » dans mes archives, voilà un nouveau « Friedrich » qui m'envoie son manuscrit accompagné d'une lettre. « Cher Martin... Comme vous devez vous en douter, je n'ai pas lu votre livre (je suis plus égocentrique que vous n'oserez jamais rêver de l'être, en conséquence de quoi je refuse de me pencher sur les ouvrages qui ne mentionnent pas mon existence)... Je suis convaincu que deux ou trois de mes idées (de génie, cela va sans dire), placés dans un contexte adéquat, pourront produire leur petit effet (ce qui, entre nous, me laisserait d'une indifférence de glace)... Sur ce, continuez à vous amuser, puisque vous en avez le cœur (quant à moi, je retourne me coucher). Moi c'est Friedrich (je n'ai peur de rien, moi non plus.) »

Encore un de ces pitoyable poulets qui veulent donner des leçons de loopings. Je réponds.

« Cher Monsieur,

Bravo d'être un génie.

Cordialement. »

Le joyau « Ironie » manque apparemment à sa couronne puisqu'il me réécrit deux jours plus tard (sous la signature « Kronos »), ravi, proposant de m'envoyer la

suite de son manuscrit. « Cher Zag, je n'ai aucun mérite (je suis né ainsi). Merci pour votre lucidité. »

Moi qui ai toujours été un prodige d'arrogance je ne me souviens pas avoir atteint une telle vase de connerie puérile. C'est l'avantage de ne lire que les grandioses, on regarde vers la cime, ça rend modeste. Faulkner: « Le suprême degré de la sagesse est d'avoir des rêves assez élevés pour ne pas les perdre de vue pendant qu'on les poursuit. »

Cause, effet. C'est étrange, plus lui-même devient médiocre plus il m'accable de leçons de prose. Il doit y avoir un lien.

À une jeune poètesse.

« Chère Stéphanie,

Merci pour l'envoi de votre cassette que j'ai écoutée avec attention. C'est une expérience nouvelle pour moi d'entendre un texte plutôt que de le lire, mais il est très beau, j'ai bien aimé en particulier tout le passage de l'ascension vers le sommet, avec l'image du temps perpendiculaire, et quand la narratrice se retourne pour regarder le paysage ouvert derrière elle, et la scène de l'orgasme aussi.

Félicitations.

À bientôt.

Stéphane Z. »

Solidarnosc. La gentille Patricia Osiecimski décide d'entreprendre la traduction de *De l'antisémitisme* en polonais. « Votre style me fait beaucoup penser à celui de Gombrowicz. » Le peu que j'ai lu de ce Polonais exilé sarcastique (lettres sur Sartre) me fait comprendre que c'est un compliment. Pour la remercier je lui offre mon vieil ordinateur portable.

Jalousie. Il est si consubstantiellement envieux que même mes échecs l'agacent.

Inversion des valeurs. Qu'est-ce qu'un ministre de la Culture ? Quelqu'un qui ne sait pas épeler « Shakespeare » mais se retient d'éternuer sur les cendres d'un collègue au Panthéon.

Hemingway: « Malraux est un petit con de sa propre invention. Enveloppé dans sa propre image par une main tremblotante avec un tic du sourcil gauche. »

À un lecteur qui me qualifie de génie.

« Cher Monsieur,

Je ne reçois qu'aujourd'hui votre lettre datée du 12 octobre.

Sans doute quelque divinité de la Modestie considérant avec raison que votre prose flattait trop généreusement ma vanité naturelle a-t-elle décidé que je pouvais bien patienter un peu avant de me vautrer dans vos compliments exagérés.

Merci néanmoins de votre soutien qui me va droit au cœur. »

Chalom. Ma pulpeuse Névine: « J'ai entendu une phrase en hébreu à la télévision, mon cœur a fondu. »

À une jeune lectrice très critique.

« Chère Mademoiselle Véloski,

Il faudrait être bien idiot pour vous en vouloir de votre fraîche franchise et de votre intégrité intelligente.

Je vous remercie au contraire de votre lettre (on pourrait discuter des heures de chaque ligne), et de m'avoir si minutieusement lu, ce qui est bien rare et donc précieux. »

Un rêve. Je suis chez Picasso, sorte d'assistant et d'observateur à la fois. Il ramène un chien qu'il a trouvé errant dans la rue. Lui-même s'est peint le visage en noir pour ressembler au chien. Je fais la vaisselle dans la cuisine, il vient me voir, je lui demande s'il lui arrive d'achever un tableau en pensée avant de le peindre concrètement. Il rétorque: « Quand je le pense, il se fait. » Je lui déclare enthousiaste: « C'est cela ton génie: tu es toi-même le temps. » Je veux dire par là qu'il n'y a pas de distance entre ce qu'il pense et ce qu'il peint, son cerveau c'est sa main. Ma phrase le ravit et il me serre dans ses bras. Sa famille arrive dans la cuisine, un petit groupe d'hommes et de femmes d'affaires parmi lesquels son fils, un homme brun habillé en costume. Il les renvoie gentiment, sa famille l'emmerde. Puis sur la plage, allongé sur le dos il enfonce sa tête de la nuque jusqu'aux paupières dans une motte de glaise fraîche comme pour se sculpter un masque. Il rit de jubilation. Puis au bord d'une route, sa famille l'a convaincu d'aller faire du vélo avec eux, il a revêtu un costume noir comme son fils mais pieds nus. Sur la pente d'une colline au bord de la route une jeune fille du groupe me demande de l'aider à sortir son vélo démontable de son sac à dos. Elle me sermonne un peu. « Vous êtes féministe j'espère? Parce que dans votre livre vous donnez l'impression de détester les femmes. » Je ne réponds rien, je l'aide à ouvrir son sac et à assembler son vélo pour rejoindre les autres qui sont déjà partis.

À un journaliste juif qui m'accable de questions existentielles.

> « Cher Henri,
>
> Comment allez-vous?
>
> Pardonnez-moi de ne pas répondre à vos lettres aussi promptement que vous les dégainez. J'espère que vos soucis vont s'arranger. Vous posez trop de questions essentielles à la fois pour vous faire une autre réponse que "Pourquoi pas?". »

Freud direct. À ce cocktail où je blague avec Hélène Nabe et Cécile Guilbert, Marc Weitzmann s'approche, déclare impromptu du haut de son mètre soixante. « Tu

es agaçant à être si grand! » Marc-Édouard renchérit: « À qui le dis-tu! » Je dis à Weitzmann: « Si ça peut te rassurer, j'ai un tout petit pénis! » Ça ne fait rire que moi, mais aux éclats.

Souvenir de ma jolie Joan: « On croit que c'est un mythe, mais il faut avouer que la taille du pénis y est pour beaucoup. »

À une poétesse féministe hystérique.

> « Chère Nadine Volt,
>
> Quelle fureur! Je suis fortement impressionné par votre énergie inébranlable pour défendre la cause des femmes. Je crains hélas que vous n'interprétiez parfois un peu à faux certaines déclarations. Par exemple, la phrase de Lacan: "La Femme n'existe pas" ne signifie pas que la femme est un être de néant méprisable et négligeable, mais qu'il n'y a pas une catégorie globale "Femme" qui résumerait toutes les femmes du monde, et qui interdirait à chacune d'entre elles de se distinguer et de s'individualiser. On pourrait aussi bien dire en ce sens: "L'Homme n'existe pas". Cela veut dire que l'humain, femme comme homme, échappe aux classifications zoologiques. Quant à l'"illusion" et à la "buée" qu'est la femme, il s'agit de l'image publicitaire figée que la société se fait du féminin, ce que déjà Ronsard disait, la beauté n'est qu'apparence fugace et disparaît avec le temps. Reste l'essentiel, c'est-à-dire l'esprit, dont vous êtes, Madame, une parfaite représentante. »

Maribel. Très jolie psychanalyste suisse de 35 ans, blonde aux yeux bleus, beau corps, cul, seins, jambes, peau douce et pâle et un regard un peu triste et désabusé qui m'attire immédiatement. Son autre point commun avec Michelle est une adorable pointe d'accent en français. Elle vit à Zurich, travaille à mi-temps dans un refuge pour drogués. Elle préfère que nous discutions en anglais parce que je parle trop vite pour elle. Elle a vécu huit ans avec un drogué, « l'homme le plus intelligent que j'ai connu, il lisait un livre et s'en souvenait mot à mot pour toujours ». Pourquoi s'intéresse-t-

elle aux drogués? Ils sont fascinants, d'une étonnante force noire, auto-destructrice. Elle-même l'est un peu, dit-elle. En quoi ? Par exemple elle fume beaucoup. C'est tout ? Oui. Pas de quoi en faire un drame, dis-je. Moi je trouve que les drogués sont plutôt des gens très faibles. D'ailleurs tout le monde est faible, les hommes sont faibles en général. Là elle est d'accord. Ce qui l'a séduit en moi à cette soirée c'est justement ce qu'elle nomme mon « courage ». Pourquoi? dis-je en rigolant. Parce que tu es venu à moi, tu m'as parlée, après le repas tu es revenu, tu m'as draguée, tu m'as apporté un whisky, tu m'as fait danser, tu étais souriant, détendu, sûr de toi, la plupart des hommes ne sont pas ainsi.

Nous faisons longtemps l'amour chez moi. » « J'adore tes fesses, et tes yeux sombres. »

On échange quand même quelques phrases en français, elle parle couramment, juste moins à l'aise. Une expression revient souvent dans sa bouche, belle comme elle: « C'est clair. » « Je veux dire, c'est clair, je ne te connais que depuis quelques heures, après tout tu es peut-être un pervers! »

Elle trouve que nous allons trop vite. « Tu veux tout dès le premier soir. - Oui parce qu'une fois qu'on a fait l'amour on peut discuter tranquillement, faire mieux connaissance, sinon on ne pense qu'à ça. Et puis il faut faire l'amour une première fois pour pouvoir le refaire après, et à chaque fois c'est mieux que la précédente. » Elle dit: « Ah bon, alors tu crois ça? » avec une petite moue songeuse qui me va droit au cœur.

Elle s'en va au petit matin en me dérobant mon exemplaire annoté des *Intérêts du temps*. Elle a griffonné le numéro de téléphone chez son frère où elle reste pour le week-end.

Dîner chez Wepler place Clichy le lendemain (fait rarissime, elle me remerciera au petit matin de l'avoir invitée). » « On dit "tomber en colère"? - Non, on dit "entrer en colère". - Et "tomber malade"? - Oui, et "tomber à pic", "tomber amoureux", "tomber enceinte". »

« Pourquoi tu as cet air un peu triste ? - Je n'y peux rien, c'est mes yeux, j'ai les mêmes yeux que mon père, avec des cernes, c'est l'âge. Dès que possible je me fais enlever ces cernes. - Surtout pas, ne change rien, tes yeux sont splendides comme ça, je les aime beaucoup. » Je passe doucement un doigt sur ses cernes d'encre pâle, ça l'émeut.

Nous reparlons du côté noir (*dark side*) en chacun. Je n'en ai pas, dis-je. Elle ne me croit pas. Mon côté noir, si tu veux, c'est l'écriture et ce mépris immense que je ressens pour l'espèce humaine. Elle comprend, elle pense comme moi. C'est ce qui fait ma force, dis-je. Cela explique pourquoi je ne ressens jamais de haine, je ne perds jamais mon contrôle, je suis toujours de bonne humeur, de là vient mon énergie. L'écriture est mon trou noir et il est tourné contre le monde extérieur. Je me flatte trop, ça lui déplaît. « Tu m'ôtes les compliments de la bouche. Ce n'est pas bien. » Je ne veux pas de compliments, je n'en ai pas besoin, c'est toi qui mérites tous les compliments. Tu passes une bonne soirée ? tu te sens bien ici avec moi ? «Ah hé bien c'est clair, sinon je ne serais pas là. » Alors ça va, dis-je, j'ai mon compliment.

Rue Caulaincourt, je lui fais remarquer que tout à l'heure j'ai réussi à la faire rire. C'est vrai dit-elle en souriant. « Tu ne m'as pas encore embrassée! » Où veut-elle aller? « N'importe où, un café, un bar, une terrasse, une lieu où on puisse s'asseoir, parler et s'embrasser. »

Tout est fermé ou trop éclairé, nous ramenons une bouteille de vodka chez moi. Au lit tandis que dans l'obscurité passe un disque de Billie Holiday, « that was my heart serenating you.. my prelude... to a kiss », je caresse lentement ses épaules, ses bras, ses cheveux, ses seins, son sexe. « Sens comme nous sommes bien, chérie. Savoure le passage du temps. »

À un écrivain qui m'a défendu à la radio.

« Cher Marcelin Chrysostome,

Merci de vos paroles d'or.

À bientôt.

Amitiés et clouage de bec à ces fines-bouches.

SZ

P.S. (pour sourire) Une fessée en pensée à ces gamins qui n'ont pas encore compris que: « J'ai pris un tel plaisir que j'en ai des réserves! » est la maxime des... frigides. CQFD, précisément. »

Orang-Outang. Pierre Cresson à ce dîner, très agressif envers moi. Réfléchissons, il a tout pour être heureux: argent, gloire, femmes, santé. D'où viennent ces sempiternelles attaques creuses, ces provocations à plat, cette aigreur sous-vaseuse? Qu'est-ce qui manque encore à ce primate des lettres?

La fibre bien sûr. Comment n'y ai-je pas pensé!

Sa maîtresse à côté de moi, très belle, très bête, très peu sûre d'elle au fond. Je la désarme un peu par ma gentillesse à toute épreuve, elle a davantage l'habitude du cynisme défait de son Cresson. Comme je tapote sur la table elle pose sa jolie main baguée de diamant et rubis sur la mienne en disant: « Arrête, Pierre a horreur de ça, tu vas te prendre une gifle. » Le mot « gifle » revient au moins dix fois pendant la soirée dans la jolie bouche de la jolie Flo. C'est une obsession, à mon avis ces deux-là entretiennent une liaison sado-maso. J'explique à la belle stressée et touchante ma théorie de l'agressivité des mâles confrontés à la beauté d'une femme, et celle du pardon des offenses. « Il faut savoir prendre toute invective comme une déclaration d'amour renversée. » Cresson exaspéré: « Je crois que je vais vraiment le frapper! »

À un ami journaliste.

« Cher Georges-Marc,

Bravo pour tes *radiographiques* ortolans. 50 ans de politique française condensés dans une anecdote...

Je te défends partout envers et contre tout le monde ("Si c'est vrai, c'est un chroniqueur de génie! Et si c'est faux c'est encore mieux: un romancier de génie!").

Je t'embrasse.

Pas fâché, pas fâché!

Amitié.

Stéphane »

Astronaute. Prévoir avant même de s'embarquer un boulon explosif pour s'extirper rapidement par le hublot d'une liaison qui tourne mal.

Anti-blabla. La seule phrase qui devrait accompagner la remise d'un manuscrit à un éditeur: « Que votre parole soit oui oui, non non. Ce qu'on y ajoute vient du malin. »

Écouté et aimé. *Constellation*, Charlie Parker, 1948. « Des pépites de pensée pétillent dans la nuit d'encre ». Mallarmé: « L'intelligence qui met les choses en scène, elle-même. »

À une amie écrivain.

«Chère Cécile,

Merci pour vos vœux dantesques et tous les miens de bonheur et santé.

Je viens de lire un *Cahier Céline* que je n'avais pas dans lequel il refuse d'échanger des vœux: "Qu'est-ce que ça veut dire Noël, ou la Bonne Année, dans un monde d'Apocalypse? C'est un peu comme si on diffusait de la musique douce dans un abattoir pour adoucir le sort des bêtes de boucherie!"

Il y a aussi beaucoup de choses splendides et pré-debordiennes sur la télé et la publicité. "La télévision achèvera l'esprit de l'homme, comme la fusée lui simplifiera l'existence."

Eh eh.

L'idée de la revue *Le coup classique* à laquelle votre nom est associé parmi la troupe de choc d'élite fait son chemin.

Je vous embrasse.

À bientôt.

Stéphane »

Acquit de conscience. Bon eh bien j'ai fini par les lire, ces fameux *Mots* auxquels j'ai eu l'audace de comparer mes *Moires*. Meilleur que je n'imaginais mais moins bon qu'on ne prétend. Sartre s'introspecte avec une haine de soi mielleuse qui confine au cabotinage. Vieux comédien flagelleant sa cabotineuse jeunesse. « Il n'y a pas de bon père, c'est la règle; qu'on n'en tienne pas grief aux hommes mais au lien de paternité qui est pourri. » Parle pour toi Oeil-de-Velours! *Autres Rivages* de Nabokov pulvérise cette insupportable mièvrerie pseudo-virile. Je comprends maintenant comment il a pu influencer toute une génération de juifs honteux. Et ce style métallique fade et froid qui évoque irrésistiblement sa voix de fausset. Même en admettant qu'à chacun ses dégoûts, le manque caractéristique d'humour est un signe majeur qui ne trompe pas. À la même époque Céline écrivait ses ultimes étincelants désopilants chefs-d'œuvre.

Le moins qu'on puisse dire c'est qu'il n'y a pas photo.

À une jeune poétesse.

« Chère Stéphanie,

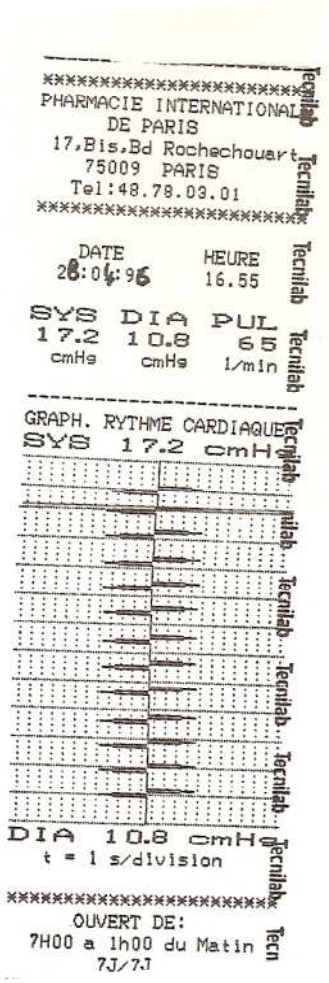
Merci pour vos vœux et tous les miens: santé, bonheur, prospérité, rires et poèmes et radios et orgasmes en série.

Je vous embrasse.

Stéphane »

Affinités. Si j'étais vraiment méchant je déciderais une bonne fois de ne plus adresser la parole qu'aux personnes qui ont eu une enfance heureuse.

Pouls. La seule critique littéraire qui vaille, au fond, la voici:



Persiste et signe. Aujourd'hui, dimanche 28 avril 1996, j'ai trente-trois ans. Quoi qu'il puisse m'arriver par la suite je n'oublierai pas à quel point je suis à l'heure où je trace ces mots impeccablement heureux.

Paris, avril 1963 - avril 1996